Fomesoutra.com
ça soutra!

I) EXPRESSION ECRITE

A) COMMENTAIRE COMPOSE

SUJET 1

Ils allaient
Front haut,
Ces conquérants infatigables,
Et leurs têtes noires effrayaient les fauves à l'affût.
Nulle entrave n'inquiétait leurs jambes trempées
Et leurs cœurs étaient de granit.
Sur le chemin de la gloire,
Ni la soif ni la faim n'arrêtait leur marche.
Le soleil qui chauffe
Et qui d'ordinaire ramollit l'ardeur au combat,
Le soleil les vivifiait,
Eux,
Et décuplait leur souffle inépuisable.
Et la pluie,
Même l'averse des rudes hivernages
Ne pouvait alourdir leurs pas.
C'étaient des génies infernaux,
Des fils d'invisibles puissances souterraines ;
L'énergie leur venait du sol qu'ils foulaient aux pieds,
Aux menaces du tonnerre insolent,
C'est par un mépris souverain qu'ils répondaient ;
Même l'éclair qui embrase le sentier obscur les amusait ;
La tempête aussi les amusait,
Parce qu'elle offrait à leurs oreilles brûlantes
Une musique pieuse et guerrière.

Bottey ZADY Zaourou, Fer de lance,
NEI, 2002, Livre I, pages 51 – 52.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez comment à travers l'hostilité de la nature, le poète rend compte de la farouche détermination des guerriers.

CORRECTION DU SUJET 1

L'introduction

La quête de la liberté et du plein épanouissement reste, somme toute, tributaire de l'engagement, de la lutte. Nombreux sont les écrivains qui y ont consacré leurs œuvres Parmi eux, nous retenons Bottey ZADI Zaourou, poète ivoirien, auteur ***de Fer de lance***, une œuvre poétique parue aux Éditions NEI, en 2002. Dans cette page extraite de l'œuvre susmentionnée, ZADI loue l'intrépidité des guerriers.
Dans le cadre de notre analyse, nous nous emploierons à montrer comment, par le biais de l'hostilité de la nature, le poète rend compte de la farouche détermination des guerriers.

Le développement

Dans ce texte, l'auteur commence par nous montrer l'hostilité de la nature. Cette hostilité est mise en relief sous deux aspects. D'abord, nous voyons la cruauté des éléments de la nature. En effet, Les éléments naturels semblent régner en maîtres absolus dans cet environnement marqué par la cruauté et la férocité suggérées par l'utilisation métaphorique de « fauves » (V.4). Par ailleurs, cet absolutisme se lit dans le choix et la valeur des verbes et/ou des termes marquant les actions de ces éléments : « soleil qui chauffe… ramollit l'allure » (V.9), « pluie, averse, rudes hivernages … alourdir les pas » (V.14-16, « menaces du tonnerre » (V.20). Tous ces éléments de la nature se liguent contre les guerriers aux fins d'entraver leur marche en les vidant de toute substance, de toute énergies vitales.

En outre, l'hostilité de la nature se traduit aussi par un cadre étouffant et déshumanisant. Ainsi l'espace peint dans ce texte se révèle, pour ceux qui le meublent, comme un cadre invivable au regard des difficultés liées aux conditions matérielles d'existence. Le lexique est, à cet effet, éloquent : « soif / faim » (V.8), « soleil » (V.9), « averse / hivernages » (V.14), « tonnerre » (V.20), « éclair » (V.22), « tempête » (V.23). Ces termes déterminent le champ lexical du supplice, de la souffrance, traduisant ainsi l'hostilité et l'inimitié de cet espace. Les traits distinctifs de ce milieu sont la déshydratation et l'inanition perceptibles dans la caractérisation allégorique des termes « soif et faim » (V.8). Ces images indiquent bien que cet espace est un espace de non-vie, un espace déshumanisant parce qu'il réduit ceux qui y vivent à l'état de loque, d'épave. En clair, cet univers a un caractère étouffant et à la limite déshumanisant, et semble être gagné par une sorte de fatalité et d'immuabilité dans la succession des faits.

Face à cette nature hostile et déshumanisante, ces guerriers adoptent une posture d'abnégation et une farouche détermination.

La farouche détermination des guerriers dans ce texte est mise en exergue d'une part au travers de leurs qualités exceptionnelles. Affrontant l'hostilité et les difficultés caractéristiques du cadre spatial et des éléments de la nature, se présentent les guerriers, dans leur gravité, leur solennité et leur majestuosité. Ce tableau valorisant se fonde sur les termes évaluatifs : V. 3 « infatigables » ; V.17 : « génies infernaux » ; .18 : « Fils d'invisibles puissances souterraines ». Ils permettent également de déterminer le champ lexical de la puissance, de la force physique.

Ce vocabulaire mélioratif donne plus d'effet(s) à l'allure de ces guerriers imperturbables et quasi –invulnérables. Hormis leur aspect ombrageux, ces guerriers sont le symbole achevé de l'insensibilité ainsi que le montre l'oxymore métaphorique : « un cœur de granit » (V.6). Ils sont formatés pour l'adversité et pour le combat. Cela dénote de leur dureté, de leur insensibilité et même de leur invulnérabilité.

Ces traits caractéristiques que montrent que ces combattants sont une force qui avance et que rien ne peut arrêter.

Par ailleurs, le caractère résolu de leurs marchent montre aussi leurs ténacités. Ils sont comme un torrent, avançant de façon martiale : « Ils allaient / front haut » (V.1/2). Cette marche résolue, irrésistible, irréversible trouve plus d'éclat dans son caractère épique perceptible à ces hyperboles : V.4 : « Leurs têtes noires effrayaient les fauves... », « Le soleil les vivifiait » (V.11), V18 : « Des fils d'invisibles puissances souterraines » ; V. 19 : « L'énergie leur venait du sol… », « .. l'éclair … les amusait » (V.22/23). Ces images offrent un tableau relevant du surnaturel. Les guerriers sont habillés de traits et qualités faisant d'eux des êtres surnaturels.

Par ailleurs, le caractère résolu et ferme de la marche est rendu par la structuration du texte. L'emploi itératif de la conjonction de coordination « Et » aux V.4/ V. 6 /V. 10 / V. 13 / V. 14 indique un enchaînement, une succession rapide d'actions montrant le caractère irréversible et linéaire de la marche : absence réelle de dangers. Et, les actions initiées et exécutées par ces guerriers s'inscrivent dans la durée, ainsi que le précise l'emploi de l'imparfait de l'indicatif. Ces guerriers sont une véritable terreur, un tsunami sur « le chemin de la gloire ».

La conclusion

Au terme de notre analyse, il importe de souligner que le déchaînement de la nature, symbole d'hostilité, ne constitue nullement une entrave à la marche des guerriers. A contrario, il exerce sur ceux-ci un véritable déclic, un véritable ressort qui, en se bandant, les met en branle et les « jette » sur « le chemin de la gloire. ». L'usage des images et la très forte dose de tonalité épique confèrent à ce texte une réelle spécificité quoique le thème – la guerre/ la liberté – soit usité. A ce propos, nous pouvons établir un rapprochement entre ce texte et le poème « Les conquérants » extrait de ***les trophées***, œuvre du poète franco-espagnol

SUJET 2

La nature ravagée

Les gigantesques pelles mécaniques rasaient les haies sans même paraître s'en apercevoir, broyaient les broussailles avec mépris, bousculaient les talus comme on piétine une fourmilière, comblaient les fossés, les abreuvoirs, laminaient les bosses sur les quelles aimaient à se planter les vaches curieuses pour mieux jouir du paysage. Même les grands chênes hautains subissaient la loi du plus fort. La lame à l'avant du bulldozer se collait contre l'écorce, le régime du moteur montait en puissance et l'énorme masse se mettait à pousser. En assurance têtue. La rage de la mécanique se communiquait alors à l'ensemble de la terre. Les trépidations des manettes, tiges métalliques verticales coiffées d'un bouton de Bakélite (1) noire, faisaient trembler tout le corps de l'homme crispé sur les commandes. Les chenilles patinaient. Face à cette débauche d'énergie, la ramure oscillait. On voulait croire qu'il s'agit d'une nuit comme certaines nuits, la lune paraît glisser à travers les nuées. Mais sur cette présomption, la machine redoublait de violence, bélier furieux acharné à la perte de sa victime, et bientôt il fallait se rendre à l'évidence : les nuages défilaient et l'arbre s'inclinait. Il ne s'abattait pas brutalement comme celui qui cède sous les coups de la cognée. À chaque degré de son inclinaison, il s'accrochait à toutes ses racines, refusant de capituler, emportant quand elles se déchaussaient un morceau de la terre-mère comme une preuve d'arrachement. Sous une dernière poussée triomphale, l'arbre enfin se couchait dans un froissement de feuillage couvert par le bruit du moteur, gisant, branches et racines de part et d'autre du fût, comme un os symétrique.

Jean ROUTEAUD,
Des hommes illustres,
Les Éditions de minuit, 1993.

Bakélite : Résine synthétique, matière plastique protégeant certains objets.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez comment l'auteur nous présente le combat qui oppose la machine à la nature et la défaite de cette dernière.

CORRECTION DU SUJET 2

Introduction

Avec le développement de la science et des technologies, et les besoins de plus en plus croissants d'espace, le génie humain perfectionne les machines pour dompter de la nature voire la détruire. Certains écrivains ont tiré la sonnette d'alarme à travers leurs écrits sur les effets pervers de cette situation. Se sentant interpellé par cet état de fait, Jean ROUTAUD, écrivain français du 20ème siècle, dans une page tirée de son roman ***Des hommes illustres*** paru en 1993, nous laisse découvrir, à travers une description réaliste, une lutte pour la survie entre la machine et la nature. Le combat qui a opposé les deux adversaires a vu la défaite pathétique de la nature.

Développement

Le combat qui oppose la machine et la nature sort de l'ordinaire et s'observe à deux niveaux : la capacité des adversaires et la nature du combat. De prime abord, en parcourant le texte, l'on se rend compte que l'auteur a pris soin de présenter, de manière éparse certes, les deux adversaires dont les forces et les atouts sont démesurément inégaux. La machine est constituée d'éléments énormes en métal tel que l'acier comme le prouve champ lexical du gigantisme : « gigantesques » (l1), « bulldozer » (L6), « énorme masse » (L7) Il s'oppose en tous points au lexique de la végétation constitué de mots tels que « haies », « talus » (L2), « les chênes », (L5) « ramure » (L10) et « les frondaisons » (L12). Ici, la machine se présente comme un monstre terrifiant conçu et fabriqué par l'homme pour détruire la nature, un ensemble d'éléments vivants, sans défense. C'est donc un combat dont l'issu est prévisible vu la composition de chaque antagoniste. Aussi, au travers d'une peintre pathétique de la scène, le narrateur ne se fait-il aucun doute quant à l'issue de cette bataille, au regard du rapport des forces en présence, en témoignent les nombreux imparfaits de description (rasaient, broyaient, oscillait …s'inclinait, …) qui parsèment le texte. Il avoue son impuissance face à ce décor qui se résume sa conviction : « Il fallait se rendre à l'évidence » même s'il ne « voulait » pas « croire » à cette réalité. Le narrateur souffre de voir s'éteindre cette belle nature qui servait à tous, humains et animaux. C'est avec une pointe d'amertume qu'il dit que « les vaches curieuses aimaient à se planter pour mieux jouir du paysage ». Ainsi, le lecteur comme le narrateur assistent à un spectacle de désolation qui a l'air d'un combat pour la survie. Ce combat est d'abord tactique. En parcourant le premier paragraphe du texte, il en ressort plusieurs verbes d'action (« rasaient », « broyaient », « bousculaient », « comblaient », « laminaient ») qui sont assez révélateurs de l'engagement et de l'agressivité au combat de la machine. En effet, la machine imprime à ce combat une série d'actions qui se succèdent à un rythme effréné. On pourrait y voir une mise en condition voire un échauffement de l'engin s'exerçant sur les éléments de bas niveaux tels les « haies », les broussailles » et les « talus ». Cette attitude est l'expression de la facilité avec laquelle les éléments de la nature sont anéantis par les « gigantesques pelles mécaniques ». Par la suite, le combat proprement dit est engagé

dans le deuxième paragraphe avec le « chêne » qui, malgré la majesté affichée, subit les foudres d'une machine aussi bien méthodique que stratégique et dont l'ultime objectif demeure la victoire. En somme, la machine est l'incarnation de la force brutale d'une bête féroce et insensible et qui ne ménage aucun effort pour détruire son adversaire. Finalement, les deux belligérants, personnifiés par l'auteur, se livrent un combat à mort. En effet, la « poussée triomphale » de la machine marque la fin du combat et la mort du « chêne » « gisant » et dont les racines « se déchaussaient » de la « terre-mère » qui lui assurait la vie.

Le combat consacre incontestablement la victoire de la machine et la défaite de la nature.

La défaite de la nature s'observe par son attitude face à la machine et par sa déchéance et sa mort. En effet, on remarque une impuissance criante de la nature vis-à-vis du caractère hégémonique de la machine, ce que révèlent les hyperboles constituées d'une pléthore de pluriels utilisés par l'auteur pour désigner la machine. Ce sont, entre autres, les groupes nominaux « les gigantesques pelles », « les chenilles », tiges mécaniques ». Avec de tels atouts dont est doté ce monstre, la nature n'a aucune chance pour lui résister et le battre. Par ailleurs, la nature n'a opposé qu'une faible résistance à l'acharnement dévastateur du poids lourd. C'est donc avec une aisance à nulle autre pareille que la machine sème le chaos dans la nature, lui imposant, de ce fait, sa vision de l'espace. Ainsi, le mastodonte accumule-t-il les actes de provocation qu'on perçoit au début du texte, à travers les verbes d'action « rasaient » (L1), « broyaient » (L2), « bousculaient » (L2), « comblaient » (L3) et « laminaient » (L3), sans être inquiété outre mesure par son adversaire qui n'a aucune prédisposition contre cette hargne. Cependant, on a pu noter un soupçon de résistance de la part du chêne qui, voulant sauver l'honneur, « s'accrochait » tout en « refusant de capituler », convaincu qu'il est de livrer ici un combat pour la survie des plantes en particulier et des êtres vivants, en général, l'homme y compris. Comme on le constate, la nature n'a pas les moyens de lutter contre la machine, elle donc vouée à la déchéance et à une mort certaine. Enfin, la défaite de la nature est tragique. D'une part, représentée par l'un des « grands chênes hautains », des géants aux pieds d'argile, si on s'en tient à la fable de Fontaine « Le chêne et le roseau », elle a subi « la loi du plus fort ». C'est donc un arbre déchu qu'il nous est donné de voir comme l'illustre si bien le champ lexical de la capitulation : « s'inclinait » 15, « cède » 16, « inclinaison » 17, et « capituler » 18. Ainsi, la nature n'a pas pu contenir la fougue et les assauts de la machine qui règne, désormais, en maître et sans partage. D'autre part, la victoire de cette dernière sonne le glas de la nature « gisant » et dont le cri de détresse, « froissement de feuillage » est « couvert par le bruit du moteur » comme pour annihiler l'existence de son adversaire et affirmer sa suprématie.

Conclusion

En somme, l'inégalité des forces entre les deux belligérants a eu raison de la nature. Ainsi, disparait-elle parce qu'elle n'a pas les moyens de sauvegarder sa pérennité. En définitive, cette page descriptive rendue émouvante par son auteur, nous a donné de vivre un combat aussi particulier que disproportionné. Elle a consacré la victoire écrasante de la machine, une redoutable adversaire sans état d'âme et la destruction de la nature qui n'était pas prédisposée à un tel combat. Jean ROUTAUD, à travers cette scène banale, lance un cri d'alarme consécutif à l'impact négatif que subit l'environnement par la faute des hommes. Il rejoint ainsi tous les défenseurs de l'environnement, à l'instar de **l'ONG Greenpeace**, qui craignant pour la vie de l'homme de demain, luttent par tous les moyens pour sa sauvegarde.

SUJET 3

J'ai trouvé le régisseur de prison en train d'« apprendre à vivre » à deux nègres soupçonnés d'avoir volé chez M. Janopoulos. En présence du patron du Cercle européen, M. Moreau, aidé d'un garde, fouettait mes compatriotes. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture. Ils portaient des menottes et une corde enroulée autour de leur cou et attachée sur le poteau de la « Place de la bastonnade » les empêchait de tourner la tête du côté d'où leur venaient les coups.

C'était terrible. Le nerf d'hippopotame labourait leur chair et chaque « han ! » me tenaillait les entrailles. M. Moreau, échevelé, les manches de chemise retroussées, s'acharnait sur mes compatriotes avec une telle violence que je demandais avec angoisse s'ils sortiraient vivants de cette bastonnade. Mâchonnant son cigare, le gros Janopoulos lançait son chien contre les suppliciés. L'animal mordillait leurs mollets et s'amusait à déchirer leur fond de pantalon.

- Avouez donc, bandits ! criait M. Moreau. [...]

On ne peut avoir vu ce que j'ai vu sans trembler. C'était terrible. Je pense à tous ces prêtres, ces pasteurs, tous ces blancs qui veulent sauver nos âmes et qui nous prêchent l'amour du prochain. Le prochain du blanc n'est-il que son congénère ? Je me demande, devant de pareilles atrocités, qui peut être assez sot pour croire à tous les boniments qu'on nous débite à l'Eglise et au Temple… Comme d'habitude, les suspects de M. Moreau seront envoyés à la « Crève des Nègres » où ils auront un ou deux jours d'agonie avant d'être enterrés tout nus au « Cimetière des prisonniers ». Puis le prêtre dira le dimanche : « Mes chers enfants, priez pour tous ces prisonniers qui meurent sans avoir fait la paix avec Dieu ».

Ferdinand OYONO, **Une Vie de Boy**, Pocket, 1956.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourrez montrer par exemple en quoi ce passage est une épreuve pour Toundi et une étape importante de sa prise de conscience des méfaits du système colonial.

CORRECTION DU SUJET 3

Introduction

Dans le contexte de la lutte pour l'affranchissement et la liberté des peuples Noirs opprimés pendant la période coloniale, plusieurs auteurs africains ce sont illustrés par leurs œuvres parmi lesquels figurent Ferdinand OYONO avec son œuvre intitulé **Une vie de boy** parue en 1956. Dans cet extrait à tonalité réaliste et satirique, l'auteur décrit une scène de bastonnade qui concerne deux noirs soupçonnés de vol et qui sont entre les mains de leurs accusateurs Blancs, sous l'œil de Toundi qui finira par ouvrir les yeux sur l'hypocrisie et la violence des toubabs.
Dans le travail qui suivra, nous allons montrer que cette scène est une épreuve pour Toundi et une étape importante de sa prise de conscience des méfaits du système colonial.

Développement

C'est une véritable scène de torture que nous peint le récit du narrateur. On peut le remarquer dans l'acharnement des Blancs. M. Moreau et Janopoulos apparaissent durs, violents, sans pitié : la détermination du premier se lit sur ses « manches retroussées », mais aussi par le verbe « s'acharnait » et des expressions du genre « une telle violence », « criait M. Moreau », « M. Moreau s'essoufflait ». Sa violence, c'est également le fait de demander au garde de donner les coups au niveau des reins et non de la tête pour faire plus mal. Le second manifeste son cynisme par le « cigare » à la bouche et son chien qui participe à cette « épisode de la flagellation ». Face à tant de violence, sa réaction témoigne de sa cruauté : « Janopoulos riait ». Il y a ensuite leur auxiliaire, Ndjangoula : la courte phrase qui le décrit (« Le grand Sara ») est très évocatrice de ses traits de caractère : fort physiquement et apparemment violent. ». On peut aussi noter l'emploi des périphrases qui désignent de façon tragique les lieux où les noirs sont torturés ou enterrés : « place de bastonnade », « crève des Nègres », « cimetière des prisonniers »; on remarque l'équation « prisonniers = nègres ». Et pour faire mal, les Blancs savaient vraiment s'y prendre ; en témoigne la situation dans laquelle ils avaient mis les deux suppliciés : « Ils étaient nus jusqu'à la ceinture », « ils portaient des menottes » ; ils avaient « une corde enroulée autour de leur cou » ; ils étaient « attaché[s] sur le poteau de la place de bastonnade ». Ils étaient donc dans l'impossibilité de voir les coups venir : « …les empêchait de tourner la tête.
Face à tant de violence, les noirs ne pouvaient que rompre : « Les nègres s'affaissaient et se relevaient pour s'affaisser sous un autre coup plus violent que le premier ». Le rythme de la phrase, bien martelé par les verbes « s'affaissaient », « se relevaient », « s'affaisser » et la comparaison « sous un coup plus violent que le premier », est à l'image du supplice dont la fin, uniquement due à l'évanouissement des deux nègres, est exprimée par la courte et très suggestive proposition « Les nègres avaient perdu connaissance ». Et ce qui donne à cette violence plus d'inhumanité,

c’est le décalage qu’il y a entre elle et le motif ; en effet, les deux suppliciés ne sont que des accusés, pas des coupables : ils sont « soupçonnés d’avoir volé »

On se rend ainsi compte c’est à une véritable scène de flagellation que nous assistons ; ce qui, tout naturellement, suscite l’indignation et la colère du narrateur.

En effet, à travers des expressions parfois hyperboliques, Toundi traduit tout son amertume, sa stupeur et sa compassion face à ce que les deux suppliciés, qu’il appelle affectueusement « mes compatriotes » (l’expression est deux fois employées et la dernière est accompagnée de l’adjectif pathétique « pauvres », qui témoigne de sa compassion), sont en train de subir: « C’était terrible » (l’expression revient deux fois), « chaque « han » me tenaillait les entrailles », « Les nerfs d’hippopotame labouraient leur chair », « On ne peut avoir vu ce que j’ai vu sans trembler ». Le texte se clôt d’ailleurs par l’ellipse pathétique « Pauvre de nous… ». Mais avant, on aura remarqué la prise de conscience du jeune garçon qui s’en prend à l’hypocrisie et à la complicité de l’église qui cautionne ce drame. Pour l’institution religieuse, les « prisonniers » sont même responsables de cette situation : « Puis le prêtre dira le dimanche : « Mes chers enfants, priez pour tous ces prisonniers qui meurent sans avoir fait leur paix avec Dieu ». Le jeune garçon qui avait fui le domicile paternel pour se réfugier chez les missionnaires, le jeune croyant qu’il fut auprès du défunt père Gilbert, remet aujourd’hui en question sa foi en l’église face à tant de violences dont elle est complice, par cette question : « Qui peut être assez sot pour croire encore à tous les boniments qu’on nous débite à l’église et au temple ? ». Cela est d’autant plus scandaleux que c’est le responsable même de cette violence, M. Moreau, qui ramasse les aumônes dans l’église. Le narrateur en profite pour dénoncer la spoliation dont sont responsables les missionnaires qui participent au vol et à l’exploitation du système colonial : « Les Blancs ramasseront l’argent. On a l’impression qu’ils multiplient tous les moyens de récupérer le peu d’argent qu’ils nous paient ». Cette dénonciation devient ironique quand le narrateur dit qu’ils le font « pour le dernier commandement de l’église ».

Conclusion

Toute la violence du système colonial peut se mesurer à la lecture de ce texte où il s’agit d’une véritable scène de supplice corporel à laquelle les populations indigènes étaient malheureusement habituées. A travers un ensemble de procédés stylistiques mis au service de la démonstration de la violence des colonisateurs, le narrateur a pu montrer qu’elle dépasse tout entendement humain. Elle va d’ailleurs finir par ébranler sa foi et remettre en question tout ce que les missionnaires avaient pu forger en lui car complices à ses yeux. Cette thématique de la dénonciation des abus coloniaux se traduit aussi dans l’ouvre **Batoula** de René Maran.

SUJET 4

Le mariage de Kany

-Ce mariage fera le malheur de Kany ; c'est pour cela que je suis contre. Notre sœur n'aime pas Famagan ; elle ne sera jamais heureuse avec lui. Et puis, il a déjà deux femmes. Kany aime un autre garçon. Pourquoi vous opposeriez-vous à leur union ? C garçon réussira un jour, croyez-moi.

Sibiri partit d'un éclat de rire :

-Je te savais insolent, Birama, je viens de découvrir que tu es fou. Il faut que tu sois fou pour me dire ce que je viens d'entendre. Que vient faire le point de vue de Kany dans cette affaire ? C'est nous qui décidons, comme il est d'usage. C'est à Kany à suivre. Depuis que le monde est monde, les mariages ont été faits comme nous le faisons. Tu es trop petit pour nous montrer le chemin. Les yeux de Birama brillaient de colère, son visage devint dur.

-Ah, c'est ainsi ! hurla-t-il. Eh bien ! Depuis que le monde est monde, les mariages ont été mal faits ! Ce n'est d'ailleurs pas un mariage, reprit-il, mais une vente aux enchères. Vous agissez comme si Kany était non une personne, mais un vulgaire mouton. Ce qui vous intéresse, c'est combien vous en tirez. Vous la livrez au plus offrant et vous ne vous souciez plus de savoir ce qu'elle devient. Qu'elle soit l'esclave de Famagan, reléguée au fond d'une case au milieu d'autres esclaves, vous vous en moquez. Pour vous, ce qui compte, c'est ce que vous recevrez !

-Je crois que tu as perdu la tête. D'ailleurs, tout ce que tu viens de dire cadre bien avec votre conduite, à vous qui reniez votre milieu, à vous qui avez honte de votre origine, à vous qui ne rêvez que d'imiter vos maitre, les Blancs. Oui, nous avons le droit d'imposer qui nous voulons à Kany parce que Kany a quelque chose de nous : elle porte notre nom, le nom de notre famille. Qu'elle se conduise mal et la honte rejaillit sur notre famille. Il ne s'agit pas d'une personne, mais de tout le monde. Tu me parles de ton camarade ? Voyons, qui est-ce qui l'a choisi ? Kany, me diras-tu ; mais, dis-moi, crois-tu que Kany, à elle seule, puisse mieux juger que nous tous réunis ? Le mariage n'est pas une plaisanterie, il ne peut être réglé par ceux qui ne rêvent que de cinéma, de cigarettes et de bals. Nous connaissons Famagan. Nous nous sommes renseignés sur lui. Il a sa place parmi nous. C'est pour cela que Kany l'épousera. Tu me parles d'argent qu'il nous a donné. Tu sais bien que bien avant Famagan nous vivions et nous ne mendions pas. Et puis, il faut que tu sois Birama pour croire qu'un homme puisse être assez riche pour payer une âme. L'argent symbolise l'effort que fournit Famagan pour accéder à notre famille.

Seydou Badian Kouyaté, **Sous l'orage**, Avignon, Presses Universitaires, 1957

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez comment s'expriment à la fois l'attachement de Sibiri à la tradition et la dénonciation de la condition de la femme africaine

CORRECTION DU SUJET 4

Introduction

Malgré leur volonté de restaurer les valeurs socio-culturelles du continent, les écrivains africains ne sont pas moins critiques vis-à-vis des travers de la tradition. C'est à juste titre que Seydou Badian Kouyaté, écrivain malien, remet en cause les travers du mariage traditionnel à travers ce texte « *Le mariage de Kany* » extrait de **Sous l'orage** qui traduit une chaude discussion entre deux frères sur cette question. Notre étude s'intéressera respectivement à l'expression de l'attachement de Sibiri à la tradition et à la dénonciation de la condition de la femme africaine.

Développement

L'expression de l'attachement de Sibiri à la tradition se manifeste d'abord par la dénonciation de l'acculturation de la jeunesse. Ceci se perçoit dans « *Je crois que tu as perdu la tête* », une ***hyperbole / Synecdoque*** par laquelle se traduit une volonté d'exagération de l'ampleur des dérives d'une génération sans repère. Cette idée est appuyée par « *à vous qui reniez votre milieu, à vous qui avez honte de votre origine, à vous qui ne rêvez que d'imiter vos maîtres, les Blancs*. » qui est ***une reprise anaphorique*** de « *à vous qui* », expression d'une volonté manifeste de culpabilisation de son jeune frère pour tenter de le convaincre à renoncer à son opposition à la tradition. Nous avons ensuite l'attachement au caractère sacré et collectif du mariage traditionnel avec « *Voyons, qui est-ce qui l'a choisi* ? « *crois-tu que Kany, à elle seule, puisse mieux juger que nous tous réunis ?* », une série de ***questions rhétoriques*** qui met en évidence une dévotion, une idéalisation, un véritable culte à la dimension collective de la tradition. Cette fidélité s'entrevoit enfin par la banalisation de la jeunesse et des partisans de la modernité. « *Le mariage n'est pas une plaisanterie, il ne peut être réglé par ceux qui ne rêvent que de cinéma, de cigarettes et de bals*. ». Cette ***phrase négative*** à valeur d'***ironie*** dévoile l'absence de confiance en une jeunesse qui, selon lui, est inconsciente.

Cette soumission approfondie à la tradition qui frise l'aveuglement, est un prétexte qui véhicule la dénonciation de la condition de la femme africaine.

A ce niveau, il y a d'une part la remise en cause du mariage forcé par l'intermédiaire de ce passage « *C'est nous qui décidons, comme il est d'usage. C'est à Kany à suivre*. ». Cette ***antithèse*** présente la femme comme un sous homme dont le destin est de subir le dictat des hommes. Une ***métaphore dépréciative*** « *Ce n'est d'ailleurs pas un mariage, reprit-il, mais une vente aux enchères.* » sert de moyen de remise en cause de l'instrumentalisation, de la marginalisation de la femme dans les sociétés traditionnelles. D'autre part, notons que la femme est une victime de la tradition. La ***phrase déclarative à la forme négative*** « *Tu comprends bien que Kany ayant été à l'école ne peut être la troisième femme de Famagan.* » est l'expression probante de la situation de la femme africaine, victime innocente d'une société phallocrate qui sacrifie souvent son avenir. Il est donc évident que dans un tel

environnement la femme est exposée à une vie de détresse dans le foyer. Ceci se traduit par « *Les yeux de Birama brillaient de colère, son visage devint dur*. », une ***hyperbole*** qui est la marque du refus du mauvais traitement imposé à la femme et dont sa sœur sera l'une des victimes une fois mariée à Famagan. « *Qu'elle soit l'esclave de Famagan, reléguée au fond d'une case au milieu d'autres esclaves, vous vous en moquez*. ». Cette ***métaphore dépréciative*** sonne la dénonciation de la chosification de la femme en milieu traditionnel.

Conclusion

A la faveur de cette étude, nous avons montré que le manque de lucidité dans l'attachement de Sibiri à la tradition est un frein à l'épanouissement de la femme noire dans un monde pourtant en mutation. Par un style simple donnant lieu à une cohabitation entre procédés stylistiques et grammaticaux sur fond d'un niveau de langue relativement relâché, Seydou Badian a su faire ressortir le conflit de génération sur la question du mariage traditionnelle. Il est suivi dans cet engagement par Fatou Kéïta à travers l'action de Malimouna dans **Rebelle**

SUJET 5

Gorgé de sang

Gorgé de sang, de sang, du sang
Des milliers d'âmes innocentes
Couchées silencieusement inertes sans souffle
Sur tes mottes de terre calcinée,

Mon peuple aux flancs poignardés
Aux côtes brisées dans le carcan de la haine
Ces soleils crispés qui tombent tombent tombent
Sur ta face tatouée, dans tes yeux qui interrogent
Si jamais reviendra
La paix des brousses natales !

Ces soleils crispés qui roulent éperdument
Sur tes tempes brûlées
Sur tes joues griffées
Seraient-ils des perles de rosée en déroute
Ou des larmes d'enfants sans père ni mère
Seraient-ils bruine ou averse,
Ou goutte de sang qui tremble tremble tremble

Sur nos faces et nos paumes écorchées ?

Là, dedans les forêts obscures bat encore
Le sourd tam-tam le tam-tam sourd de la mort
Éclatent des cris d'épouvante
Enchevêtrées aux lourds nuages noirs
Qui pèsent sur les villages.

Ah ! me revient toujours la triste mélopée
D'hommes morts, de case en feu, des caillots de sang
Et ces soleils crispés qui crient crient crient

- Lubila !
Je les vois encore rouler éperdument
Sur nos corps défigurés.

Mukala Kadima N'zuji
Redire les mots anciens,
Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1977.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez les conséquences apocalyptiques de la guerre sur les hommes et sur la nature.

CORRECTION DU SUJET 5

Introduction

Depuis des décennies, des conflits sanglants éclatent partout dans le monde, particulièrement en Afrique avec de graves conséquences économiques et sociales. Ces guerres sont le plus souvent liées à une mauvaise gouvernance ou à l'inobservance de la Constitution ou des règles de démocratie. Le poète congolais MUKALA Kadima N'JUZI, dans son œuvre poétique Redire les mots anciens parue aux Éditions Saint-Germain-des-Prés à Paris en 1977, stigmatise, dans son poème **« Gorgé de sang »,** sur un ton tragique, les horreurs de la guerre. Dans le commentaire composé qui va suivre, nous montrerons, dans un premier temps, les conséquences apocalyptiques de la guerre sur les hommes, puis en second lieu sur la nature.

Développement

Dans ce poème au titre évocateur, Mukala Kadima N'JUZI s'écrie devant les conséquences apocalyptiques de la guerre. Celles-ci, multiformes et particulièrement meurtrières, touchent d'abord les êtres humains. C'est sous la forme d'une hécatombe que les conséquences apocalyptiques de la guerre sont présentées. Le poète le traduit par les carnages exercés sur des innocentes personnes. De ce point de vue, c'est une extermination d'âmes innocentes. Il s'agit du massacre exprimé dans le poème par l'écoulement du « sang » de « milliers d'âmes » aux vers 1 et 2. En effet, la répétition du substantif « sang » dans les vers 1 « Gorgé de sang, de sang, du sang » et 25 « des caillots de sang ». À cela s'ajoute l'assonance en « an » dans le mot sang pour exprimer les gémissements de douleur des victimes. Cette cruauté découle d'un acte injustifié aux yeux du poète : la violence physique. Le texte présente celle-ci comme singulièrement violente, dévastatrice. Les nombreux adjectifs qualificatifs et les participes passés dans les vers 5 « flancs poignardés », vers 6 « côtes brisées », vers 11 « tempes brûlées », vers 12 « joues griffées » et enfin au vers 18 « paumes écorchées » traduisent éloquemment cette barbarie. On note également un autre type de violence : la violence morale. Elle est marquée par la construction chiasmique du vers 20 : « Le sourd tam-tam le tam-tam sourd ». Cela révèle que la joie habituelle vécue au son des tam-tams n'existe presque plus. Les tam-tams étant devenus désormais enroués, étouffés. Le peuple est dans la détresse totale. L'incapacité à échapper à cette boucherie provoque chez les hommes un sentiment de panique. La longue interrogation contenue dans les vers 11 à 18 « Ces soleils crispés … nos paumes écorchées ? » rend très bien compte de ce trouble moral que vivent ces victimes torturées, violentées, assassinées. Dans ces conditions d'impuissance, les êtres humains n'ont plus d'espoir de survie. C'est avec insistance que le poète rend compte de cette chute inexorable de la dernière bouée de sauvetage que constitue l'espoir de son peuple. Ce désespoir est exprimé par les vers 7 « Ces soleils qui tombent, tombent, tombent » et les vers 7 « qui tombe tombe tombe » et vers 26 « qui crient crient crient ». Cette triple répétition des verbes « tombe » et « crient » marque insiste sur cet effondrement de l'espoir et d'un avenir lumineux, pacifique. Enfin, comme dans une tragédie savamment préparée, les hommes impuissants ne peuvent que crier, vers 21 « éclatent des cris d'épouvante ». En définitive, le poète MUKALA Kadima met le doigt sur les conséquences apocalyptiques des conflits armés marqués par le carnage d'êtres humains qui les a plongés dans le désarroi.

L'auteur n'occulte pas aussi les conséquences de la guerre sur la nature L'homme et la nature ne faisant qu'un.

le poète dénonce les effets collatéraux de la guerre sur la nature, seconde victime des conflits armés. La nature n'a pas aussi échappé à cette destruction, comme si pour confirmer la fin du monde. Le vers 4 « terre calcinée » traduit le degré

des dégâts causés à cette terre nourricière. Elle a été passée au feu, la rendant ainsi stérile, impropre désormais à la culture. À l'horizon, c'est le spectre des famines, des maladies et de la mort qui se profile. Il en est de même au vers 19 « forêts obscures » : la flore devient mystérieuse en cette période de guerre. L'astre solaire n'échappe. Véritable fin du monde, les conséquences de la guerre s'étendent jusque sur des éléments cosmiques comme le soleil. C'est sous la forme d'une personnification que le poète le fait remarquer aux vers 7, 11 et 26 « ces soleils crispés ». Quant au vers22, l'expression « lourds nuages noirs » et le verbe « pèsent » indiquent une idée d'étouffement, comme si le ciel est devenu un couvercle qui enferme « les villages » et condamne tout l'univers au désespoir et à la mort inéluctable.

Conclusion

A la lumière de l'étude de ce poème, l'on s'aperçoit que les conséquences apocalyptiques engendrées par la guerre sont multiformes : ni les hommes ni les éléments terrestres et célestes n'ont pu échapper à la folie meurtrière des envahisseurs. Ce texte apparaît comme une dénonciation énergique des effets pervers de la guerre. Le style du poète soutenu par de fortes images riches et variées confère à ce texte une valeur didactique indéniable. D'autres auteurs, même éloignés dans le temps et l'espace, tels que Voltaire dans ***Candide*** et Jean Giraudoux dans ***La guerre de Troie*** n'aura pas lieu, ont réussi à faire la satire de la guerre et de ses absurdités.

SUJET 6

Ce court texte est extrait de ***Mission terminée*** *de l'écrivain camerounais Mongo BETI. L'œuvre relate un pan de l'histoire coloniale de son pays, le Cameroun. Ici, c'est un aspect de l'école de cette époque qui y est peint.*

> Vous rappelez-vous l'époque ? Les pères menaient leurs enfants à l'école, comme on pousse des troupeaux vers un abattoir. Des villages de brousse éloignés de plus de cinquante kilomètres, arrivaient de tout jeunes enfants, conduits par leurs parents, pour s'inscrire à une école, n'importe laquelle. Population pitoyable, ces jeunes enfants ! Hébergés par de vagues parents autour de l'école ou de vagues relations de leur père, mal nourris, faméliques, rossés à longueur de journée par des moniteurs ignares, abrutis par des livres qui leur présentaient un univers sans ressemblance avec le leur, se battant sans cesse, ces gosses-là, c'étaient nous. Catéchisés, confirmés, gavés de communions comme de petites oies du bon Dieu, confessés à Pâques et à Trinité, enrôlés sous les bannières des défilés du Quatorze Juillet, militarisés, présentés à toutes les commissions nationales et internationales comme une fierté, ces gosses-là, c'étaient nous. Dépenaillés, querelleurs, vantards, teigneux, froussards, galeux, chapardeurs, les pieds rongés de chiques, ces gosses-là, c'étaient nous. Une faune minuscule et piaillante, égarée dans le siècle comme des poussins dans l'Atlantique.
>
> Mongo BETI, **mission terminée**, 1957,
> Pari, Éditions BUCHET / Chastel, PP 231 – 232.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez comment L'auteur dépeint les conditions de vie des écoliers de cette époque et la médiocrité de l'éducation qu'ils reçoivent.

CORRECTION DU SUJET 6

Introduction

On a coutume de dire que l'école, en Afrique, a emboîté le pas à la pénétration coloniale. Elle a été surtout créée pour former des cadres subalternes, auxiliaires entre le colon et les dirigeants locaux. L'écrivain camerounais Mongo BETI, dans cet extrait de son roman **Mission terminée** paru en 1957 aux Éditions BUCHET - Chastel à Paris, dévoile de façon ironique des conditions de vie des premiers écoliers de son pays. Dans un commentaire composé, nous montrerons dans un premier temps la peinture des conditions de vie des écoliers de cette époque coloniale puis dans un second temps la médiocrité de l'enseignement qu'ils y recevaient.

Développement

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les écoliers de cette époque sont présentés sous une image totalement dépréciative où l'ironie et la comparaison se côtoient allègrement pour dépeindre leurs conditions de vie. Aussi loin que remontent les souvenirs de l'auteur, lui revient l'image de ses condisciples d'infortune. Leurs conditions de vie sont restées gravées dans sa mémoire. Son récit, pour mieux en saisir la quintessence, le narrateur pointe un doigt accusateur sur « les parents » qui les ont faits « hébergés » chez des « vagues parents » ou « relations ». Ils ne mesurent donc pas l'importance de l'école : ils la voient comme une institution imposée. Peu importe les conditions de vie de leurs enfants, moins encore la qualité de la personne qui sera chargée de veiller sur ces mineurs. Ils sont loin d'imaginer ce qu'endurent leurs enfants chez ces tuteurs et dans les salles de classe aux mains des moniteurs. Ainsi, l'aspect physique singulièrement dépréciatif de ces jeunes écoliers dénote-t-il de leur mauvaise alimentation comme le montre l'adjectif qualificatif « faméliques » (L6) pour mieux traduire cette quasi absence d'aliment. Suivent ensuite une multitude de qualificatifs dévalorisants et dégoûtants qui peignent la physionomie des écoliers « dépenaillés » ; « galeux, teigneux, les pieds rongés de chiques » (L14 et 15 du texte). Ce pitoyable portrait physique s'achève par leur tenue vestimentaire qui inspire pitié et compassion. L'emploi du mot « dépenaillés », synonyme de guenilles ou haillons renforce cette réalité crue que Mongo BETI peint avec un brin d'ironie. En un mot, Malgré leur jeune âge, leur état de santé corporel est déplorable. En fin de compte, la fréquence d'actes de violence et de privations de nourriture constitue les conditions de vie de « ces gosses-là ». Quant au portrait moral, il est peu reluisant. On note une véritable dévalorisation de la personnalité humaine de ces écoliers : ils sont ravalés au rang d'animaux. Le verbe « menait » (verbe mener, comme pour faire avancer un animal en marchant à sa tête, à ses côtés) et les substantifs « troupeaux ; « abattoir » « faune » forment ensemble, ici, le champ lexical le plus expressif de l'espèce animale. L'expression « Population pitoyable » cache assez mal cette émotion pénible du spectacle des souffrances de ces écoliers que l'auteur réussit à nous faire partager. Dans cette existence grégaire, « ces gosses-là » ont fini par développer des comportements presque violents car « se battant sans cesse ».

Dans cet environnement presque carcéral, ces élèves reçoivent à l'école un enseignement qui, au lieu de les conduire vers la réussite intellectuelle, réduit leurs aptitudes parce que « abrutis par des livres ».

Comme pour canaliser ces conduites, on a eu recours au spirituel à travers une éducation religieuse, sorte de férule presqu'inutile. L'éducation reçue à l'école s'accompagnant d'une formation spirituelle donnée sous forme de contraintes pour la maîtrise obligatoire de tout le rituel ou cérémonial de la messe chez les chrétiens catholiques. Les nombreux participes passés qui décrivent l'état affectif et psychologique de ces écoliers sont assez éloquents à travers la gradation (L9) « Catéchisés, confirmés, gavés de communions, confessés à Pâques ». Le triste tableau des conditions de vie difficile de ces jeunes écoliers s'est encore plus assombri par la qualité de l'enseignement reçue dans ces écoles C'est de façon ironique que l'auteur qualifie les formateurs commis à leur éducation. En effet, c'est une véritable caricature de l'école qui est présentée. Cette pédagogie dévoyée emploie des méthodes surannées. Les écoliers étaient objet de maltraitance car « rossés à longueur de journée » par « moniteurs ignares ». Ces enseignants n'ont pas les compétences requises. Ils sont à la limite des illettrés. L'école n'était pas laïque. Elle s'accompagnait d'une formation spirituelle donnée sous toutes formes de contraintes : maîtrise obligatoire de tout le rituel ou cérémonial de la messe chez les chrétiens catholiques. L'auteur le dit si bien à travers « Catéchisés, confirmés, gavés de communions, confessés à Pâques ». Avec des méthodes et des pratiques différentes, l'école et l'église tendent à obtenir un résultat commun : l'instruction complète de ces jeunes enfants. Or, les enseignants n'ont pas le niveau minimum requis et le contenu enseigné ne prend pas en compte les réalités locales ; les élèves sont en définitive « abrutis par des livres qui leur présentaient un univers sans ressemblance avec le leur » : ils sont donc passés d'un milieu connu à un monde nouveau. Les contenus enseignés sont en inadéquation avec le vécu quotidien de ces enfants : enseignement scolaire défectueux et inadapté, situation géographique de l'école « pour s'inscrire à une école, n'importe laquelle », prise en charge parentale « vagues parents, vagues connaissances », des enseignants presque incultes « moniteurs ignares ». C'est à une satire que se livre l'auteur en présentant ces enseignants et leur enseignement : ni l'un ni l'autre ne répond vraiment aux normes d'une véritable école. Mongo BETI jette ainsi un regard rétrospectif sur un chapitre de sa vie, celle d'écolier, marquée par des conditions d'existence pénibles et une éducation médiocre et inadaptée.

Conclusion

En faisant la peinture à la fois ironique et pathétique de la vie des premiers écoliers de cette époque, l'auteur, loin de condamner ce système, semble louer le courage de tous ses acteurs qui acceptent l'intrusion d'une nouvelle civilisation. Ce court texte est d'une rare beauté tant au niveau des images que de la tonalité. Ces écoliers et ces « moniteurs ignares » décrits ici sont représentatifs de ces nombreux pionniers qui ont emprunté le chemin rocailleux mais plein d'espoir de l'école occidentale coloniale. L'écrivain Mongo BETI n'est sans doute pas le seul à avoir traité la thématique de l'école coloniale. Son compatriote Ferdinand OYONO dans **Le vieux nègre et la médaille** et **Une vie de boy** et l'ivoirien Bernard B. DADIE dans ***Climbié*** ont décrit cette école-là sous un angle similaire, avec la particularité qui les caractérise

SUJET 7

Rien qu'à y penser.

Le car tanguait sur le chemin abrupt comme s'il exécutait une danse macabre. Mais ses mouvements saccadés n'ébranlaient ni l'attention, ni la conscience de Zango dont le regard, tel celui d'un fauve en quête de sa pitance quotidienne, observait la pauvre nature sur laquelle s'était abattue la folie destructrice de l'homme.

Ah, la guerre ! Pourquoi faut-il que les hommes en arrivent à ce stade d'animalité d'un autre âge ? Pourquoi l'homme, être pensant, ne dominerait-il pas ses instincts guerriers afin de préserver la vie de ses semblables et la sienne ? Arbres desséchés, champs fantomatiques, animaux squelettiques, ciel blafard, soleil affamé, vent coléreux… Tout semblait porter le deuil le deuil de cette funeste entreprise ! Et lui, Zango, avait ajouter son grain de sel, et non des moindres, à cette folie générale. Mais aujourd'hui, après plusieurs péripéties comme en recèlent les grandes palabres africaines, la guerre était bel et bien terminée et il regagnait son village pour retrouver les siens.

Il pensa alors à sa mère, à l'émotion que cette chère et tendre mère éprouvait quand elle le verrait. Rien qu'à y penser, il était tout ému ! Mais ce qui l'effrayait le plus, c'était la réaction des villageois. Il avait conscience qu'il ne serait pas le bienvenu dans sa propre famille, a fortiori dans le village. Mais où aller ? IL n'en avait aucune idée. Soukassa est le village qui l'a vu naître. Il y avait fait ses premiers pas dans la vie. Et aujourd'hui, plus que d'ordinaire, il avait besoin de cet endroit et de ses habitants pour repartir dans la vie, après la douloureuse expérience de la guerre.

Il comprit alors qu'en tout voyage, la difficulté n'est pas tant de partir, mais bien de revenir au bercail, surtout quand on a été enfant-soldat comme lui, le temps d'une guerre dont il ignore les raisons.

Après deux heures de routes, pendant lesquelles sa conscience se livra à une véritable introspection, Zango aperçut enfin la pancarte indiquant Soukassa, son village. Son cœur fit un énorme bond dans sa poitrine, mais il trouva l'énergie nécessaire pour crier :

-Chauffeur, je descends ici !

Zango, avec cette agilité de soldat qu'il avait acquise le temps de la sale guerre qui avait déchiré le pays, sauta du car qui devait continuer sa route jusqu'au village voisin.

François d'Assise N'DA, ***Le retour de l'enfant soldat***, Vallesse 2008.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez que le personnage, par une introspection, mesure l'absurdité de la guerre.

CORRECTION SUJET 7

Introduction

L'après-guerre constitue une période préoccupante pour de nombreux pays africains. Cette triste réalité attire l'attention de bon nombre d'écrivains parmi lesquels s'inscrit François d'Assise N'Da qui, dans son texte extrait de l'œuvre **Le Retour de L'enfant Soldat** parue en 2008, évoque, sur un ton pathétique le regard de l'enfant Zango sur les conséquences funestes de la guerre. Dans le développement qui va suivre, nous allons faire l'analyse de l'introspection de Zango avant de mettre en lumière l'absurdité de la guerre.

Développement

Pour montrer l'introspection du personnage de Zango, l'auteur met en évidence dans un premier temps, l'examen de conscience de Zango à travers la variation de ces propositions « Il pensa », « Il avait conscience… », « Il comprit alors qu'en tout voyage… », « Sa conscience se livra à une véritable introspection » composées de verbes d'opinions « pensa », « comprit ». L'on s'aperçoit que Zango s'adonne à un profond examen de conscience. Désormais, il mesure la gravité de son acte tout en pensant à la réaction des siens. Aussi, est-il gagné par l'émotion à travers la phrase exclamative « Rien qu'à y penser, il était tout ému ! » Cet état le dérange énormément. Ainsi, pensant à son retour au bercail, il a conscience qu'il sera traité comme un paria dans le village. Il faut dire que Zango fait une analyse ou un examen critique de sa propre conscience.

Dans un second temps, l'auteur nous montre comment Zango regrette ses actes qu'il a commis. Les phrases exclamatives « Ah, la guerre ! » et interrogatives « Pourquoi faut-il…un autre âge ? », « Pourquoi l'homme…et la sienne ? », « Mais où aller ? », la comparaison exprimée dans « Mais aujourd'hui…comme en recèlent…retrouver les siens », la proposition emphatique « Mais ce qui…villageois », l'adverbe de temps employé dans « Et aujourd'hui, plus que…expérience de la guerre » mettent en exergue l'état d'âme de Zango. Elles expriment son regret, sa désolation, son désarroi et son inquiétude. En effet, après la douloureuse expérience de la guerre, le retour de Zango auprès des siens est inévitable. Ces différentes interrogations paraissent comme catharsis (une purification) pour le libérer de ses impairs(maladresses). C'est un remède qui va lui permettre de guérir du remord et des traumatismes de la guerre. Il faut donc souligner le chagrin ou la mauvaise humeur de Zango provoquée par la guerre.

Zango, dans son introspection, se rend compte de la gravité et de l'absurdité de la guerre. (Transition)

Cette absurdité de la guerre, dans ce second centre d'intérêt se révèle d'abord, par la destruction de la nature à travers le champ lexical de la destruction doublée de métaphores « folie destructrice, arbres desséchés, animaux squelettiques, champs fantomatiques, ciel blafard, soleil affamé, vent coléreux, funeste entreprise », la phrase exclamative doublée d'une hyperbole « Tout semblait…funeste entreprise » marquant le caractère horrible et exécrable de la guerre et du désastre commis. En effet, à travers l'hyperbole, l'on se trouve au bord de l'apocalypse. Ce fut une guerre sans merci. Elle n'a épargné aucun élément de la nature : la faune, la flore et le monde astral, ont subi tour à tour les affres de la guerre. Il faut noter que la guerre est contraire à la logique.

Ensuite, l »'auteur montre que la guerre participe à la déshumanisation de l'espèce humaine. Il le fait savoir à travers la comparaison « Zango dont le regard, tel un fauve…destructrice de l'homme » et la proposition péjorative « …les hommes en arrivent à ce stade d'animalité d'un autre âge ? » Ces différents procédés indiquent que la guerre ravale l'être humain au rang de l'animal et aussi montrent comment la guerre peut transformer l'homme et faire perdre à celui-ci sa valeur humaine.

Au regard de ce qui précède, la guerre a des effets néfastes sur l'existence humaine.

Conclusion

En définitive, nous avons étudié un texte aux accents pathétiques à travers lequel nous découvrons les effets néfastes et cruels de la guerre qui n'épargne aucun élément de la nature. Aussi, le narrateur présente-t-il une vision apocalyptique de la guerre et le non-sens de ce phénomène, fruit de l'immoralité des hommes.

De même que François d'Assise, Voltaire dans **Candide** a fait la description des atrocités de la guerre.

SUJET 8

Le narrateur, démuni foncièrement face à la maladie de son père, décide de solliciter l'aide de son oncle qui est fortuné. Il se rend alors chez ce dernier qui vit dans la cité des Milliardaires.

La Cité des Milliardaires est remarquable par la somptuosité de ses villas et par le charme, combien coloré des jardins de fleurs qui ornent ses larges rues. C'est normal ! Ce quartier est, en majorité, habité par des diplomates, des ministres, des hauts cadres de l'administration et d'autres nouveaux riches qui pullulent Guekpidou. Je remarque que l'écart entre les riches de la Cité des Milliardaires et les pauvres des bidonvilles est tout simplement stupéfiant. Mais une chose qui me frappe aussi, c'est la particularité de la structure des résidences : de vraies forteresses. Les habitants de ce quartier se barricadent derrière de hautes murailles hérissées de tessons de bouteilles ou de fils barbelés. Il y a devant chaque résidence, des agents de sécurité privés armés et, certainement à l'intérieur, des systèmes d'alarme et de surveillance vidéo informatisés. Même pour les haies, ils choisissent parmi les arbustes à fleurs, des variétés épineuses pour leur côté défensif.

Ces riches s'enferment ainsi, transformant leurs demeures en de grands espaces où se cristallisent toutes les peurs. La peur du voisin, la peur de l'autre et même de leur propre ombre. Ils mènent cette existence carcérale pour se mettre à l'abri des pauvres qu'ils soupçonnent de les jalouser pour leurs biens. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est la peur de n'être rien, perdre leur acquis, de redevenir pauvres. Ils sont hantés par leur propre fortune. Ce trop-plein de richesse a même supprimé de leur vie, la vie elle-même, la réduisant à une médiocrité matérialiste.

Serge GRAH, **passion de soutane**, JD, Editions, Abidjan 2016, pp. 74-75.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez d'une part la peinture réaliste que le narrateur fait de la cité des Milliardaires et, d'autre part, le jugement qu'il porte sur les habitants de cette cité.

CORRECTION SUJET 8

Introduction

Les auteurs littéraires s'inspirent souvent du thème des inégalités sociales qui est un problème courant dans nos sociétés pour fustiger l'attitude de certains riches. C'est le cas avec Serge GRAH, auteur de l'œuvre romanesque ***Passion de Soutane*** parue aux Editions JD en 2016. C'est dans cette œuvre qu'est extrait le texte soumis à notre réflexion. Dans ce passage à tonalité réaliste et satirique, l'auteur décrit la Cité des riches et leur psychose. Dans un commentaire composé, nous allons dans un premier temps nous intéresser à la peinture réaliste de la Cité des Milliardaires et en second lieu, montrer le regard critique que porte le narrateur sur les habitants de cette Cité.

Développement

Dans ce texte, l'auteur fait de la cité des Milliardaires une peinture réaliste. Cette peinture réaliste se révèle à divers niveaux.

L'auteur s'intéresse d'abord à la beauté du cadre de vie. En effet, Pour mettre en relief cette beauté du cadre de vie, il fait usage d'un lexique appréciatif. Les mots et expressions tels que « somptuosité de ses villas », « le charme, combien coloré des jardins de fleurs », « ses larges rues » et la phrase déclarative « Leur demeure ont de grands espaces. » sont révélateurs de cette idée.

Ensuite, dans sa démarche, il nous entretient sur la classe sociale. A cet effet, il fait recourt à l'énumération « La Cité des Milliardaires », habités par des diplomates, des ministres, des hauts cadres de l'administration et d'autres nouveaux riches ». Cette énumération met en évidence leur statut social. Il s'agit de personnes de haut rang social, de personnes nanties.

Enfin, l'auteur décrit l'ambiance sécuritaire qui prévaut dans cet environnement. Pour ce faire, il utilise des groupes nominaux comme « de vraies forteresses », hauts murailles hérissées de tessons de bouteilles ou de fils barbelés », « des arbustes à fleurs, des épineuses », « des systèmes d'alarme et de surveillance vidéo informatisés ». Ces groupes nominaux expriment le désir obsessionnel de se protéger. En somme, nous pouvons retenir que l'auteur a su mettre en relief la peinture réaliste de La Cité des Milliardaires.

Au-delà de cette peinture réaliste, il porte un regard critique sur les habitants de cette Cité.

Ce regard critique, dans ce deuxième centre d'intérêt, transparait de la manière suivante :

D'abord, ils sont prisonniers de leur richesse et cela est perceptible à travers l'emploi des verbes et expressions dans « les habitants de ce quartier se barricadent derrière de hautes murailles hérissées de tessons de bouteilles ou de fils barbelés » ; « Ils mènent cette existence carcérale » ; « Ces riches s'enferment ici ». L'usage de ces

différents verbes et expressions illustre bien un repli social de la part des riches. Ceux-ci ne veulent pas se confondre avec les pauvres.

En outre, ce sont des personnes suspicieuses accusant les pauvres de vouloir prendre leur bien. L'auteur le montre si bien à travers cette répétition « la peur du voisin, la peur de l'autre et même de leur de propre ombre » et cette emphase « Ce qu'ils redoutent le plus, c'est la peur de n'être rien, de perdre leur acquis, de redevenir pauvre » pour accentuer cette psychose de la pauvreté.

Enfin, l'auteur nous montre qu'il s'agit des personnes méprisables avec l'emploi du vocabulaire péjoratif « médiocrité matérialiste » et du paradoxe « hantés par leur propre fortune », « Ce trop-plein de richesse a même supprimé de leur vie la vie elle-même », portant ainsi un jugement sarcastique sur ces personnes qui ne vivent plus, ce que confirme les majuscules dans l'expression « La Cité des Milliardaires » qui suggèrent le mépris et l'ironie que le narrateur éprouve pour ces personnes.

Vu ce qui précède, on peut déduire que l'auteur a su avec réalisme dévoiler l'attitude des habitants de cette cité.

Conclusion

Au terme de notre analyse, il convient de noter que ce texte à tonalité satirique dénonce les inégalités sociales et la peur qu'éprouvent les riches. Le narrateur présent une autre image du riche qui apparaît comme un névrosé.

Ce texte est le rapprochement de certains passages de Ville cruelle d'EZA Boto.

SUJET 9

Le roi Podogan 1er

Podogan : Alors toi, tu ne fais que parler contre moi ?
Le Fou : Le seigneur Podogan sait bien que Le Fou ne parle contre personne. Il dit ce qui se passe dans le village, c'est tout.
Podogan : Vous, les gens de la presse …
Le Fou : Gens de la presse ? Qui ?
Podogan : Hé, ne fais pas le malin. C'est pareil, non ? Bon, eh bien, moi, si je t'ai appelé, c'est pour te faire du bien. (Il sort de l'argent). Que dirais-tu par exemple d'une petite somme de cent cauris ?
Le Fou : C'est une bonne chose.
Podogan : Eh bien, cette somme est pour toi. (Il lui remet l'argent). Ça, c'est pour que tu cesses de dire du mal de moi. Tu auras encore cent cauris si tu peux m'aider à combattre mes ennemis.
Le Fou : Le seigneur Podogan a des ennemis ?
Podogan : Tu veux me dire que tu ne sais pas qu'Agbo-Kpanzo et sa bande sont contre moi ?
Le Fou : Pourquoi sont-ils contre vous ?
Podogan : Est-ce que je sais ? C'est peut-être à cause du poste de Premier Conseiller.
Le Fou : Le poste de Premier Conseiller ? Ils sont trop petits. C'est à vous que cela convient.
Podogan : C'est à moi que cela convient ?
Le Fou : Oui. Et même mieux.
Podogan : Mieux ? Ça veut dire quoi ?
Le Fou : Eh bien, ça veut dire la couronne. Je vous trouve beaucoup de prestance, seigneur Podogan. Lorsque je vous vois passer, je dis en moi-même : Podogan doit être Roi. Lorsque vous marchez, j'ai l'impression d'entendre retentir le tam-tam du griot chantant vos louanges, pour rythmer chacun de vos pas. Quand je vous vois assis, j'imagine une multitude de courtisans autour de vous. Chacun s'exécutant à se montrer le plus zélé, le plus fidèle à votre service ; quand vous souriez, ils sourient ; quand vous êtes triste, ils le deviennent aussi. J'entends dans la rue, sur les places publiques, partout, des milliers de voix chanter : Tu es digne d'être Roi, Ô Seigneur Podogan, Vive le Roi Podogan 1er.
Podogan : Comme transporté par le rêve du Fou. Vive le Roi Podogan 1er !

Senouvo Agbota ZInSou
, La Tortue qui chante,
Collection Monde noir Poche, Hatier, Paris, 1988.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez comment l'auteur dénonce la corruption et la démagogie ainsi que la collusion entre la presse et le pouvoir

CORRECTION SUJET 9

Introduction

Dans bien de pays, le respect des principes de démocratie et l'impartialité de la presse sont loin d'être acceptés par certains hommes politiques. Au moyen de la corruption et d'achat de conscience, ils parviennent à se maintenir au pouvoir. Cette inclination à vouloir occuper de hauts postes de responsabilités politiques, débouche, malheureusement sur le culte de la personnalité avec le concours manifeste des médias. Senouvo Agbota ZINSOU, poète d'origine béninoise fustige, dans ''**Le roi Podogan 1er** '', extrait de **La Tortue qui chante**, pièce de théâtre satirique parue en 1988 aux Éditions Hatier, l'encensement du pouvoir par la presse. Dans un style singulièrement ironique, il se livre à la dénonciation de la corruption et de la démagogie puis dévoile la collusion entre la presse et le pouvoir.

Développement

Le pouvoir est tellement une obsession pour Podogan, qu'il ne fait plus la différence entre le vrai et le faux. Le Fou ne tarde pas à s'en apercevoir lorsqu'il désigne Podogan par le titre ronflant « Le Seigneur Podogan… », c'est-à-dire personne noble par sa conduite et qui peut dépenser de façon ostentatoire. Le discours élogieux, laudatif du journaliste corrompu fouette son orgueil. Celui-ci va jusqu'à affirmer que « Le poste de Premier » … « convient » parfaitement à Podogan L'homme de presse l'encense en lui faisant miroiter son avenir politique. Il apparaît alors comme un personnage grotesque dont les propos et les actes vont jusqu'à la bêtise, à la sottise. Son niveau de langue médiocre est exemple parlant du portrait dépréciatif de cet homme « tu ne fais que parler contre moi » ; « Hé, ne fais pas … c'est pareil, non » ; « mieux, ça veut dire quoi ? ». C'est, à la limite, un clown qui s'ignore. Les traits moraux du personnage sont alors présentés sous des aspects moqueurs « je vous trouve … prestance » ; « Je dis en moi-même que Podogan doit être roi ». Le personnage est sur les nuages quand le Fou lui fait la peinture de sa future cour « griot chantant vos louanges » ; « une multitude … autour de vous » ; « … des milliers de voix chanter » ; « Ô seigneur Podogan » ; et le clou de cette parodie, c'est que

Podogan croit le discours laudatif du Fou lorsque dans une vision onirique, il s'écrie « Vive le Roi Podogan ».

Le pouvoir est tellement une obsession pour Podogan, qu'il ne fait plus la différence entre le vrai et le faux.

Le Fou ne tarde pas à s'en apercevoir lorsqu'il désigne Podogan par « … Seigneur Podogan… », c'est-à-dire personne noble par sa conduite et qui peut dépenser de façon ostentatoire. Le discours élogieux, laudatif du journaliste corrompu fouette son orgueil. Celui-ci va jusqu'à affirmer que « Le poste de Premier Conseiller » … « convient » parfaitement à Podogan. L'homme de presse l'encense en lui faisant miroiter un avenir politique. Il apparaît alors comme un personnage grotesque dont les propos et les actes vont jusqu'à la bêtise, à la sottise. Son niveau de langue médiocre est exemple parlant du portrait dépréciatif de cet homme « tu ne fais que parler contre moi » ; « Hé, ne fais pas … c'est pareil, non » ; « Mieux, ça veut dire quoi ? ». C'est à la limite un clown qui s'ignore tant par son parler que par ses actes. Les traits moraux du personnage sont alors présentés sous des aspects moqueurs « je vous trouve … prestance » ; « Je dis en moi-même que Podogan doit être roi ». Le personnage est sur les nuages quand le Fou lui fait la peinture de sa future cour « griot chantant vos louanges » ; « une multitude … autour de vous » ; « … des milliers de voix chanter » ; « Ô seigneur Podogan » ; et le clou de cette parodie, c'est que Podogan croit le discours laudatif du Fou lorsque dans une vision onirique, il s'écrie « Vive le Roi Podogan ».

Conclusion

En fin de compte, l'analyse de cet extrait de théâtre nous a permis de découvrir qu'entre le pouvoir et la presse, il existe une réelle complicité basée sur des intérêts politiques et financiers. Le double niveau de langue utilisé par le poète confère à cet extrait une originalité indéniable. Cette prise de position hardie dans le traitement du thème sous l'angle satirique vise à créer une prise de conscience chez le lecteur. En décriant cette complicité contraire à la morale, Senouvo A. ZINSOU emboîte le pas à nombre d'écrivains africains : Chinua Achebé dans **Le démagogue**, Tierno Monemembo dans **Les crapauds-brousse** et Alioune Fantouré **dans Le Cercles des tropiques.**

SUJET 10

Le blues de l'Afrique (II)
Je suis l'Afrique
Mon nom est Afrique
Et pourquoi donc, fils ?
Pourquoi vers ma perte, je m'entête ?
Par ces armes s'infiltrent ma division et ma destruction
Des ruines, des souffrances et des abîmes profonds
Jalonnent leur parcours au relent de cadavre
A profusion, je sème les malheurs qui affligent
Qu'adviendra-t-il de moi, aux fonds de ces abysses ?

Ma douleur pour mon peuple est sans frontière
Et mon cœur pleure mon impuissance
Je n'ai été qu'une terre survolée de rapaces
Je m'élève, m'enlise et m'étale
Entre dettes guerre et dépendance
Mais pourquoi donc ?
Pourquoi vers ma perte, je m'entête ?

Au loin j'entends
Au loin j'entends mon peuple gémir
Je l'entends qui agonise
Je vois des femmes, des enfants et des vieillards
Affamés, malnutris et malades
Ils trébuchent et demandent sans répit

Sophie Heidi KAM, **Quête**,2004

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez, par exemple, montrer comment à travers les procédés variés la poétesse dépeint une société minée par la souffrance et le sentiment de douleur qui l'habite.

CORRECTION SUJET 10

introduction

L'histoire de l'Afrique au cours de ces derniers siècles a été caractérisée, entre autres, par l'esclavage et la colonisation et leurs corollaires de souffrances. Les indépendances survenues dans les années 1960 n'ont pas véritablement affranchi le continent de ses bourreaux d'antan ni assuré le bien-être des populations. C'est ce désenchantement qui perdure à nos jours qu'exprime Sophie Heidi KAM dans son poème intitulé **« Le blues de l'Afrique** », extrait de son œuvre **Quêtes** publiée en 2004, poème dans lequel elle exprime son ressentiment face à une Afrique qui s'autodétruit délibérément. Dans les lignes qui suivent, nous montrerons d'abord l'image désastreuse que se donne ce continent puis nous relèverons les sentiments de douleur et d'amertume que cela provoque chez la poétesse.

Développement

Le poème commence par une identification, une sorte de présentation de la personne qui s'exprime, en l'occurrence l'Afrique : « Je suis l'Afrique Mon nom est Afrique » (v. 1 et 2) A travers la personnification de l'Afrique, l'auteure exprime indirectement les malheurs dont elle est témoin. Ainsi, c'est l'Afrique qui parle. Mais cette présentation, contrairement à l'usage où l'emploi de « Je suis » est teinté de fierté et de dignité, n'a rien de glorieux car elle est immédiatement suivie d'une double question qui exprime tout le désarroi de l'identifiée : « Et pourquoi donc, fils ? Pourquoi vers ma perte, je m'entête ? » (v. 3 et 4) Ces questions ou plutôt cette question, reprise par la répétition de l'adverbe interrogatif « pourquoi » pour marquer l'insistance de l'incompréhension qui habite l'Afrique, résume la kyrielle des malheurs qui la frappent à travers le mot « perte ». C'est alors qu'elle va déployer le triste 52 tableau des drames qui constituent son quotidien. Elle projette l'image d'un continent perpétuellement en guerre : guerres pour des ressources, pour des territoires, pour le pouvoir, entre religions, entre tribus, etc. Les marchands de canons ont trouvé chez elle des opportunités fabuleuses pour s'enrichir tandis que « ces armes » (v. 5) alimentent des guerres intestines et fratricides causes de « division » et de « destruction » (v. 5) et qui entraînent « ruines », « souffrances » et « abîmes profonds » (v. 6) dans « leur parcours au relent de cadavres » (v.7). Comme le montre ce champ lexical de la violence qui plonge le lecteur dans l'« abime » de la mort. Et ce n'est pas tout, l'Afrique subit une exploitation éhontée de ses ressources par les puissances étrangères qui ne songent qu'à faire des profits, qu'à vider le continent de ses richesses sous le regard impuissant des populations spoliées. L'emploi de la métaphore « rapaces » (v. 12) pour indexer tous ces profiteurs traduit leur cupidité et leur voracité mais également leur indifférence face aux misères qu'ils laissent dans leurs sillages. Ce mot fait penser aux « vautours » dénoncés par David DIOP dans **Coups de pilon** depuis le temps colonial. L'Afrique ploie également sous le poids de la misère « Entre dettes guerre dépendance » (v. 14), conséquences de la mauvaise gestion des fonds publics qui servent à enrichir des dirigeants tout aussi voraces et sans scrupules pour leurs peuples et incapables surtout

de se libérer de la tutelle de leurs maîtres occidentaux, maintenant ainsi le continent dans une indépendance de façade. A cette accumulation des maux qui frappent l'Afrique dans les deux premières strophes du poème, s'ajoute celle des vers 20 et 21 comme pour renchérir une peinture déjà catastrophique : « Je vois des femmes, des enfants et des vieillards Affamés, malnutris, et malades » (v. 20 et 21) Ces vers soulignent la souffrance et les peines de la frange la plus fragile de la population, celle à laquelle on devrait accorder plus d'égards. Les maux sont nombreux, la douleur est incommensurable, l'Afrique souffre dans sa chair et dans son âme parce que « A profusion, (elle) sème les malheurs qui affligent » (v. 8). L'emploi hyperbolique et métabolique des termes « A profusion » et « sème » n'est pas fortuit puisqu'ils expriment l'excès.

L'Afrique se révèle être un immense gâchis, ce qui ne laisse pas Sophie H. KAM indifférente.

La poétesse s'attendrit sur le sort des Africains en général marqué par la misère et la souffrance et s'indigne en particulier de la détresse qui accable « des femmes, des enfants et des vieillards » (v. 20). Si le pronom « Je » représente l'Afrique personnifiée dans ce poème, c'est surtout la voix de l'auteure qui se fait entendre à travers elle. Le titre du poème « Le blues de l'Afrique » témoigne déjà du désarroi et de la profonde détresse qui l'animent, le mot « blues » emprunté au genre musical négro-américain des esclaves noirs traduisant la tristesse, l'amertume, le chagrin suggère la similitude de destin tragique dans le temps et l'espace. Ces sentiments sont clairement exprimés dans le texte : « Ma douleur pour mon peuple est sans frontière Et mon cœur pleure mon impuissance » (v. 10 et 11) En plus de voir la souffrance qui l'entoure, l'auteure n'est pas sourde aux complaintes de son peuple : « Au loin j'entends Au loin j'entends mon peuple gémir Je l'entends qui agonise » (v. 17, 18 et 19) Peut-on être plus explicite que cela pour exprimer sa douleur, pour montrer sa compassion ? Les mots sont lâchés, simplement, sans fioriture de style comme pour dire que l'heure n'est plus aux beaux discours et qu'il faut impérativement changer les choses, se remettre en cause. Alors reviennent comme un refrain ces questions lancinantes, obsédantes, marquées par la répétition de l'adverbe interrogatif « pourquoi » : « Mais pourquoi donc ? Pourquoi vers ma perte je m'entête ? » (v. 15 et 16) Ces questions sont d'autant plus déroutantes qu'elles laissent entrevoir que les malheurs de l'Afrique sont causés par elle-même, par ses propres fils. En effet, pourquoi s'obstiner à se détruire quand on peut se sauver ? Le verbe « s'entêter » ne laisse-t-il pas entrevoir que c'est d'une volonté délibérée que l'Afrique souffre alors qu'elle peut changer positivement son destin ? Qu'est-ce qui peut expliquer un tel acharnement pour sa propre perte ? Est-elle frappée par une malédiction ? Comment peut-on s'infliger délibérément tant de tourments, de malheurs quand on a la possibilité d'avoir le bonheur, la paix, la prospérité ? Est-ce un suicide, une auto-flagellation Aussi, ce n'est pas tant ce qui frappe l'Afrique que l'incompréhension totale suscitée par ces questions qui est cause de l'amertume de la poétesse. Si Sophie H. KAM met en relief la responsabilité des fils de l'Afrique dans

les drames que connaît le continent, les questions qu'elle pose sont surtout une invite à une prise de conscience salutaire. Il n'y a aucune raison que l'Afrique reste à la traine des autres continents. Elle peut et doit évoluer pourvu que ses fils acceptent prendre résolument leur destin en main, que ses dirigeants, jusque-là obnubilés par leurs intérêts égoïstes écoutent la voix des populations qui « demandent répit » (v. 22).

Conclusion

Dans ce poème **« Le blues de l'Afrique »,** Sophie Heidi KAM exprime sa douleur, son désarroi et son amertume face à une Afrique en décomposition minée par toutes sortes de maux et surtout face à l'inconscience de ses fils qui la conduisent délibérément à sa perte. Mais en filigrane, ce poème est réflexion et appel. En effet, à travers ses interrogations dans le texte, c'est un cri de cœur que lance la poétesse aux Africains pour qu'ils prennent conscience que les malheurs qui les accablent ne sont pas dus à la fatalité et qu'ils en sont à bien d'égards responsables. Ils peuvent changer au mieux le sort de l'Afrique pourvu qu'ils le veuillent. Ce poème est en résonnance avec le poème **« Débout l'Afrique »** de Bernard B. Dadié

B) DISSERTATION LITTERAIRE

SUJET 1

Le chanteur français Julien Clerc, cité par Lucien Rioux dans son ouvrage **Julien Clerc** paru aux éditions Seghers en 1987, dit : *« la première fonction de l'artiste, c'est de distraire les gens, de les sortir de leur quotidien*. »

Discutez cette conception du rôle de l'artiste en vous appuyant sur des exemples précis

CORRECTION SUJET 1

Introduction

Le débat sur la fonction de l'art continue d'alimenter la polémique. Beaucoup d'observateurs et de critiques d'art lui accordent de multiples fonctions dont la plus déterminante est la fonction ludique ou distractive. C'est dans le même ordre d'idée que le chanteur Julien Clerc cité par Lucien Rioux dit : *« La première fonction de l'artiste, c'est de distraire les gens, de les sortir de leur quotidien*. » appuyant ainsi l'idée que la mission première de l'artiste est de divertir son public. Dès lors En quoi l'art a-t-il est un caractère évasif et divertissant ? Cependant, l'art n'a-t-il pas d'autres fonctions ? nous répondrons à ces différentes question s dans les lignes qui suivront.

Développement

L'artiste cherche à séduire, charmer, procurer du plaisir à son public. C'est le point de vue des Parnassiens qui prônent « L'art pour l'art » Abondant dans le même sens, Alain Robbe Grillet affirme ceci : « *Le véritable écrivain est celui qui n'a rien dire ou qui a plutôt une manière de dire* ». De manière générale, l'artiste qu'il soit écrivain, poète, dramaturge, cinéaste, musicien pour ne citer que ceux-là, est le produit d'une communauté qui, très souvent est confrontée à de multiples difficultés existentielles. Il lui appartient de ce fait de l'amuser, l'égayer, la divertir, de la transporter dans un monde de rêve. En un mot, il doit s'atteler à sortir les humains de leurs tracas quotidiens pour leur redonner espoir et espérance en recourant à l'humour, au sarcasme. A titre d'illustration, nous pouvons citer Julien GREEN qui dit que : *« un livre est une fenêtre ouverte par laquelle on s'évade »* Cette fonction de l'art a été également évoquée par Molière. Ce dernier en effet pense que le théâtre a pour vocation de mettre le public dans une atmosphère d'ambiance et il le dit sans ambages en ces termes : « Au théâtre, pour nous autres les petites gens, l'essentiel c'est de se distraire, rire sans retenue jusqu'aux larmes ».

Au regard des arguments ci-dessus développés, l'on peut retenir que l'artiste dans bien des cas donne raison à Clerc. Pour autant, l'on peut trouver à redire. L'on peut en effet dire que les autres fonctions sont aussi essentielles.

On peut au moyen de l'art éduquer les populations, les sensibiliser à un changement de comportement pour éviter certains maux sociaux. Par exemple dans *Le vent emportait nos rires et les oiseaux nous répondaient en écho,* François COMPAORE à travers le personnage de Cécile atteinte de SIDA, sensibilise le lecteur au mode de transmission de cette maladie et aux moyens de l'éviter. Dans l'Empire Romain, les artistes considéraient que l'on corrige les mœurs en riant.

Outre cette fonction de sensibilisation et d'éducation, l'on peut noter que beaucoup d'artistes ont su faire l'écho des aspirations de leur peuple en termes de dénonciation des injustices, des exactions et des dérives. Pendant la période coloniale, ces thèmes ont été abondamment développés par des auteurs. A titre d'exemple, on peut citer Eza Boto dans Ville cruelle. Cette fonction a aussi marqué la production littéraire pendant la période des indépendances. C'est par exemple le cas de Norbert Zongo qui, dans Le parachutage, met en exergue un personnage du nom de Goama dictateur jusqu'à la moelle dont le souci majeur est la conservation de son fauteuil même au prix de sacrifices humains ignominieux. De nos jours, ces thématiques sont portées par des groupes et genres musicaux à travers le monde. L'on peut illustrer cela en citant les slameurs, les rappeurs, les reggaemen, les animateurs de Zouglou. Tous les arts qui s'inscrivent dans cette logique peuvent être qualifiés d'arts engagés. Et Jean Paul a su trouver la formule pour rendre compte de cette fonction quand il estime que *« Les mots sont des pistolets chargés* ».

Conclusion

Au terme de notre analyse, il ressort que les fonctions de l'artiste sont multiples et variées. Elles sont par ailleurs toutes essentielles les unes que les autres. De ce fait, il n'est pas indiqué de chercher à les cloisonner et à privilégier une fonction par rapport à une autre. L'essentiel est que toutes ces fonctions concourent à enrichir le lecteur ou le public et à leur proposer des pistes de réflexion pour tirer la société vers le haut

SUJET 2

« Le roman doit transcrire objectivement la réalité »

Qu'en pensez-vous

CORRECTION DU SUJET 2

Introduction

Le roman est souvent défini comme une œuvre de fiction qui raconte des histoires inventées la plupart du temps, par le romancier qui donne libre cours à son imagination. Pourtant cette définition est loin de faire l'unanimité car beaucoup de romans s'inspirent des réalités de leur époque qu'ils reflètent avec sincérité. C'est sans doute dans cette dernière perspective qu'il faut ranger ces propos : « le roman doit transcrire objectivement la réalité ». Le roman serait-il alors un espace où les réalités sociales sont évoquées fidèlement ? toutefois, n'existe-t-il pas certains romans qui falsifient volontairement la réalité ?

Développement

Le roman, pour certains, doit nécessairement s'inspirer des réalités sociales et les relater dans la plus grande objectivité. Pour ce faire, il peut suivre l'évolution de son époque comme ce fut le cas aux XIXème et XXème siècles ; deux siècles pendant lesquels les romanciers ont représenté avec fidélité les événements auxquels ils ont assisté. Le roman a atteint son apogée au XIXème siècle où il est devenu le genre dominant grâce au rôle prépondérant qu'il a joué dans la société en servant de miroir aux populations. Ainsi, les réalistes se sont donnés comme devise de dire toute la vérité et rien que la vérité. Honoré De BALZAC est sans doute celui qui a le mieux incarné cette conception réaliste du roman. Dans la préface à *la Comédie Humaine* il dit à qui veut l'entendre qu'il n'est simple secrétaire et que la société française était l'historienne des évènements qu'il a notés dans ses œuvres. C'est là une manière de reconnaitre que le roman est un reflet de la réalité observée. Les mœurs du XIXème siècle sont analysées sous tous leurs aspects par les romanciers qui décident de jouer le rôle de miroir en montrant les facettes les plus sordides de la vie tout comme les images les plus reluisantes de leur époque. STENDHAL, dans son célèbre roman Le Rouge Et Le Noir tente de définir le roman par ces termes : « un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers de la route ». En d'autres termes, le romancier n'opère aucune modification quand il raconte les faits dont il est témoin. C'est pourquoi lorsque la Révolution Industrielle avait entrainé une fracture sociale mettant aux prises Bourgeois et Prolétaires, Emile ZOLA a publié Germinal pour en faire un compte-rendu à la fois fidèle et exhaustif. C'est la raison pour laquelle ce roman fonctionne comme un traité d'histoire qui nous renseigne dans les moindres détails, sur les difficultés.

Cette analyse a révélé que le roman tir parfois sa puissance et sa vivacité dans la transcription objective des faits sociaux. Mais le romancier ne peut-il pas prendre certaines libertés en s'éloignant du réel ?

Tout le monde ne s'accorde pas à reconnaitre que le roman doit nécessairement imiter la réalité. Il existe beaucoup de romanciers qui empruntent des voies très éloignées des préoccupations sociales L'imagination semble être consubstantielle au roman car sans elle le genre romanesque se réduirait à un simple mémoire, à un compte-rendu, voire un écrit historique. Donc, le romancier utilise son imagination pour représenter la réalité d'une autre manière. Le roman de *Cape et d'épée* se nourrit souvent de la représentation imaginaire dans la mesure où il donne accès à une dimension héroïque presque sublimée de l'existence. En guise d'exemple, nous avons Les Trois Mousquetaires d'Alexandre DUMAS dont les personnages sortent de l'ordinaire et fascinent bien des lecteurs par leur bravoure démesurée. Les romans de science-fiction abondent dans ce même sens car ils ne s'inspirent pas de la réalité quotidienne mais plutôt tentent de deviner ce que sera l'avenir où l'homme devient tout-puissant grâce à la Science. Ce roman intègre des éléments surnaturels qui permettent souvent des échappées fantasmatiques hors des lois du réel. Jules VERNE est connu *pour ses romans d'anticipation* très palpitants où il mêle l'aventure, la science-fiction et le fantastique.

Conclusion

Au terme de notre étude, nous pouvons retenir que le roman comme tout art permet de reproduire et de retranscrire la réalité de façon assez fidèle et parfois, la fiction dépasse parfois la réalité. Par contre, il faut aussi souligner que le roman constitue aussi parfois le terreau de la manifestation de l'imagination des écrivains par la production d'œuvres aux antipodes de la réalité.

SUJET 3

« La poésie est la seule manière pour moi de ressentir les vibrations intenses d'être intensément vivant », affirme Emile LALSAGA dans son recueil de poèmes **Les silences de l'Existence** (2014), p.8.

Commentez cette affirmation en vous appuyant sur des exemples tirés de vos lectures et connaissances personnelles

CORRECTION DU SUJET 3

Introduction

La poésie est un art du langage qui met en valeur la forme du message. Elle est une exploration subjective de l'homme et du monde par l'imagination ou le rêve. Elle suggère des sensations et des émotions intenses et nous aide à comprendre le monde en aiguisant nos sens, en nous rendant plus sensibles devant la vie. C'est ce qui fait dire à Emile LALSAGA : « *La poésie est la seule manière pour moi de ressentir les vibrations intenses d'être intensément vivant* » ; il accorde ainsi à la poésie l'exclusivité de la voie conduisant à la connaissance du cœur humain. Comment peut-on justifier la pensée de l'auteur ? N'y a-t-il pas de limites aux propos de ce dernier ? Ces questions feront l'objet de notre analyse dans les lignes qui suivent.

Développement

La poésie est l'unique manière de ressentir les vibrations intenses de la vie. Elle est expression du mystère et de la profondeur de la vie tout en possédant un pouvoir d'évocation très fort et est un moyen privilégié pour émouvoir et permet aux hommes de partager leurs sentiments. Ainsi, le poète est à même de faire ressentir au lecteur ce que lui-même ressent : *« Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous* » (Victor HUGO). pour des poètes tels que Victor HUGO, la poésie se confond avec la « vie » qui est à la fois la source et l'objet de l'écriture poétique In Les Contemplations.

le poète communique son enthousiasme, sa puissance de visionnaire, sa sensibilité exacerbée… Il nous offre une connaissance intuitive du cœur humain c'est à ce propos que Yves Pérès dira :« Le poète nous aide à comprendre le monde en aiguisant nos sens, en nous rendant plus sensibles devant la vie » (Yves Pérès)

Par ailleurs, le poète peint le monde comme il le voit, il utilise toutes les ressources du langage, du rythme et de l'harmonie pour atteindre le cœur du lecteur et le faire vibrer il devient donc celui qui sait faire vibrer certaines cordes particulières

du cœur humain en exploitant la valeur évocatrice et expressive des mots grâce à un sens profond de la mélodie et du rythme.

Conclusion

La poésie est un art privilégié qui permet d'exprimer ses affects de par sa force expressive, suggestive et évocatrice. Elle ne peut laisser indifférent, du moins ceux qui en maîtrisent les rouages, les finesses et les subtilités

SUJET 4

« *La fonction du personnage de roman est de refléter la société dans laquelle il vit* »

Expliquez puis discutez ce point de vue !

CORRECTION SUJET 4

Introduction

Le roman est un genre protéiforme difficile à cerner. Il est partagé entre l'univers de la fiction et le monde qui l'a vu naitre. C'est la raison pour laquelle certains romanciers donnent libre cours à leur imagination en créant de toute pièce leurs personnages tandis que d'autres s'inspirent des réalités quotidiennes pour peupler leurs romans. C'est dans cette dernière perspective qu'on peut placer cette affirmation : « la fonction du personnage de roman est de refléter la société dans laquelle il vit ». Une telle perspective ne présente-t-elle pas quelques limites ? Le romancier ne peut-il pas avoir d'autres buts en créant ses personnages ? Dans un développement ordonné, nous répondrons à ces différentes interrogations

Développement

Les personnages du roman, pour certains, ont pour vocation de nous aider à mieux comprendre la société où ils évoluent. Dès lors, ils nous permettent d'une part, d'avoir une vision plus nette sur les valeurs auxquelles aspire la communauté, d'autres parts à travers eux, on peut avoir des informations sur les tares en cours dans la société. Ainsi, pas mal de personnages romanesques se distinguent par les tendances profondes de leurs temps qu'ils incarnent notamment en reflétant les vertus sur lesquelles se fonde la société. Souvent, les héros ou héroïnes sont des personnages qui brillent par leur exemplarité et sont considérés comme des modèles à admirer et à imiter par le lecteur. En guise d'exemple, on peut citer le personnage de Ramatoulaye que l'on retrouve dans Une Si Longue Lettre de Mariama Ba et qui symbolise la femme sénégalaise victime de la polygamie mais qui refuse de baisser les bras. Elle est donc un exemple de bravoure offert à l'admiration des lecteurs. Dans l'univers romanesque, certains personnages peuvent également refléter tous ceux que les gens au pouvoir et les plus forts exploitent, humilient et écrasent. Dans la société française du XIXème siècle, les exemples foisonnent dans les romans réalistes et naturalistes où les personnages sont des échantillons qui traduisent assez fidèlement les réalités de leurs époques. C'est dans ce sens que le personnage ***d'Etienne Lantier***, héros de Germinal peut être cité en exemple. En effet, Emile ZOLA après avoir bien observé les tensions sociales nées de la Révolution Industrielle, a pu créer ce personnage qui illustre de fort belle manière l'exploitation de l'homme par l'homme pour ne pas dire des ouvriers par les bourgeois. On voit donc bien que la fonction du personnage de roman peut dans beaucoup de cas, consister à rendre compte des réalités de la société dans laquelle il vit.

En outre, le roman regorge de personnages ''repoussoirs'' dont la vocation est de refléter toutes les tares qui gangrènent le corps social. Souvent, ces personnages inspirent de la répulsion aux lecteurs pour qui, ils sont antipathiques. Dans le Père Goriot de BALZAC, ***Vautrin*** rappelle par ses agissements, les gens qui pensent que la fin justifie les moyens. Il est prêt à tout pour avoir de l'argent. Ainsi BALZAC est en parfaite conformité avec les mœurs de l'époque car l'argent et la femme occupaient une place centrale dans la société française. On voit donc que les personnages de roman fonctionnent des baromètres permettant de jauger l'état des mentalités et les rapports sociaux dans une communauté donnée. C'est pourquoi en Afrique, les romanciers donnent souvent des leçons de conduite aux lecteurs à travers certains personnages dont les comportements assez tortueux sont offerts en contre-exemples. C'est dans cette dernière perspective qu'Amadou KOUROUMA nous présente le personnage odieux de ***Thiékoura***, un marabout féticheur qui a violé la pauvre salimata qui voulait simplement des prières afin d'avoir un enfant. C'est une réalité ivoirienne que le romancier met en exergue dans son œuvre Les Soleils Des indépendances car

les pratiques occultes comme le fétichisme sont bien ancrés dans l'Inconscient des populations.

A la suite de ce qui précède, le personnage de roman apparait comme une représentation de la société dans ce qu'elle a de plus vertueux ou bien de plus odieux. Cependant, certains personnages ne peuvent-ils pas s'éloigner de tout ancrage social ou historique ?

Tout le monde ne s'accorde pas à reconnaitre que les personnages du roman ont pour mission de refléter le réel. Ainsi, beaucoup de romanciers inventent de toute pièce leurs personnages qui peuvent révéler de grande de grandes différences entre eux et le monde dans lequel ils sont censés évoluer. Certains types de romans comme la science-fiction et le roman fantastique ont la prouesse de présenter des personnages complétement coupés de la réalité. Ils ont une psychologie, une physionomie et un destin différents des nôtres. A partir de ce moment, ils ne reflètent plus la société qui les a vues naître. L'exemple ***d'Harry Potter*** est assez éloquent car il s'agit d'un apprenti sorcier évoluant dans un monde de sorcellerie et de magie. D'ailleurs, ce roman a beaucoup de succès chez les enfants qui y trouvent un excellent moyen d'évasion et de distraction. Le romancier peut également inventer des personnages constitués d'animaux ou de monstres à qui il attribue une conscience pour qu'ils puissent cohabiter avec les humains. Dans Vingt Mille Lieues Sous Les Mers, Jules VERNE met en scène un monstre effrayant qui sème la panique dans la ville de New-York. Cette histoire n'a jamais existé, le romancier veut simplement alerter les gens sur les dangers que la science pourrait engendrer dans l'avenir. Au Sénégal, c'est Cheikh Aliou NDAO dans son roman Mbaam, Le Dictateur qui offre aux lecteurs un personnage atypique et assez désopilant. En effet, c'est le Président dictateur qui s'est métamorphosé en âne à l'insu des personnes avec qui il vit. On voit donc, en toute évidence que ce personnage n'est qu'une pure invention ; il est impossible dans la réalité. Aussi le personnage romanesque peut-il être idéalisé à l'extrême au point d'induire le lecteur naïf en erreur. Le romancier use alors de ses talents de créateur et d'artiste pour donner aux lecteurs une illusion du réel. En guise d'exemple, nous avons le célèbre roman de Gustave FLAUBERT, madame Bovary dont l'héroïne ***Emma Bovary*** a été perdue par les personnages qu'elle a rencontrés dans les romans d'amour qu'elle avait l'habitude de lire. Cela montre une fois de plus que les personnages romanesques sont des êtres de papier souvent inventés de toute pièce. Cet éloignement qu'on note entre les personnages et la société s'explique par ce que FLAUBERT appelle « la stylisation du réel ». D'ailleurs le mensonge est le parfois le bienvenu dans l'univers romanesque qui se définit comme étant un monde de fiction par essence.

Conclusion

En définitive, le roman peut avoir le souci de retranscrire fidèlement la réalité. Pour ce faire, il met en scène des personnages inspirés du réel et qui reflètent les faits et les événements en cours dans la société. Cependant, tous les personnages romanesques ne

permettent pas aux lecteurs de se retrouver dans leurs sociétés car ils peuvent être de simples êtres de papier qui n'existent que dans les mots du texte. Pour notre part, le personnage romanesque même s'il est inspiré de la réalité ne peut échapper au travail du style que tout bon romancier doit effectuer sur ses créatures. Nous préconisons donc que les lecteurs soient plus avertis et moins naïfs afin de distinguer la vérité du mensonge.

SUJET 5

« *La littérature négro-africaine est une littérature de remise en cause et de remise en place*. »

Dans un développement argumenté et illustré d'exemples précis tirés d'œuvres littéraires lues ou étudiées, expliquez et discutez ces propos d'Emmanuel Dangala.

CORRECTION SUJET 5

Introduction

La question de la fonction de la littérature a toujours été diversement appréciée dans le monde littéraire. Si pour les uns, la littérature négro-africaine a une dimension purement ludique, didactique ou lyrique, pour les autres, elle est un combat, une lutte, un engagement. Emmanuel Dongala s'inscrit dans cette dernière vision en affirmant : « La littérature négro-africaine est une littérature de remise en cause et de remise en place. » Autrement dit, la littérature négro-africaine est une littérature qui critique, dénonce pour corriger. Ainsi, le sujet pose ici le problème de la fonction de la littérature négro-africaine. Dès lors, dans quelles mesures la littérature négro-africaine peut-elle critiquer, dénoncer pour corriger ? N'aborde-t-elle pas aussi d'autres questions ? Telles sont les préoccupations auxquelles nous tenterons de répondre.

Développement

La littérature négro-africaine est une littérature engagée : elle remet en cause certaines pratiques de la société en vue d'un changement qualitatif.

D'abord, la littérature négro-africaine est un moyen de critique et de dénonciation de certaines pratiques telles que l'excision (énoncé de l'argument). Celle-ci existe encore dans certaines contrées africaines (explication de l'argument). Fatou Kéita en parle dans son œuvre Rebelle qui décrit les souffrances causées par les mutilations génitales pour inviter la société à mettre fin à cette pratique. Nous pouvons citer aussi Les soleils des indépendances de Ahmadou kourouma qui va au-delà des simples souffrances physiques dues à l'excision pour dénoncer la stérilité qui peut découler de cette mutilation génitale. C'est le cas de Salimata, l'épouse de Fama, devenue stérile à la suite de cette intervention. (Illustration de l'argument). Ceci, en vue d'amener les défenseurs de cette pratique à changer de comportement.

En outre, la littérature négro-africaine met à nu des abus de pouvoirs coloniaux. (Énoncé de l'argument) Pendant la colonisation, les occidentaux ont commis des actes méprisables au détriment de l'Afrique. (Explication de l'argument). Ville cruelle d'Eza Boto en est un exemple palpable. Dans cette œuvre, il dénonce l'exploitation économique exercée par le colon sur les paysans noirs. C'est aussi le cas de Bandia spolié par l'acheteur grec Démétropoulos. Outre ces exemples, nous pouvons mentionner''Chaka'' extrait de Ethiopiques de Léopold Sédar Senghor. A travers Chaka, l'auteur évoque la balkanisation de l'Afrique pour lutter contre la colonisation. (Illustration de l'argument)

Au vu de ce qui précède, la littérature négro-africaine dénonce pour corriger les imperfections de l'être humain. Cependant, celle-ci n'a-t-elle d'autres vocations ?

La littérature négro-africaine aborde d'autres questions telles que les valeurs culturelles, les sentiments, l'évasion.

D'abord, la littérature négro-africaine exalte les valeurs négro-africaines. Les Noirs africains ont leurs propres cultures qui constituent des valeurs fondamentales mais longtemps bafouées par l'occident. L. S. Senghor, à travers son poème ''Femme noire'' extrait de Chants d'ombre, fait l'éloge de la beauté africaine en chantant un hymne. Il valorise également les croyances religieuses africaines, à travers ''Prières aux masques''. Outre ces exemples, nous pouvons citer L'enfant noir de Camara Laye qui valorise le mode d'éducation de la société africaine.

Ensuite, La littérature négro-africaine exalte les sentiments. Elle traduit nos sentiments pour un être cher comme le montre si bien l'œuvre Griots poèmes de Niangoran Porquet avec le poème ''Mariam la Grande'' où il évoque son amour pour sa mère et le recueil de poèmes Coups de pilon de David Diop avec le poème ''Ramakam'' où le poète exprime son amour pour la femme aimée.

Enfin, la littérature négro-africaine un moyen d'évasion. Elle permet au lecteur de fuir les réalités sociales pour le plonger dans un monde de rêve. Guy Menga ne reste pas indifférent avec son œuvre L'affaire du silure dans laquelle il relate les aventures passionnantes de deux garçons de 14 ans dans un bateau volé, sur les eaux du Congo, à la découverte du pays. De même, Le messager de Camara Nangala retrace l'aventure pittoresque de Cheick dans son village Waninou.

Conclusion

En définitive, nous pouvons retenir que la littérature négro-africaine dénonce, critique pour amélioration mais aussi exalte les valeurs culturelles, les sentiments et constitue un moyen d'évasion. Pour notre part nous pensons que la littérature négro-africaine est pluridimensionnelle et contribue au bonheur des peuples et de ses lecteurs.

SUJET 6

Parlant du métier du romancier, François Mauriac écrit : « *Les personnages fictifs ou réels nous aident à mieux nous connaître et à prendre conscience de nous-mêmes. C'est*

ce qui légitime notre absurde et étrange métier que cette création d'un monde irréel grâce auquel les hommes vivants voient plus clair dans leur propre cœur et peuvent se

témoigner les uns aux autres plus de compréhension et de pitié. »

Commentez et discutez cette réflexion en vous appuyant sur les œuvres littéraires que vous avez lues ou étudiées.

CORRECTION DU SUJET 6

Introduction

Fruit de l'imagination créatrice du romancier, le personnage romanesque fait l'objet d'intérêts multiples et multiformes quant à son statut dans le récit. C'est au cœur de cette préoccupation que François Mauriac estime que la création des personnages romanesques répond à un souci d'amener le lecteur à se découvrir et à prendre conscience de son environnement. Cette position est tellement ferme qu'elle ne manque pas de nous pousser à nous demander si les personnages romanesques réussissent toujours à nous servir de modèles. Cette inquiétude guidera notre réflexion

qui s'articulera autour de la présentation des personnages comme des modèles d'intégration de l'homme à sa communauté et de l'analyse de la dimension fictive qui peut parfois les éloigner de la réalité.

Développement

Malgré leur statut de fruit de l'imagination de l'auteur, les personnages par leur réalisme nous rapprochent de notre réalité en nous servant de modèles. Se présentant ainsi comme l'interface entre le monde romanesque et la réalité, les personnages confortent ainsi la mission sociale du romancier.

Les personnages romanesques sont donc des modèles d'intégration de l'homme à sa communauté. Plusieurs considérations militent de facto en faveur de cette opinion. Dans un premier temps, ces êtres fictifs du roman aident le lecteur dans sa quête identitaire. L'entreprise d'un personnage peut en effet servir de source de motivation. C'est le cas de Samba Diallo dans L'aventure ambiguë de Cheikh Hamidou Kane. Le déchirement intérieur de ce personnage nous interpelle sur l'option judicieuse qui puisse positionner l'Africain dans un monde en mutation. Dans un deuxième moment, les personnages romanesques éclairent dans les options idéologiques. Nous avons notamment la lutte / le combat pour la restauration de l'égalité des genres pour une société plus juste et moderne. L'ascension sociale de Malimouna dans Rebelle de Fatou Kéita est un encouragement aux militantes pour la défense des droits de la femme. En troisième lieu, ces considérations précédemment analysées nous enseignent que les personnages romanesques éduquent. Leur adhésion à la cohabitation de la tradition et la modernité est pour la jeunesse un exemple de synthèse réussi. L'initiation dans la forêt sacrée et le parcours scolaire exemplaire du jeune Laye dans L'enfant noir de Camara Laye est édifiante.

A cette étape de notre réflexion, le personnage est présenté comme l'éclaireur du lecteur. Seulement, en tant que réalité littéraire et donc fictionnelle, le personnage ne saurait toujours répondre à cette exigence sociale.

Ils sont par ailleurs souvent en contradiction avec la réalité. D'une part, des personnages déroutent le lecteur par un comportement absurde. Ainsi, par eux, l'œuvre littéraire prend à contre-pied les principes fondamentaux de la vie en société. Dans L'étranger d'Albert Camus par exemple, l'indifférence de Meursault devant la mort de sa mère choque le lecteur qui a du mal à s'identifier à lui. D'autre part, le héros accomplit quelque fois des exploits qui surpassent l'entendement humain. Ceci confère momentanément à la bravoure un caractère inaccessible à tous. Djibril Tamsir Niane, dans Soundjata ou l'épopée mandingue à travers l'épisode de la marche surnaturelle de Soundjata, pourtant invalide, est difficile à admettre. De plus, le cas extrême de l'irréalisme dans la conception du personnage, c'est lorsque l'espace dans lequel évoluent certains fait d'eux des êtres surnaturels. Notons par exemple Les personnages dans La planète des singes de Pierre Boule invitent plus au rêve et à l'évasion qu'à l'éveil de la conscience.

Conclusion

En fin de compte, cette analyse nous aura permis de montrer que les personnages romanesques favorisent la prise de conscience d'un lecteur qui se découvre et découvre par la même occasion son environnement en vue de l'améliorer. Il a été toutefois admis que ces êtres de papier contredisent parfois la réalité. Cette apparente ambigüité du personnage interpelle à la fois le romancier et le l***e***cteur qui, dans leur complicité, doivent plutôt s'accorder sur la nécessité d'orienter l'intérêt sur les conditions d'efficacité d'un personnage qui fascine pour mieux corriger les faiblesses d'un monde controversé

SUJET 7

Un écrivain négro-africain s'écrit : *« Ma plume est mon épée. Elle me permet de me défendre et de défendre les autres. »*

Cette définition de la mission de l'écrivain vous suffit-elle ?

CORRECTION SUJET 7

Introduction

La passion est à son comble quand il s'agit de déterminer la véritable mission de la littérature en général. En Afrique, les circonstances d'émergence de cette activité accentuent la polémique sur la question. Apportant sa contribution à la résolution de cette préoccupation, un écrivain nègre affirme : « Ma plume est mon épée. Elle me permet de me défendre et de défendre les autres. » ou encore, la littérature africaine est une activité de combat permanent. Peut-on dès lors se contenter de cette mission protestatrice de la mission de la littérature africaine sans porter atteinte au fondement de celle-ci ? Répondre à cette question se consacrera à l'étude de la mission militante de l'activité littéraire et de celle des autres dimensions de cette mission.

Développement

la littérature est un instrument au service de l'engagement de l'écrivain pour son peuple elle consacre donc une mission militante à la littérature africaine. En effet, l'écriture dans sa mission permet la révolte d'un individu ou un groupe d'individu. Il s'agit ici de se servir de l'écriture pour défendre son point de vue et le faire admettre. C'est en effet le combat des écrivains africain rassemblés au sein du mouvement de la Négritude.

Par ailleurs, la littérature africaine est une arme de dénonciation des tares de la société, La dénonciation de pratiques sociales nuisibles comme l'excision et le mariage forcé. Le refus de l'excision et du mariage forcé par une jeune villageoise Malimouna est le ton d'un combat que mènera Fatou Kéïta pour la restauration de la femme noire à travers son roman Rebelle. Aussi, elle permet La dénonciation des dérives politiques comme la dictature comme le fait Sony Labou Tamsi dans La vie et demi avec les excès autoritaristes du Guide sanguinaire.

En outre, L'art nègre est un instrument déclencheur de la révolution. L'écrivain se présente ainsi comme la lumière qui éclaire les zones obscures et qui réveille les consciences endormies. C'est dans cette logique que s'inscrit le poème **« Débout l'Afrique »** de Bernard B. Dadié extrait de la ronde des jours où l'auteur invite ses compatriotes à ne plus se laisser faire en menant une lutte subversive pour la liberté.

En plus de ce caractère engagé et satirique, l'écrivain négro-africain a d'autres fonctions et rôles dans la société.

L'art de l'écrivain lui impose un saut dans l'inconnu où le lecteur sort des vicissitudes d'une existence périlleuse d'où un aspect évasif dans la littérature. L'évasion a ainsi permis aux Africains de supporter les souffrances endurées. Le mystère autour d'Awlimba dans Le fils-de-la-femme-mâle de Maurice Bandaman joue ici un rôle capital d'évasion.

De plus, l'écrivain se sert de sa plume pour faire montre de ses talents d'esthètes. C'est ce qui explique la rythmique et la sonorité de « Femme noire » de Léopold Sedar Senghor dans son recueil Chants d'ombre.

Pour finir, l'écriture peut être également une activité qui éduque d'où une fonction didactique. Notons notamment l'éducation à la bonne gouvernance. Le plan EPI de Salif Ba pour le développement du pays Sessene dans Les gardiens du temple de Cheikh Hamidou Kane en est une parfaite illustration.

Conclusion

Cette analyse nous aura fourni assez d'éléments pour retenir que le caractère militant que prend souvent la mission de l'écrivain nègre ne l'empêche pas de répondre aux autres aspects de celle-ci. Le faisant la littérature africaine fait de toute évidence preuve d'un dynamisme certain qui la place à la hauteur du combat pour une Afrique libre sans complexe qui revendique sa place dans un monde qui veut la phagocyter. Il suffit de croire en la capacité de nos écrivains à participer au développement de la société sans renoncer à la richesse esthétique.

SUJET 8

A la question *« qu'y-a-t-il de vrai dans vos histoires ? »*, l'écrivain contemporain Michel Tournier avoue être tenté de répondre *« rien, j'ai tout inventé »*.

Pensez-vous que tout soit inventé dans les œuvres littéraires ?
Vous répondrez à cette question en vous fondant sur votre expérience de lecteur

CORRECTION SUJET 8

Introduction

La littérature est l'ensemble des œuvres écrites et orales auxquelles on reconnaît une finalité esthétique. Les écrivains, à travers les ouvrages romanesques, poétiques et dramatiques expriment leurs pensées. C'est pourquoi, l'écrivain contemporain, Michel Tournier, pense que tous ces ouvrages sont des inventions. Ils sont le produit de l'imaginaire de ses auteurs. Dès lors, en quoi Les œuvres littéraires sont-elles des œuvres d'invention ? L'œuvre littéraire n'est-elle pas aussi le reflet de la société ? Dans un développement argumenté, nous répondront à ces différentes questions.

Développement

L'œuvre littéraire est le fruit et l'invention de l'écrivain. La littérature est avant tout l'art de l'imaginaire ; l'écrivain invente les œuvres littéraires grâce au pouvoir de l'imaginaire. Dans son souci inébranlable de conférer à la littérature sa dimension artistique, il crée des histoires invraisemblables totalement irréelles et irrationnelles. A titre d'exemples, nous dirons que Pierre Boulle évoque dans son ouvrage, La planète des singes, un monde nouveau dans lequel les singes sont les maîtres du monde et les hommes leurs esclaves. Par ailleurs, Jules Verne à travers son œuvre Voyage au centre de la terre, invite le lecteur à effectuer un voyage imaginaire au centre de la terre.

Pour donner une finalité esthétique à ces ouvrages, l'écrivain dépeint des personnages qui n'existent que dans le monde qu'il a créé. Ils sont traités selon la sensibilité et l'inspiration de l'artiste qui leurs confèrent des dimensions parfois surnaturelles et merveilleuses. Référons-nous à Les voix dans le vent de Bernard Dadié, écrivain, dramaturge et poète ivoirien, dans laquelle Nahoubou premier est le fruit fantaisiste et imaginaire du poète, de même que Libertashio dans La parenthèse de sang de Sony Labou Tamsi.

De plus, la littérature est évasion, elle est l'expression du rêve, de la fuite du temps et de la quête de l'idéal. L'écrivain invente donc des espaces fictifs correspondant à leur rêve et répondant à leur besoin d'échapper au monde réel. Ces espaces où se meuvent les personnages, participent à la beauté de l'histoire du romancier. A cet effet, nous pouvons citer les Marigots du sud qui est un pays africain imaginaire qu'Alioum Fantouré évoque dans Les cercles des tropiques, la ville de

Djiméyabé que Tierno Monénembo dépeint dans Les écailles du ciel pour marquer la distanciation.

L'œuvre littéraire est une intrusion dans l'imaginaire. Mais il serait faux de réduire l'acte de création littéraire au seul fait de l'imagination.

Les œuvres littéraires expriment ou représentent la vie. Le romancier vit dans un monde qui est confronté à des problèmes ou à des angoisses. Dans un tel environnement, il a le devoir d'être le porte- parole, le combattant qui se met au service des siens en exprimant leur idéal de justice et de liberté. N'est-ce pas cette conception que partage Aimé Césaire dans son œuvre Cahier d'un retour au pays natal, quand il dit : « ma bouche est la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche. Ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ». Cet acte de solidarité peut s'exprimer à travers l'évocation des problèmes liés à la condition ouvrière. Il est à signaler que dans Germinal d'Emile Zola, dans Les bouts de bois de Sembène Ousmane ou dans Elise ou la vraie vie de Claire Etcherlli, les problèmes sociaux et les injustices diverses sont légions. Ces œuvres font chacune de façon particulière une peinture du monde en soulignant le dénuement et les douleurs de la basse classe pendant que les privilégiés vivent dans l'opulence.

Le romancier se l'écho et le réceptacle des aspirations profondes du peuple en dénonçant les problèmes sociopolitiques notamment la mauvaise gouvernance, l'oppression, l'abus de pouvoir. Nous en voulons pour preuve Les soleils des indépendances d'Ahamadou Kourouma, qui met en exergue la déchéance, la désillusion des pays africains post indépendance à travers son personnage principal Fama. De même que Tierno Monénembo qui, critique l'attitude tyrannique du dirigeant africain dans Les écailles du ciel. Songeons aussi à La carte d'identité de Jean Marie Adiaffi qui avec une précision artistique dénonce la cruauté du régime coloniale. Le temps du mépris d'André Malraux dénonce les méthodes totalitaires et les camps du fascisme hitlérien à travers les supplices infligés à un militant communiste.

Certains romanciers s'intéressent aux problèmes sentimentaux, aux faits de société qui sont parfois nuisibles à l'homme. A cet effet, nous pouvons nous référer à Les frasques d'Ebinto d'amadou Koné, L'avare de Molière, Liaisons dangereuses de Laclos qui sont de véritables récits satiriques évoquant les comportements incongrus et disproportionnés des individus dans la société. Parfois l'écrivain, à travers sa plume fait un panorama complet de sa vie. A titre d'exemple, citons L'enfant noir de Camara Laye, Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand.

Conclusion

En définitive, nous pouvons retenir que s'il est vrai que la littérature est un art et comme tout art, elle est le produit de la création et de l'imagination de l'homme qui met en scène des personnages et des endroit fictifs, force est de reconnaitre que cette littérature est aussi reproduction et imitation de la réalité et du vécu quotidien des hommes dans la société.

SUJET 9

« Je ne crois pas à ce terme à la mode : l'évasion. Je crois à l'invasion. Je crois qu'au lieu de s'évader par une œuvre, on est envahi par elle. (...) ce qui est beau, c'est d'être envahi, habité, inquiété, obsédé, dérangé par une œuvre. »

Vous commenterez et discuterez cette opinion de jean Cocteau en vous appuyant sur des exemples précis empruntés à vos lectures personnelles

CORRECTION DU SUJET 9

Introduction

Le rôle et la fonction de la littérature ou de l'œuvre littéraire est une épineuse question qui fait débat parmi les hommes de Lettres. Si pour certains, elle doit divertir l'homme et lui faire oublier ses soucis, pour d'autres par contre, l'ouvre littéraire doit traiter des questions existentielles. C'est dans cette dernière catégorie que s'inscrit Jean Cocteau qui affirme que la fonction de l'œuvre littéraire n'est pas de distraire ou de divertir mais de préoccuper, d'inquiéter, de perturber le lecteur à travers les problèmes existentiels qu'elle évoque. Partant de là, en quoi la fonction de l'œuvre littéraire n'est qu'invasive ? l'œuvre littéraire n'est-elle pas une œuvre d'évasion ? c'est à ces différentes questions que nous allons répondre dans notre développement.

Développement

L'œuvre littéraire est un instrument d'invasion. L'œuvre littéraire est intéressant en ce sens qu'elle pose les problèmes existentiels de l'homme et que ses thèmes rejoignent ses préoccupations. Ainsi, l'œuvre littéraire suscite la prise de conscience. Dans l'œuvre Peau noire, masque blanc de FRANTZ Fanon, l'auteur met en exergue l'aliénation culturelle du noir.

Ensuite, l'œuvre littéraire dénonce certaines pratiques sociales et culturelles. La condition humaine d'ANDRE Malraux évoque l'absence d'humanisme devant la souffrance de l'homme et critique l'exclusion d'une certaine catégorie d'hommes.

En outre, l'œuvre littéraire expose les sentiments des individus comme en témoigne Les frasques d'Ebinto d'AMADOU Koné. Cette ouvre évoque à travers Ebinto, Monique et Murielle les vicissitudes de l'amour. Dans la même veine, le poème **« Demain dès l'aube »** extrait de Les contemplations de Victor Hugo traduit la mélancolie et tristesse de l'auteur face à la disparition tragique de sa fille Léopoldine.

au-delà de la fonction d'invasion, l'œuvre littéraire reste et demeure une œuvre d'évasion.

La littérature a un assez large versant ludique. En effet, la littérature est une science-fiction qui le fruit de l'imagination de l'écrivain puisque la littérature est avant tout l'art de l'imaginaire.

Cette évasion se traduit au niveau de l'histoire qui est produit et narrée en ce sens que l'écrivain invente des histoires irréelles et irrationnelles et merveilleuses. Nous en voulons pour preuve La Planète des Singes, Pierre Boulle ainsi que La Guerre des mondes, H. Georges Wells.

Aussi, l'évasion se traduit par la création de personnages, il utilise des êtres de papier sortis tout droit de l'imagination pour traduire ses idées. Ainsi, des personnages comme Emeause et camée de THEOPHILE Gautier, **Nahoubou 1e**r dans Les voix dans le vent, Bernard Dadier et **Kino** dans La Perle, John Steinbeck sont des exemples palpables.

Par ailleurs, l'œuvre littéraire nous permet de nous évader aussi par l'espace De fait, l'écrivain crée des espaces fictifs où se meuvent les personnages. Des espaces comme Les **Marigots du sud,** un pays africain imaginaire dans Les cercles des tropiques, d'Alioum Fantouré et **La ville de Djiméyabé** dans Les écailles du ciel, de Tierno Monénembo illustrent à juste titre cette réalité.

Conclusion

En définitive, nous pouvons dire que la littérature peut être une véritable arme de changement et de transformation de la société de par les thématiques qu'elles traitent et les réalités qu'elles abordent. Néanmoins, il faut également reconnaitre qu'elle a peut aborder d'autres thématiques.

SUJET 10

Selon Bertolt BRECHT, *« un théâtre où on ne rit pas est un théâtre dont on doit rire »*.

Expliquez puis discuter cette affirmation !

Introduction

Si l'on en croit ARISTOTE, *« le théâtre est une imitation de la vie dans le but de purification et même de divertissement au sens premier du terme ».* Pour lui donc, l'œuvre théâtrale doit heurter la conscience du lecteur en même temps qu'elle lui offre des moments de divertissement par le rire. Pourtant, Bertolt BRECHT n'envisage lui la finalité du théâtre que sous l'angle de la distraction. C'est pourquoi il déclare avec provocation qu'« un théâtre où on ne rit pas est un théâtre dont on doit rire » Autrement dit, le théâtre qui n'a pas une vocation comique est n'a pas lieu d'être. Dès lors, dans quelle mesure une pièce de théâtre peut trouver sa grandeur dans la distraction. ? Cependant, le tragique n'a-t-il pas sa place dans l'univers théâtrale ? La réponse à ces différentes questions sera l'objet de notre développement.

Développement

Beaucoup de dramaturge persistent à soutenir que l'intérêt de l'œuvre théâtrale réside dans sa capacité à faire rire les spectateurs qui sont à la recherche de moments d'évasion. Certaines pièces de théâtre emportent le spectateur dans un autre monde grâce aux différentes formes de comique utilisées par les dramaturges. La plupart de ceux qui se rendent au théâtre veulent se débarrasser des grisailles de la vie. C'est pourquoi Jean Louis BARRAULT faisait remarquer que « *le théâtre est le premier sérum que l'homme ait inventé contre la maladie de l'angoisse* ». On s'aperçoit alors que la vocation du théâtre n'est pas de poser des équations aux spectateurs, une telle attitude risquerait de les ennuyer davantage. C'est dans ce sens qu'il nous faut comprendre MOLIERE lorsque dans la préface à **Tartuffe** il explique ses intentions en ces termes : « *châtier les mœurs tout en faisant rire* ». La réalité est que les spectateurs vont au théâtre pour plonger dans l'hilarité qui a d'ailleurs une vertu thérapeutique. Ainsi, la comédie d'intrigue en suscitant la curiosité et le rire chez le spectateur, contribue à le divertir. MOLIERE, dans **Fourberie Du Scapin** nous présente un valet qui tourne en dérision son patron qui devient très ridicule au point que les spectateurs ne puissent s'empêcher de rire. Par la comédie, le dramaturge arrive donc à mieux faire accepter les leçons de morale qu'il véhicule alors que la tragédie, à cause de la terreur qu'elle suscite chez le public, peut augmenter l'angoisse et finir par être ennuyeuse. C'est là que la conception de BRECHT a tout son sens. Dès lors que le théâtre est perçu comme un spectacle, on peut comprendre que certains critiquent les pièces qui ne font pas rire. Car dans la représentation de la pièce, c'est la jouissance et l'enthousiasme qui occupent une place centrale. Les dramaturges utilisent tous les registres du comique pour arriver à leur fin. Dans **L'os De Mor Lam**, Birago DIOP nous présente un personnage dont l'égoïsme et la gourmandise sont tellement profond qu'il a préféré être enterré plutôt que de partager l'os avec son ami. Une telle attitude ne laisse aucun spectateur indifférent et déclenche le rire.

A la suite de ce qui précède, le théâtre, apparait comme un genre littéraire qui trouve sa grandeur dans le rire qu'il suscite chez les spectateurs angoissés en quête de moments d'évasions. Mais l'œuvre théâtrale ne peut-elle pas trouver son intérêt dans sa capacité à faire naître la crainte, la peur ou la pitié chez le lecteur ?

L'idée selon laquelle le théâtre doit nécessairement divertir le spectateur est contestée par beaucoup de dramaturges qui préfèrent eux, blesser la conscience du public en vue de l'amener à changer ses mauvais comportements. Le théâtre occident dès ses origines a réservé une place de choix à la tragédie et au drame qui sont des genres sérieux par la gravité leur tonalité. Pour que le spectateur prenne conscience de ses défauts et de ses imperfections, il faut que la pièce parvienne à susciter chez lui la peur, la crainte ou la pitié. C'est pourquoi la tragédie classique avait un dénouement

toujours malheureux comme en témoigne **Phèdre** de Jean RACINE dont l'héroïne qui a commis le crime d'avouer un amour incestueux à son beau-fils Hyppolite s'est suicidée pour exprimer sa culpabilité. Par conséquent, une telle pièce ne laisse aucun spectateur indiffèrent. D'ailleurs l'une des fonctions les plus connues du théâtre semble être la Catharsis prônée par ARISTOTE et qui visait la purgation des passions. Il y a des individus que rien ne peut ébranler si ce n'est le danger ou la peur. C'est pourquoi Jean ANOUILH pour fustiger l'occupation allemande a composé sa célèbre tragédie **Antigone** dont l'héroïne qui donne son nom au livre est morte pour avoir remis en cause les lois criminelles imposées injustement par CREON symbolisant le Marechal PETIN. Pourtant, cette pièce de théâtre ne fait pas rire mais son succès a dépassé les frontières de la France ; cela veut dire qu'on ne doit pas se moquer des pièces de théâtre qui ne sont pas comiques. Dans cette même dynamique, les dramaturges négro-africains ont eux aussi composé des pièces théâtrales qui ont souvent blessé la conscience des spectateurs. En Afrique, la situation de l'homme noir était tellement scandaleuse que les hommes de théâtre refusaient souvent de verser dans le divertissement du spectateur. C'est dans ce sens que Bacary TRAORE a peut-être raison de dire que « *le théâtre negro- africain sera épique ou ne sera pas* ». En d'autres termes, en dehors d'une critique virulente des tares sociales, le théâtre africain n'a pas d'avenir.

Conclusion

En définitive, le genre théâtral, en tant qu'art du spectacle, est inséparable de la comédie et du rire qui lui donnent l'engouement qu'il suscite. Cependant, d'autres dramaturges ne considèrent l'écriture théâtrale que dans le cadre où elle soulève des interrogations en provoquant une onde de choc chez les spectateurs. C'est pourquoi nous considérons que toute tentative d'enfermer le théâtre dans la comédie ou dans la tragédie relève d'un non-sens pour ne pas dire d'une absurdité. Chaque dramaturge y va de sa stratégie et de ses choix esthétiques pour toucher son public. C'est pourquoi des genres comme la tragi-comédie devraient être privilégiés car il s'agit d'une tragédie dont le dénouement est heureux.

C) QUESTION+RESUME+PRODUCTION ECRITE

SUJET 1

Diagnostic de l'enseignement en Afrique

L'éducation en Afrique est en crise. Personne ne l'ignore. Cet état de fait se manifeste notamment par l'incapacité du système éducatif à former des citoyens à même de répondre aux besoins de la société. D'aucuns estiment que la cause principale est l'inadéquation des programmes d'enseignement avec les aspirations de celle-ci. D'où les réformes scolaires qui se succèdent sans vraiment apporter de solutions durables. En revanche, plus le temps passe, plus le système se détériore : les effectifs des classes sont de plus en plus pléthoriques, les conditions de travail éprouvantes, le niveau des enseignants d'autant plus discutable qu'ils n'enseignent pas toujours les matières pour lesquelles ils ont été formés. Le niveau des élèves est souvent médiocre, et la plupart d'entre eux obtiennent leurs diplômes de façon frauduleuse. A cela s'ajoute la non-maîtrise de la langue de trans mission et de réception des connaissances en l'occurrence le français.

Cet usage obligé de la langue française comme véhicule de l'enseignement est une incongruité dans un contexte culturellement dominé par les langues africaines. Pourquoi ne pas faire de la langue du plus grand nombre le véhicule des connaissances ? Plus d'un demi-siècle après l'accession du continent à l'indépendance, est-il vraiment sérieux de continuer de parler d'héritage colonial pour justifier nos propres limites, nos propres misères intellectuelles, politiques et morales ?

Certes, on ne peut ignorer les efforts sans cesse renouvelés des anciennes métropoles pour dominer linguistiquement, par conséquent culturellement, le monde. Mais faut-il pour autant que les peuples anciennement dominés plient l'échine et se soumettent à leur diktat ? Ne devraient-ils pas se libérer du poids de cet héritage pour enfin se frayer leur propre chemin en adaptant leur mode de transmission des connaissances aux exigences du contexte dans lequel ils évoluent ?

Une autre incongruité est le fait que le français du maître et de l'élève n'est pas toujours celui du manuel. Lorsque les livres de français en usage dans nos écoles sont élaborés sous d'autres cieux, ils s'efforcent de proposer un choix de textes dans une langue standard, voire soutenue.

En revanche, lorsqu'ils sont rédigés et produits « localement », ils tendent à gommer la ligne de démarcation entre le français tel qu'il devait se parler et un dialecte mâtiné d'africanisme.

Il en résulte que l'élève se trouve confronté à une double difficulté. Il doit apprendre une matière nouvelle dans une langue approximative. Une fois qu'il aura assimilé les maladresses de ce langage, il va les reproduire et les transmettre à son tour. Mais ces maladresses, loin de refléter le génie de la langue française, traduisent plutôt le malaise de vouloir à tout prix se construire à travers un idiome, et par conséquent, à travers des schémas et un prisme culturel qui ne sont pas les siens. Il suffit de prêter attention au parler des élèves et étudiants pour se rendre compte de la distance qui se creuse entre le français de France et celui des tropiques. Faut-il continuer d'instruire nos enfants dans une langue abâtardie ou faut-il le faire dans leur langue première, maternelle ou véhiculaire ?

Une dernière incongruité à signaler est qu'aujourd'hui les étudiants ont tendance, entre eux, à s'expliquer dans une langue africaine les cours pourtant reçus en français. Il m'arrivait de surprendre des étudiants de la faculté de lettres de l'Université de Kinshasa (en RD Congo) en train de commenter un cours de philosophie en lingala. Ils estimaient qu'ils comprenaient mieux ainsi…

Devant un tel phénomène, qui me paraît irréversible, faut-il continuer de se voiler la face en s'obstinant à maintenir le français comme unique langue d'enseignement ?

La langue détermine le destin des peuples. Repenser le système éducatif sans avoir résolu la question linguistique.

Mukala Kadima – Nzuji, ***Jeune Afrique***, N°2640 – 2641 du 14 au 27 août 2011, p.107.

I) Questions (20 points)

Explication de vocabulaire (2 points)

Expliquez dans leur contexte, les expressions suivantes :
Une langue abâtardie ;
*Vecteur d'enseignemen*t (véhicule de l'enseignement ?).

II) Résumé (8 points).

Vous résumerez ce texte de 643 mots au quart (¼) de son volume.
Une marge de 10% en plus ou en moins sera tolérée. Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre exact de mots employés.

III) Discussion (10 points)

L'auteur du texte se demande pourquoi ne pas faire de la langue du plus grand nombre le véhicule des connaissances.
Qu'en pensez-vous ?

CORRECTION SUJET 1

I) QUESTION

Vocabulaire

Une langue abâtardie : une langue qui a perdu ses qualités originelles au point de devenir méconnaissable

Vecteur d'enseignement : le français est utilisé dans beaucoup de pays africains comme langue de transmission et de réception des connaissances à l'école. Les différentes matières sont enseignées en français

II) **Résumé** : Diagnostic de l'enseignement en Afrique

Tout le monde sait que l'enseignement en Afrique est en difficulté. Cela se traduit par le caractère inadapté de son système éducatif. Pour certains, la cause principale de la crise est l'inadéquation des programmes avec les besoins de la société. Il en résulte que les multiples réformes scolaires ont échoué. Et plus la crise perdure plus ses effets s'accentuent. A ces problèmes vient se greffer celui de la maîtrise insuffisante de la langue française. Pourtant, rien ne justifie que nous n'arrivions pas à nous séparer de cette langue plus de cinquante ans après les indépendances. Une autre absurdité est que le français des manuels est en déphasage avec celui de l'enseignant et de l'apprenant. Cependant, la rédaction des manuels de français de façon endogène ne résout pas le problème puisque cela produit une langue abâtardie qui complique les problèmes des apprenants. Une dernière incongruité est que les étudiants recourent à la langue africaine pour comprendre les cours dispensés en français. Logiquement, l'on peut s'interroger sur la pertinence de garder le français comme seul médium de l'enseignement. (177 mots)

III) Discussion

Les Français ont mis à profit la colonisation pour imposer leur langue comme vecteur d'enseignement et cela au détriment des langues nationale. C'est pourquoi, nombreux sont les Africains qui plaident pour la réhabilitation des langues nationales et leur usage à l'école. C'est le cas de Mukala Kadima Nzuji qui suggère d'utiliser la langue du plus grand nombre, en lieu et place de la langue du colon. En quoi cette proposition peut-elle se défendre ? Et quelles sont ses limites ?

Il est pertinent d'utiliser la langue du plus grand nombre comme véhicule des connaissances dans les pays africains et cela pour plusieurs raisons. D'abord, Il est plus logique de choisir le plus grand nombre qu'une langue issue d'un groupe minoritaire afin de permettre à la majorité de l'emporter sur la minorité. Ensuite, Le choix de la langue du plus grand nombre est un critère démocratique en ce sens qu'en démocratie, c'est la loi du plus grand nombre qui prime. Enfin, Le choix de la langue du plus grand nombre peut atténuer les risques de tensions sociales. En effet, la majorité pourrait refuser le choix d'une langue minoritaire et cela compliquerait sérieusement les choses.

Cette conception n'a-t-elle pas de limites ?

Le choix de la langue majoritaire comme la langue officielle comporte plusieurs risques. D'abord la frustration des populations dont la langue n'a pas été retenue. Ce problème est d'autant plus prononcé que les pays africains comptent une multitude de langues. Par ailleurs, la langue du plus grand nombre peut ne pas résister à la concurrence des autres langues au plan international. Par exemple, la Tanzanie a choisi le Swalili, une langue minoritaire et celle-ci s'imposée à la sous-région. Enfin, l'utilisation de la langue du plus grand nombre rend la communication entre les pays africains presque impossible puisque la langue majoritaire du pays est méconnue à l'extérieur.

En somme, nous pouvons retenir que le choix de la langue majoritaire dans un pays semble être la solution à la transmission du savoir. Néanmoins, ce choix comporte des risques de soulèvement et de subversion.

SUJET 2

Chefs d'Etats irresponsables

L'Etat en Afrique est très souvent un Etat patrimonial. Si celui qui est à la tête de l'Etat prend tous les biens publics comme bien patrimoniaux, c'est comme si l'Etat disparaissait purement et simplement. Ce qui caractérise certaines élites politiques, c'est l'esprit d'irresponsabilité. Le dirigeant européen du temps colonial était quelqu'un de très dur qui exigeait la discipline des Africains. Malgré cela, il se considérait comme responsable des populations sous ses ordres. C'est ainsi que le commandant de cercle devait répondre de ses actions devant le gouverneur. Le gouverneur de territoire devait répondre de ses actions vis-à-vis du gouverneur général de la Fédération. En revanche, nombre de dirigeants africains ont pris le pouvoir en abandonnant cette idée de responsabilité qui existait traditionnellement aussi chez les dirigeants africains. Les chefs d'Etats ont une tendance à vouloir diriger sans répondre de leurs actes.

Sur ce plan, il est utile de préciser la notion de responsabilité du pouvoir africain traditionnel. Un dicton africain déclare : « Ce n'est pas le roi qui a la royauté, c'est la royauté qui a le roi. » Le pouvoir en Afrique était largement partagé entre différents groupes qui entouraient le chef ou le roi. On faisait comprendre au roi, avant d'être investi, qu'il devait régner au profit du peuple. Le roi, dans la plupart des cas, prononçait des serments et s'engageait solennellement, au nom de ses ancêtres, à travailler pour la population et à ne pas commettre des abus, des actes de vol, de détournement de femmes, etc... Un contrat liant le roi et sa population par un engagement réciproque était souvent conclu, par exemple en pays ashanti.

Le roi lui-même était sous la surveillance d'un certain nombre de pouvoirs partiels, par exemple ses conseillers ou les griots. Ainsi, dans le système des royaumes yoruba au Bénin, les grands conseillers du roi avaient le pouvoir de sanctionner. Quand ils voyaient que le roi avait fauté ou qu'il se comportait de façon autocratique, ils lui envoyaient des œufs de perruche pour lui donner l'ordre de se suicider. Les griots de leur côté exprimaient au roi les idées et les critiques de la population. Ces critiques ne pouvaient pas être formulées par n'importe qui ; seuls les griots avaient le droit, traditionnellement, de s'exprimer avec beaucoup de liberté devant le roi. Ces propos prenaient la forme de proverbes ou de contes qui laissaient entendre clairement que le roi était visé, mais en évitant de lui faire perdre la face devant toute l'assistance. Elles devaient être prises au sérieux, tout le monde comprenait ce qui avait été dit. Même si ce n'était pas des commentaires injurieux à l'égard du roi, tous les adultes comprenaient et prenaient acte.

Tout une panoplie de rituels mettaient en garde le roi et lui montraient qu'il devait exercer ses fonctions en toute responsabilité. D'ailleurs, chez les Mossi, le candidat à la chefferie se présentait dans le plus simple appareil avant qu'il ne soit désigné ou investi. Il portait un petit pantalon, avait le buste nu et son corps était couvert d'une peau de mouton. Cela signifiait qu'au départ, le roi était dépouillé de tout ; il arrivait sans rien au pouvoir et devait se comporter sans s'enrichir sur le dos de ses sujets. Le roi devait être soumis aux devoirs et aux contraintes de son nouvel état ; ses obligations lui étaient rappelées à chaque grande cérémonie ou « salutations ».

Ce qui est très caractéristique actuellement chez les dirigeants africains, c'est que l'idée d'avoir à rendre compte à des instances — une idée qui était très forte pendant la période précoloniale et au temps colonial — a souvent disparu. Dans ce cas, ces élites sont légales, la plupart du temps, parce qu'elles fonctionnent en conformité avec les lois, mais elles ne sont pas légitimes. Selon moi, une élite devrait être au-dessus du commun des gens du point de vue juridique, mais aussi au plan éthique et moral qui fonde la légitimité. Toutes ces qualités manquent à bon nombre de nos dirigeants africains aujourd'hui ; dans ce cas, il faut leur dénier la dénomination d'élite.

Joseph KI-ZERBO, A quand l'Afrique ? Edition d'En bas, 2013pp. 83 – 86.

I) **Questions** (20 points)

Explication de vocabulaire (02 points)

Expliquez les expressions suivantes selon le texte :
« L'esprit d'irresponsabilité »
« Etre au-dessus du commun des gens »

II) **Résumé** (08 points).

Vous résumerez ce texte de 700 mots au quart (¼) de sa longueur.
Une marge de 10% en plus ou en moins sera admise. Vous mentionnerez le nombre exact de mots employés à la fin de votre résumé.

III) **Discussion** (10 points)

Sujet : « Les chefs d'Etats ont une tendance à vouloir diriger sans répondre de leurs actes. »
A l'aide d'exemples précis, discutez cette affirmation du professeur Joseph KI-ZERBO.

CORRECTION DU SUJET 2

I) QUESTION

Vocabulaire

- ***L'esprit d'irresponsabilité*** : les élites africaines rechignent à répondre de leurs actes dans leur gouvernance. C'est ce défaut que l'auteur qualifie d'esprit d'irresponsabilité.
- ***Etre au-dessus du commun des gens*** : pour KI-ZERBO, une élite doit incarner des valeurs qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Les gens qui appartiennent à cette élite doivent donc être au-dessus du commun des gens, du citoyen ordinaire

II) RESUME : Chefs d'Etats irresponsables

L'Etat en Afrique est perçu comme un bien privé et ceux qui profitent de cette situation sont les dirigeants africains. Certains leaders politiques africains font preuve de manque de responsabilité dans la gestion des affaires de la cité. Cet état de fait s'apparente à la mort de l'Etat. C'est tout le contraire du dirigeant colonial ainsi que des chefs traditionnels. Ces derniers étaient tenus par exemple à la responsabilité grâce à des mécanismes sociaux qui, malheureusement n'existent pas aujourd'hui. C'est pourquoi, les dirigeants africains sont plus légaux que légitimes. Outre ce défaut, ils accusent aussi des failles au plan éthique et moral. Aussi ne méritent-ils pas l'appellation d'élites. Le fait qu'ils rechignent à répondre de leurs actions vient davantage accentuer ce manque de légitimité. Or, sans cette qualité il est impossible aux leaders politiques africains d'asseoir leur autorité à l'image des chefs traditionnels de certains pays (150 mots)

III) DISCUSION

Introduction

En Afrique, la gestion du pouvoir reste un exercice assez opaque et une pratique qui se fait en dehors des règles de bonne gouvernance. C'est pour décrier cette situation que bons nombres d'écrivains se sont illustrés à travers des écrits pour dénoncer ces tares. Au nombre de ceux-ci figure Joseph KI-ZERBO.
Qui dénonce la situation en ces termes « Les chefs d'Etats ont une tendance à vouloir diriger sans répondre de leurs actes. »
En quoi cette situation cette réalité est-elle une réalité ? est-elle généralisée ?

Les chefs d'Etats africains rechignent à rendre compte de leurs actes ils se prennent pour des demi-dieux, n'ayant de compte à rendre à personne. C'est ainsi qu'ils décident des politiques sans consulter, de manière solitaire. De plus, ils ont les institutions à leurs bottes. C'est le cas de la justice aux ordres qui prévaut dans la plupart des pays africains.

Si certains chefs d'Etats africains s'inscrivent dans cette logique, d'autres s'illustrent par de bons comportements.

Tous les chefs d'Etats ne sont pas logés à la même enseigne. Des chefs d'Etats africains ont le sens de la redevabilité et de la transparence comme Paul KAGAME au Rwanda. Aussi, Des chefs d'Etats africains sont entrés dans l'histoire pour avoir incarné de grandes valeurs morales et politiques. Nelson Mandela en Afrique du Sud et Julius Nyerere en Tanzanie sont des illustrations parfaites. Il est donc exagéré de mettre tous les chefs d'Etats africains dans le même sac.

En définitive, nous pouvons retenir que le comportement et la gestion du pouvoir de certains chefs d'Etas en Afrique laisse à désirer. Toutefois, il faut reconnaitre de bons exemples de bonnes gouvernances existent également.

SUJET 3

« Que faire » ?

Dans les tourments de la révolution bolchévique, Lénine s'interrogea dans un célèbre ouvrage : « Que faire » ? Cette question est à l'ordre du jour en Afrique. La grande question qui préoccupe les intellectuels et tous ceux qui se donnent la peine de comprendre les problèmes du continent africain est celle-ci : l'Afrique s'en sortira-t-elle ?

« Que faire » ?

Une division factice veut que les Africains et tous ceux qui se penchent sur le sort du continent noir se positionnent en deux groupes : les afro pessimistes qui disent que le continent est voué à la misère et peut-être à la disparition à cause des grands fléaux que sont les épidémies, la famine et les guerres civiles. Ils croient que nous sommes beaucoup trop en retard pour rattraper le peloton et y trouver une place. Pire, nous sommes hors du circuit irrémédiablement.

Les afro-optimistes croient en l'avenir de l'Afrique malgré tout. Elle a d'immenses richesses et elle a des populations jeunes, dynamiques. Même par un raccourci, l'Afrique rattrapera les autres.

Les arguments des uns et des autres se valent même si nous disons toujours qu'être un optimiste, dans certaines circonstances, c'est être un pessimiste qui manque d'informations. De part et d'autre, on peut se satisfaire de l'interrogation permanente posée par chacun avant de porter son jugement. Etre optimiste ou pessimiste, c'est prendre le temps de s'interroger.

S'il y a un mal, il se traduit par le manque d'interrogation. Ils sont nombreux à ne plus s'interroger sur quoi que ce soit, à se laisser aller, préoccupés paraît-il par tout, sauf l'essentiel : s'interroger, réfléchir sur leur propre situation. Ils sont pauvres, ils sont chômeurs, ils vivent une misère noire ou tout simplement ils travaillent pour un salaire similaire à la ration alimentaire que l'on donnait à l'esclave afin qu'il ait la force nécessaire pour travailler…

Tout cela, ils le savent, puisqu'ils le vivent. Mais ils ne s'interrogent point sur leur propre situation. Je souffre aujourd'hui. Et demain ? la situation peut-elle s'améliorer ? Quelles conditions doivent être remplies à mon propre niveau et à celui de l'ensemble de la société pour que ma situation s'améliore ? Dois-je être optimiste ? Quels en sont les motifs ? Est-ce le contraire et quelles en sont les raisons ? Que faire ?

Cet exercice d'interrogation est au centre de la vie de l'homme, il en est la charpente. Mais attention, il est très opposé à la rumination des

chagrins, à la culture de la défaite, sous l'hymne des insomnies et des nuits blanches.

Cet exercice de l'interrogation permanente n'est point une suite de mouvements gymniques désordonnés sur une natte ou un lit, des nuits et des nuits durant, sans sommeil.

Chaque fois qu'il est exécuté, il doit modifier notre comportement dans un élan de vie. « Je m'interroge, donc je vis » pourrons-nous dire pour paraphraser la célèbre formule cartésienne. En examinant le cas des Burkinabè aujourd'hui, c'est-à-dire le cas de chacun de nous, il y a lieu de se demander : avons-nous le courage de nous interroger sur notre avenir et sur celui de notre pays ? Combien sont-ils qui se livrent à cet exercice d'interrogation ?

(…) Nous n'avons pas encore compris que, dans toute société qui veut se pérenniser, il faut quelque chose au-dessus de tous les hommes. En religion, ce quelque chose est Dieu. Dans une République, c'est-à-dire sur le plan politique et social, ce sont la Constitution et la loi.

Voilà résumé le cadre dans lequel nous devons faire notre exercice d'interrogation permanente au niveau du Burkina. Notre engagement aux côtés des uns ou des autres sera fonction de cet exercice de l'interrogation permanente. Tout ce que les autres nous diront, tout ce qu'ils nous demanderont d'entreprendre, de comprendre, d'accepter ou de refuser nous apparaîtra dans une transparente clarté. Nous aurons un jugement clairvoyant, lucide.

Quand l'homme s'interroge, il vit. Il vit au rythme de sa société et du monde.

Le « Que faire » ? Est source de vie. Quand plus rien n'a aucun sens, une seule solution s'impose à nous : l'interrogation. Constamment.

Norbert ZONGO, **L'Indépendant** N°225 du 16 décembre 1997

I) Questions (20 points)

Explication de vocabulaire (02 points)

Expliquez les expressions suivantes selon le contexte :

- Il en est la charpente ;
- La culture de la défaite.

II) Résumé (08 points).

Résumez ce texte de 725 mots au quart (¼) de sa longueur. Une marge de 10% en plus ou en moins est admise. Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre exact de mots employés.

III) Discussion (10 points)

Expliquez et discutez l'opinion suivante que l'auteur attribue aux afro-optimistes : « L'Afrique a d'immenses richesses et elle a des populations jeunes, dynamiques. Même par un raccourci, elle rattrapera les autres tares »

Justifiez cette pensée ?

CORRECTION DU SUJET 3

I) Questions

Explication de vocabulaire

Il en est la charpente : le questionnement est le pilier qui soutient l'existence humaine. C'est une qualité essentielle à la vie de l'homme. C'est pourquoi Norbert Zongo dit qu'il est la charpente de la vie.

La culture de la défaite : c'est le défaut qui consiste à ne plus se 45 poser des questions et à s'installer dans la résignation.

II) Résumé

Dans le contexte tourmenté de son pays, Lénine s'était posé la question suivante : que faire ? Cette interrogation doit être d'actualité en Afrique si l'on veut résoudre les difficultés que traverse le continent noir. De ce point de vue, l'on doit se poser la question de savoir si l'Afrique sortira la tête de l'eau. Deux camps s'affrontent autour de cette question. Il y a d'abord celui des pessimistes pour lesquels le sort du continent noir est déjà scellé. Il y a ensuite ceux qui pensent le contraire. Pour cette dernière catégorie de gens, l'Afrique est promise à un bel avenir pour peu que les Africains le veuillent. Chaque camp a ses raisons. Mais l'essentiel est que les Africains s'accordent le temps de s'interroger, de se poser permanemment des questions à l'effet d'améliorer l'existant. Cette faculté à se poser les bonnes questions à tout moment est capitale à la vie. Aussi nous les Africains, ne devons jamais arrêter de nous interroger si nous voulons progresser. (164 mots)

II) Discussion

L'Afrique est un continent qui contient d'énormes richesse qui représentent d'important atouts de développement du continent. C'est dans cette logique que s'inscrit des afro-optimistes en ces termes : « L'Afrique a d'immenses richesses et elle a des populations jeunes, dynamiques. Même par un raccourci, elle rattrapera les autres tares »
Dans les lignes qui suivront, nous allons montrer la justesse de cette idée.

L'Afrique a de nombreux atouts pour se développer. D'abord, la richesse de son sous-sol qui contient de l'or, bauxite, diamant, pétrole ainsi que des terres vierges et fertiles. En outre, dans plusieurs pays africains, d'innombrables terres cultivables sont inexploitées. Ces terres représentent de grandes richesses et des sources de revenues potentielles tant pour les populations que pour l'Etat. Enfin, l'Afrique a une richesse au niveau humain grâce à des populations jeunes et dynamiques. Ces populations sont des bras valides et d'intellectuels qui participent à l'effort national et au développement de l'Afrique.

En somme, nous pouvons dire que le développement de l'Afrique a de fortes chances d'arriver car de nombreux atouts s'offrent au continent tant au niveau naturel qu'humain.

SUJET 4

Les enfants exploités

La question du travail des enfants a été largement médiatisé et, depuis quelques années, des campagnes cherchent à mobiliser l'opinion publique. Pour mettre un terme à cette exploitation, la convention des droits de l'enfant, votée par les Nations Unies, constitue une déclaration de principe sans doute nécessaire mais bien rarement mise en application. Sans doute reste-t-elle trop vague sur les définitions des notions d'enfance et de travail : jusqu'à quel âge peut-on parler d'enfant, comment considérer les travaux domestiques ou agricoles effectués au sein de la famille ?

L'absence de réflexion théorique et la défection des chercheurs en la matière s'expliquent sans doute du fait que le domaine a été longtemps occupé par des acteurs de terrain, ONG, ou organismes internationaux concernés par ce problème (UNICEF, BIT). Un colloque réunissant des chercheurs de différentes disciplines (économistes, sociologiques, ethnologues) a donné lieu à la première publication d'importance sur la question (l'enfant exploité, oppression, mise au travail, prolétarisation, Ed. KARTHALA-ORSTOM, 1996). L'indignation que suscite le travail des enfants masque parfois des réalités sociales et économiques complexes. Par exemple, il faut savoir que l'appauvrissement de certains pays amène inévitablement les familles, à la limite de la survie, à mettre leurs enfants au travail.

Beaucoup de spécialistes pensent donc que, compte tenu de cette réalité, il est illusoire de vouloir contraindre les Etats à éradiquer le travail des enfants, quand on sait que la logique impitoyable du capitaliste mondial conduit inévitablement à l'exploitation des plus faibles et donc des mineurs et des enfants. Le poids de la dette, en effet, amène les Etats à développer les exportations, et pour être compétitifs sur le marché mondial, à produire à moindre coût. Or les industries du sud n'ont qu'un seul moyen de faire baisser leurs prix, c'est réduire le coût de la main d'œuvre. C'est ce qui explique qu'elles vont choisir d'embaucher des femmes et des enfants, moins payés que les hommes à travail équivalent. Les entreprises du nord sont directement impliquées puisqu'elles organisent la concurrence entre les pays du sud pour obtenir les meilleurs prix, et choisissent de se délocaliser pour avoir accès à une main d'œuvre bon marché. On sait par exemple que l'Inde, premier producteur mondial de tapis noués, n'occupe cette place que par le travail de 250 OOO enfants et que toute

application stricte d'une législation prohibant le travail des enfants aboutirait à une perte catastrophique en devise.

Par ailleurs, le déclin de ces industries entraîne un accroissement du chômage, et donc un développement de secteurs informels qui font particulièrement appel à la main d'œuvre enfantine. La question se pose donc de définir ce qu'un enfant au travail, à quel âge il peut travailler, et quel type de tâche il peut accomplir sans que cela perturbe son développement physique et mental. Les situations en effet sont multiples : des enfants très jeunes (quatre ou cinq ans), des travaux pénibles et dangereux (extraction minière, manipulation de produits toxiques…), des horaires éprouvants (12 à 14 h par jour) des salaires misérables, mais aussi des conditions plus descentes (travail domestique ou agricole dans le cadre de la famille, apprentissage auprès d'un patron.) encore qu'il y ait des situations ambigües : le paternalisme qui régit les rapports entre père et fils, oncle et neveu ou, sur ce modèle, patron et apprenti peut servir de prétexte à la pire des exploitations. L'enfant lui-même ressent avec une certaine fierté le fait d'assumer une partie de la subsistance des siens en effectuant des travaux durs. La conséquence la plus grave est qu'est ainsi, rien ne leur permet de préparer leur avenir d'adultes no scolarisés, affectés à des tâches non qualifiées, ils n'acquièrent la plupart du temps aucun savoir-faire. Les spécialistes voient une corrélation évidente entre la faillite de l'école et le travail des enfants. L'école a perdu sa crédibilité, les familles pensent qu'il est inutile d'y envoyer les enfants. Cette école n'est pas pour eux, elle ne permet pas d'avoir un métier, d'échapper à la misère, d'apprendre quelque chose d'utile, et de plus elle coûte trop chère.

Julien DEBELQUE, Diagonales N° 42 Mai, 1997, p.8.

I. **<u>Questions</u>**

1. Quel est le thème abordé dans ce texte ?

2. Trouvez la thèse défendue par l'auteur.

3. Relevez dans le texte deux raisons qui font obstacles à la résolution définitive du travail des enfants.

II. **<u>Résumé</u>**

Résumez ce texte au ¼ de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III. **<u>Production écrite</u>**

« Les contraintes de la pauvreté pèsent lourdement sur les économies familiales, et dans beaucoup de cas le travail des enfants est vécu comme une nécessité. » Dans un développement organisé et argumenté, vous étayerez ces propos de l'auteur. »

CORRECTION DU SUJET 4

I) Réponses aux questions

1. Le texte traite de la question du travail des enfants ou de l'exploitation des enfants

2. selon l'auteur, le travail des enfants ou l'exploitation des enfants est inacceptable, mais il pense qu'il faut définir les conditions devant régir le travail qui s'avère un mal nécessaire.

3. La pauvreté accrue des parents. Le désir de l'enfant à subvenir aux besoins de la famille. La concurrence farouche entre les entreprises du nord et celles du sud pour obtenir les meilleurs prix sur le marché international. Le développement de secteurs informels dû au déclin des grandes industries.

II) Résumé

Le travail des enfants est connu de tous. Les déclarations des Nations-Unies sur la question n'ont proposé que des solutions inefficaces. L'absence de spécialistes en la matière a favorisé l'émergence des organisations qui se sont penchées sur la question. **Mais** le triste constat, compte tenu de la réalité, est que ce phénomène ne peut être éradiqué à cause de la pauvreté excessive des familles obligeant leurs enfants à travailler pour survivre. Cette situation ambigüe fait **donc** dire aux spécialistes que le travail des enfants ne peut être enrayé. **En effet**, le poids écrasant de la dette des pays en voie de développement les oblige, du fait de la concurrence déloyale des pays développés, à recourir à la main-d'œuvre enfantine à moindre coût pour être compétitif sur le marché mondial. Aussi, Le déclin des industries des pays en voie de développement ne ferait-il qu'accroître le phénomène dû au développement du secteur informel et surtout la pauvreté accrue des familles. Il faut **alors** définir des conditions descentes qui régissent le travail de l'enfant **puisque** celui-ci éprouve lui-même certaine fierté à se rendre utile.

III) PRODUCTION ECRITE

Julien DEBELQUE, dans une revue ‘’Diagonales’’ N°42 publiée en Mai 1997 affirme : « Les contraintes de la pauvreté pèsent lourdement sur les économies familiales, et dans beaucoup de cas le travail des enfants est vécu comme une nécessité. » Dans un développement organisé et argumenté, nous allons étayer ces propos de l’auteur.

D’abord, au plan agricole, de nombreux enfants ou mineurs sont employés dans les plantations de café, de cacao en Côte d’Ivoire. En effet, des enfants sont convoyés dans certains pays telle que la Côte d’Ivoire où la main-d’œuvre enfantine est recherchée. Par exemple Les enfants maliens, guinéens

Ensuite, au plan économique, dans la plupart des pays pauvres où le secteur informel est très florissant du fait de la misère, on assiste à une prolifération de petits métiers. Ceux-ci recrutent surtout les enfants pour des salaires misérables. C’est le cas du métier de cirage de chaussures, de vente d’eau, de vente de journaux…

Par ailleurs, au plan social, dans les villages aussi, la pauvreté accrue empêche les parents démunis de scolariser leurs enfants. Ceux-ci constituent une main-d’œuvre appréciable pour les travaux champêtres tels que le défrichage des champs, la semence du riz, de maïs…

Enfin, au plan familial, certaines familles nécessiteuses font travailler leurs enfants. Elles espèrent arrondir leur fin du mois en le faisant. C’est l’exemple des fillettes vendeuses de mangues, orages ou toutes sortes de fruits, des enfants colporteurs de bagages.

Au terme de notre analyse, nous pouvons retenir que la pauvreté accentuée constitue l’une des raisons fondamentales du travail des enfants. (Bilan)

Les autorités doivent se pencher sur la question pour le bien-être des enfants. (Ouverture)

SUJET 5

« Vers un divorce entre Paris et le continent Africain ? »

Nombre d'Africains pensent que la France a sacrifié leurs intérêts au profit des siens. Ils estiment qu'elle s'enferme dans une rhétorique éloignée des réalités. Les causes de ces jugements souvent sévères sont diverses. Premièrement, la politique migratoire restrictive adoptée par la France à partir des années 1990 choque profondément le continent noir. Les Africains, entraînés dans des files d'attente humiliantes et interminables devant les consulats, ont le sentiment d'être traités « comme du bétail ». Ils se sont sentis particulièrement avilis par les lois Pasqua, adoptée en 1993 et jamais remises en cause, qui, notamment, obligent les étudiants à signer un formulaire les engageant à quitter le territoire français immédiatement après l'obtention de leurs diplômes.
En outre, la France donne peu d'espoir de réussite aux jeunes Africains. Lors de leur séjour dans ce pays, ils ont l'impression d'être des parias, se sentant systématiquement soupçonner d'être des illégaux. Par contraste, les exemples de réussite aux Etats-Unis et au Canada pour des Africains francophones ne manquent pas. Ainsi, l'astrophysicien d'origine malienne Cheikh Modibo Diarra est devenu navigateur en chef de la NASA. Les étudiants francophones s'expatrient donc en masse au Canada et aux Etats-Unis.
Progressivement, le sentiment d'une relation spécifique avec la France disparaît, diminuant les anciennes affinités et l'influence de Paris.
Les décideurs africains et les cadres administratifs sont de plus en plus influencer dans leur mode d'action et dans leurs centres d'intérêts par le monde anglo-saxon.

Deuxièmement, la France a la réputation de soutenir en vers et contre les dictateurs de l'espace francophone. Paris s'opposa notamment aux sanctions décidées par l'Union Européenne contre le Togo en 1993. Les contradictions politiques de l'ancienne métropole éclatent de plus en plus souvent au grand jour. Souffrant probablement du complexe de culpabilité du colonisateur, la France affirme, d'un côté, ne pas vouloir s'ingérer dans les affaires internes africaines sans toutefois rester indifférente ; d'un autre côté, elle préconise la stabilité des relations internationales, ce qui l'incite à négliger la nature des régimes en place. En outre, les intérêts économiques de ses grandes entreprises l'incitent à certaines complaisances. Le malaise vient ainsi de l'incapacité de la France à se conformer à ses grands discours sur les droits humains. Cette attitude explique en partie la relation amour-haine que les Africains entretiennent parfois avec elle.

Confrontés à cette incohérence, de plus en plus de cadres africains intègres et compétents sont prêts à conquérir le pouvoir de manière inconstitutionnelle, pour obtenir la démocratisation de leur pays. Ainsi, le coup d'Etat du 3 Août 2005 en Mauritanie, organisé par le colonel Ely Ould Mohamed Vall pour mettre fin à la dictature du Président Maaouiya OUld Taya, constitue un signal adressé à la France, à savoir que la démocratisation du continent se fera avec ou sans elle.

Troisièmement, la France paraît diminuer son soutien au continent noir : réduction constante du budget de l'aide publique au développement (APD), du nombre de coopérants et expatriés. En outre, les budgets des centres culturels, qui constituaient au moins, jusqu'alors, une vitrine, ont été largement amputés. Quatrièmement, les populations locales supportent de plus en plus mal l'exploitation de matières premières abondantes sans qu'en résulte un décollage économique dans un espace francophone pourtant richement doté de pétrole (Gabon, Congo, Cameroun, Tchad) et bois (Gabon et Cameroun). Elles contestent les profits réalisés depuis des décennies par les firmes françaises sans que leurs conditions de vie s'améliorent. Elles appellent à une relation équilibrée avec la France et à une diversification des partenaires économiques. Après l'achèvement de la lutte pour la libération politique, c'est désormais le combat pour l'émancipation économique et pour le développement du continent que nombre d'Africains ont envie de mener.

Il appartient à la France de montrer à ses partenaires africains qu'ils peuvent « sortir gagnants » d'une relation avec elle, de redéfinir ce qu'elle veut faire avec et pour le continent. Entre les deux extrêmes, tout tenir ou tout lâcher, la France peut peut-être trouver un plus juste milieu, tout en assainissant ses relations avec l'Afrique. Les pays du continent pourraient alors lui donner quitus des errements du passé et en faire leur porte-parole privilégié au sein du G8 et le médiateur incontournable de l'Union Européenne dans les relations Nord-Sud.

Delphine LECOUTRE et Admore MUPOKI KAMBUDZI,
Le Monde diplomatique, juin 2006, 53e année, n°62, p. 6 et 7.

QUESTIONS (4 pts)

1. Quelle est la thèse développée dans ce texte ?
2. Expliquez en contexte la phrase suivante :

« Les intérêts économiques de ses grandes entreprises l'incitent (la France) à certaines complaisances ».

II. RESUME (8 pts)

Résumez le texte (734 mots) au ¼ de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III. PRODUCTION ECRITE

Dans un développement organisé et argumenté, voue étayerez ces propos :

« Après l'achèvement de la lutte pour la libération politique, c'est désormais le combat pour l'émancipation économique et pour le développement du continent que nombre d'Africains ont envie de mener ».

CORRECTION SUJET 5

I) REPONSES AUX QUESTIONS

1. Le texte parle de la relation entre l'Afrique et la France
2. Il faut comprendre par-là que la France, à cause des intérêts économiques, ferme les yeux sur les injustices de certaines entreprises.

II) RESUME

Pour les Africains, la France exploite l'Afrique à son profit. Nombreux sont les raisons de ces critiques. Tout d'abord, les Africains sont frustrés par la politique migratoire sélective et humiliante de la France. En effet, la France n'offre pas assez d'opportunités de réussite aux jeunes africains contrairement aux puissances anglo-saxonnes où leur succès est certain. De ce fait, l'esprit d'amitié France-Afrique meurt. De plus, ils lui reprochent son soutien aux dictateurs africains des zones francophones. Par ailleurs, l'intérêt de ses grandes entreprises la pousse à manquer d'objectivité. Ainsi, face à cette situation, les Africains arrachent leur démocratie au mépris des règles constitutionnelles. Ensuite, sa subvention dans le domaine économique en faveur de l'Afrique s'est amenuisée. Enfin, les Africains s'opposent à l'exploitation de leurs richesses si celles-ci ne leur profitent plus. Au regard de tous ces faits, ces derniers contractent des partenaires avec d'autres pays. C'est pourquoi, si elle veut de nouveau la confiance des Africains et être leur partenaire privilégié, la France devra revitaliser ses relations avec l'Afrique en tenant compte des intérêts de celle-ci.

III) PRODUCTION ECRITE

Delphine LECOUTRE et Admore MUPOKI, dans un article publié dans ¨Le Monde diplomatique¨ de Juin 2006, affirment : « Après l'achèvement de la lutte pour la libération politique, c'est désormais le combat pour l'émancipation économique et pour le développement du continent que nombre d'Africains ont envie de mener ».

Dans un développement argumenté et organisé, nous allons montrer la véracité de ces propos.

Les Africains, après leur indépendance politique, veulent l'indépendance économique et le développement du continent. Cette indépendance économique dont rêve l'Afrique, passera :

D'abord, Aux plans continental et sous régional par la création d'une unité économique de l'Afrique à l'image de l'Europe et la création des regroupements sous régionaux. Cela permettra de ne plus dépendre de l'occident et attendre l'aide de l'Europe. Comme c'est le cas de l'Union Africaine ; des organisations sous régionales telle que la CEDEAO (Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Afrique de l'Ouest), la SADEC…

Outre ces exemples, les Africains doivent multiplier, au plan financier, la création de sociétés aux capitaux essentiellement africains pour concurrencer les sociétés aux capitaux du Nord comme MOOV (capitaux essentiellement ivoirien) ; MTN (capitaux d'Afrique du sud) pour concurrencer ORANGE (capitaux français).

Enfin, Au plan économique, il faut la constitution de grands groupes africains au pouvoir économique étendu pour sortir l'Afrique de la dépendance économique à travers la création du NEPAD (Nouveau Partenariat économique pour le Développement de l'Afrique) ; BAD (Banque Africaine de Développement) ; BOAD (Banque Ouest Africaine de Développement

Après l'analyse, nous constatons que les peuples africains veulent être maitres de leur destin à travers la création des structures économiques qui ne seront alimentées qu'avec des capitaux exclusivement africains.

L'Afrique peut-elle réussir untel pari sachant bien que les pays occidentaux dont elle se sert de mamelle nourricière sont toujours prêts à entraver son indépendance économique ?

SUJET 6

La non-violence

Soulignons tout d'abord que la résistance non-violente n'est pas destinée aux peureux ; c'est une véritable résistance ! Quiconque y aurait recours par lâcheté ou par manque d'armes véritables, ne serait pas un vrai non-violent. C'est pourquoi, Gandhi a si souvent répété que, si l'on n'avait le choix qu'entre la lâcheté et la violence, mieux valait choisir la violence. Lavoie de la résistance non-violente est d'ailleurs le choix des forts, car elle ne consiste pas à rester dans un immobilisme passif. L'expression « résistance passive » peut faire croire à tort à une attitude de « laisser-faire » qui revient à subir le mal en silence. Rien n'est plus contraire à la réalité. En effet, si le non-violent est passif, en ce sens qu'il n'agresse pas physiquement l'adversaire, il reste sans cesse actif de cœur et d'esprit et cherche à le convaincre de son erreur. C'est effectivement une tactique où l'on demeure passif sur le plan physique, mais vigoureusement actif sur le plan spirituel. Ce n'est pas une non-résistance passive au mal, mais bien une résistance active et non-violente.

En second lieu, la non-violence ne cherche pas à vaincre ni à humilier l'adversaire, mais à conquérir sa compréhension et son amitié. Le résistant non-violent est souvent forcé à s'exprimer par le refus de coopérer ou les boycotts, mais il sait que ce ne sont pas là des objectifs en soi. Ce sont simplement des moyens pour susciter chez l'adversaire un sentiment de honte. Il veut engendrer une communauté de frères, alors que la violence n'engendre que haine et amertume.

Troisièmement, c'est une méthode qui s'attaque aux forces du mal et non aux personnes qui se trouvent être les instruments du mal. Car c'est le mal lui-même que le non-violent cherche à vaincre, et non les hommes qui en sont atteints. Quand il combat l'injustice raciale, le non-violent est assez lucide pour voir que le problème ne vient pas des races elles-mêmes. Comme j'aime à le répéter aux habitants de Montgomery : « le drame de notre ville ne vient pas des tensions entre Noirs et Blancs. Il a ses racines dans ce qui oppose la justice à l'injustice, les forces de lumière aux forces des ténèbres. Et si notre combat se termine par une victoire, ce ne sera pas seulement la victoire de cinquante mille Noirs, mais celle de la justice et des forces de lumière. Nous avons entrepris de vaincre l'injustice et non les Blancs qui la perpétuent peut-être. »

Quatrième point ; la résistance non-violente implique la volonté de savoir accepter la souffrance sans esprit de représailles, de savoir recevoir les coups sans les rendre. Gandhi disait aux siens « Peut-être faudra-t-il que soient versés

des fleuves de sang, avant que nous ayons conquis notre liberté, mais que ce soit notre sang. Le non violent doit être prêt à subir la violence, si nécessaire, mais ne doit jamais la faire subir aux autres. Il ne cherchera pas à éviter la prison et, s'il le faut, il y entrera « comme un fiancé dans la chambre nuptiale ». Ici, certains demanderont : « Pourquoi encourager les hommes à souffrir ? Pourquoi faire du vieux précepte de « tendre l'autre joue » une politique générale ? ». Pour répondre à ces questions, il faut comprendre que la souffrance imméritée a valeur de rédemption. Le non-violent sait que la souffrance est un puissant facteur de transformation et d'amélioration : « les choses indispensables à un peuple ne sont pas assurées par la seule raison, mais il faut qu'il les achète au prix de sa souffrance », disait Gandhi.

Cinquièmement, la non-violence refuse non seulement la violence extérieure, physique, mais aussi la violence intérieure. Le « résistant-non-violent » est un homme qui s'interdit non seulement de frapper son adversaire, mais même de le haïr. Au centre de la doctrine de la non-violence, il y a le principe d'amour. Le non-violent affirme que, dans la lutte pour la dignité humaine, l'opprimé n'est pas obligatoirement amené à succomber à la tentation de la colère ou de la haine. Répondre à la haine par la haine ce serait augmenter la somme de mal qui existe déjà sur terre. Quelque part dans l'histoire du monde, il faut que quelqu'un ait assez de bon sens et de courage moral pour briser le cercle infernal de la haine. La seule façon d'y parvenir est de fonder notre existence sur l'amour.

Martin Luther-KING, ***Combats pour la liberté***, Payot, 1975.

I- <u>QUESTIONS</u> (04 points)

1. Quelle est la thèse de l'auteur ?
2. Expliquez en contexte « résistance passive ».
3. Déterminez la visée argumentative de l'auteur.

<u>II- RÉSUMÉ</u> (08 points)

Ce texte compte 733 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10 %.

III- PRODUCTION ÉCRITE (08 points)

Étayez cette affirmation de Martin Luther-KING : « la violence n'engendre que haine et amertume »

CORRECTION DU SUJET 6

I- REPONSES AUX QUESTIONS

1. La thèse développée par l'auteur est : La résistante non-violente n'est pas faite pour ceux qui manquent de courage ; c'est une véritable résistance

2. L'expression « la résistance passive » signifie s'opposer en rejetant comme moyen de lutte l'agression physique dans le souci de faire mal à l'adversaire

3. La visée argumentative de l'auteur est d'amener les hommes à se détourner de l'attitude violente qui engendre la haine pour épouser la résistance non-violence, mère d'une communauté de frères où règne l'amour.

II- RÉSUMÉ

Notons de prime abord que la résistance non-violente n'est pas faite pour ceux qui maquent de courage. Elle est une véritable résistance. Ainsi, réduire l'expression « résistance passive » à une attitude de « laisser-faire » est contraire aux idéaux de celle-ci. Le non-violent refuse l'agression physique. Il demeure actif de cœur et d'esprit tout en cherchant à ramener à la raison son adversaire. La non-violence se caractérise par une attitude passive sur le plan physique mais très vigoureux sur le plan spirituel. Ainsi, le fondement de la non-violence repose sur la recherche d'un climat de compréhension et d'amitié. En plus, elle s'avère être une approche qui combat les forces du mal et non les hommes qui les incarnent. Par ailleurs, la résistante non-violente prône la tolérance. Par conséquent, le non-violent devra accepter toutes formes de souffrance sans toutefois avoir recours à la force. Il doit bannir de son comportement le sentiment de haine, de vengeance physique. Car la souffrance est le prix à payer pour l'avènement d'une société meilleure. Enfin, la non-violence rejette la violence extérieure, physique mais aussi la violence intérieure car ce qui fonde la doctrine de la non-violence est le principe de l'amour. (199 mots)

III- PRODUCTION ÉCRITE

Martin Luther-KING, dans Combats pour la liberté, affirme que (voir l'affirmation dans le cahier de l'élève et l'insérer). Cette affirmation trouve sa justification au regard des évènements qui s'observent dans le monde.

La violence, selon le dictionnaire « Petit Robert édition 2009 » se définit comme un abus de la force brutale pour soumettre quelqu'un. Ce qui résulte de ce comportement, c'est la haine et l'amertume. La haine en tant que sentiment, est l'expression d'un dégoût profond, d'une antipathie. Les différentes crises armées, les conflits inter-ethniques et bien d'autres qui sont la traduction en actes de la violence, ne peuvent que faire le lit de ce vilain sentiment. Il suffit de jeter un regard sur ce qui se passe dans le monde pour se rendre à l'évidence : la Libye, la République Démocratique du Congo, la crise post-électorale en Côte d'Ivoire en 2010 constituent des exemples parmi tant d'autres. Les attentats à la bombe, les kamikazes, BOKO HARAM achèvent de nous convaincre. En effet, là où il y a la haine, l'amour, la tolérance, le respect de la vie humaine n'ont pas leur place. D'autres vilains sentiments tels que l'hypocrisie, la médisance, la suspicion, la méfiance, et les regroupements par intérêt empoisonnent le climat social. Ce triste spectacle est né de l'incompréhension entre les hommes et du refus d'adoption d'une attitude non-violente fondée sur l'amour. Ce décor sombre planté par la haine, fille de la violence, ne peut que créer un sentiment d'amertume caractérisé par l'aigreur, la déception et un goût amer de l'existence. Les atrocités observées suite aux différentes manifestations de la haine contribuent à rendre pénible la vie des populations. Elles perdent le goût de la vie parce que vivant dans un climat d'incertitude où chaque soleil qui se lève est une grâce de Dieu. Le quotidien est ponctué par les déplacements, l'abandon des acquis de plusieurs années de sacrifices ; c'est un éternel recommencement et le découragement finit par prendre des contours bien visibles dans les actes des peuples en détresse. L'un des corollaires à relever, c'est le phénomène des générations sacrifiées au sein de la jeunesse à scolariser. Aucune politique éducative fiable et viable pour cette population appelée à prendre la relève demain pour poursuivre la marche vers le développement ne peut être mise en place ; ce sont les économies qui resteront tributaires de celles des États les plus nantis et stables.

Nous retenons au terme de cette analyse que la violence ne construit aucune société car elle engendre haine et amertume. Comme le clame Martin Luther-KING, il faut briser le cercle infernal de la violence en fondant notre existence sur l'amour. Pour y parvenir faisons nôtre la doctrine de la non-violence.

SUJET 7

A-t-on le droit de tout dire ?

Depuis le début des années 2000, la définition et l'exercice de la liberté d'expression bousculent à nouveau l'actualité : polémiques et violences dans le monde après la publication de caricatures de Mahomet au Danemark, emprisonnement de l'écrivain britannique David Irving en Autriche pour « négationnisme » (1), controverses sur la loi française interdisant de contester la réalité du génocide arménien...

Ces débats ne sont pas nouveaux : la volonté de supprimer les divergences d'opinion et tout ce qui est jugé immoral, hérétique ou insultant a toujours traversé l'histoire sociale, religieuse et politique. Ils refont surface sous l'effet de deux stimuli : la révolution des moyens de communication et les attentats du 11-Septembre, qui ont accru les tensions internationales. La possibilité de diffuser à travers la planète la quasi-totalité des informations, avec leurs spécificités culturelles et politiques, fait de ces messages et de leur contrôle un tel enjeu qu'il donne lieu à des batailles féroces. Cela implique-t-il de restreindre les libertés ?

La liberté d'expression, dont fait partie l'accès à l'information, est un droit fondamental internationalement reconnu et un pilier de la démocratie. Non seulement elle élargit les connaissances accessibles et la participation de chacun à la vie de la société, mais elle permet aussi de lutter contre l'arbitraire de l'Etat, qui se nourrit du secret.

Néanmoins, depuis toujours, la question se pose de ses modalités d'exercice. Certains soutiennent qu'elle est sans limites. Mais la ligne de partage entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas a toujours été contestée. Plus que les autres, ce droit dépend du contexte, et sa définition est en grande partie laissée à la libre appréciation des Etats. Selon le droit international, la liberté d'expression n'est pas absolue et peut être soumise à certaines restrictions afin de « protéger les droits ou la réputation d'autrui », et de sauvegarder « la sécurité nationale, l'ordre public, la santé ou la moralité publiques », à condition que cela soit « "nécessaire dans une société démocratique" et expressément fixé par la loi ». Cette formule figure à la fois dans l'article 19 du pacte international relatif aux droits civils et politiques adopté par les Nations unies en 1966 et dans la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales de 1950.

Plusieurs pays, depuis le 11-Septembre, ont renforcé leurs lois antiterroristes : l'Australie, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Thaïlande, la Malaisie, les Philippines, le Royaume-Uni, les Etats-Unis, la France, la Turquie, la Russie, la Jordanie, l'Egypte, etc. Certains ont adopté une définition très large du « terrorisme ». Le Comité des droits de l'homme de l'ONU a critiqué les Etats-

Unis pour y avoir inclus des comportements de dissidence politique qui, mêmes illégaux, ne peuvent être en aucun cas taxés de conduites « terroristes ».
Ces « nouvelles » législations comportent dans certains pays – le Royaume-Uni et le Danemark, l'Espagne, la France – un autre aspect sujet à caution : la condamnation de l'apologie du terrorisme ou de l'incitation au terrorisme. En janvier 2007, trente-quatre pays ont signé une convention du Conseil de l'Europe allant dans le même sens.

La définition de ces délits est si large et si floue que les libertés d'association, d'expression et de la presse peuvent être atteintes. Même l'incitation, qui pourrait mener à des activités extrémistes ou à la possibilité de violences, est condamnée. Il est cependant essentiel que toute restriction aux droits fondamentaux effectuée au nom de la sécurité nationale soit étroitement liée à la prévention d'une violence imminente. C'est le sens des principes de Johannesburg sur la sécurité nationale adoptés par le colloque mondial des juges du 18 au 20 août 2002.

L'expérience montre que limiter la liberté d'expression protège rarement contre les abus, l'extrémisme et le racisme. En fait, ces restrictions sont généralement, et efficacement, utilisées pour museler l'opposition, les voix dissidentes et les minorités, et pour renforcer l'idéologie et le discours politique, social et moral dominant.

La liberté d'expression doit être un des droits les plus consacrés, particulièrement face aux prétentions hégémoniques des Etats alimentées par la peur et la menace de violence. Elle n'est pas là pour protéger la voix des puissants, des dominants ou le consensus. Elle est là pour protéger la diversité – d'interprétations, d'opinions et de recherches – et la défendre.

Agnès CALLAMARD, « ***Le monde diplomatique »***,
Avril 2007, pp. 24-25.

I-QUESTIONS

1- Quelles sont les deux raisons qui expliquent la résurgence des questions liées à la liberté d'expression ?

2- Quelle est la position défendue par Agnès Callamard sur la liberté d'expression ?

II- RÉSUMÉ

Ce texte compte 715 mots. Résumez-le au 1/3 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10 %.

III- PRODUCTION ÉCRITE

Etayez ce point de vue d'Agnès CALLAMARD à propos de la limitation de la liberté d'expression « *L'expérience montre que limiter la liberté d'expression protège rarement contre les abus, l'extrémisme et le racisme* »

CORRECTION DU SUJET 7

I-REPONSES AUX QUESTIONS

1- Les deux raisons qui expliquent la résurgence des questions liées à la liberté d'expression sont : La révolution des moyens de communications et les violences (les attentats), qui ont augmenté les tensions internationales

2- La position défendue par Agnès Callamard sur la liberté d'expression est celle-ci : la liberté d'expression doit être un des droits les plus consacrés, face aux prétentions des États dominants. Elle n'est pas là pour protéger la voix des puissants, des dominants ou le consensus, mais pour protéger la diversité d'interprétations, d'opinions et de recherches et la défendre.

II- RÉSUMÉ

La volonté de supprimer les divergences d'opinions, a toujours parcouru la société. La révolution des moyens de communications et les violences qui ont augmenté les tensions internationales expliquent la résurgence des questions liées à la liberté d'expression. La liberté d'expression est un droit fondamental internationalement reconnu et un pilier de la démocratie. Elle inclut la participation de chacun à la vie de la société, mais permet aussi de lutter contre l'arbitraire de l'État. Cependant, la question des modalités d'exercice se pose. Pour certains, elle est sans limites, et pour d'autres, elle dépend du contexte. Selon ce droit, la formule n'est pas absolue, car elle peut être soumise à certaines restrictions pour protéger les droits d'autrui, la moralité publique, à condition que cela soit utile dans une société démocratique. Ce droit impose quelques interdictions sans définition précise, et cela aboutit à des violations. En revanche, des pays ont opté pour des mesures de restrictions fortes, telle

l'interdiction de l'incitation à la haine raciale, d'autres ont renforcé leurs lois antiterroristes, mais avec des définitions différentes. Restreindre la liberté d'expression protège rarement contre les abus. En fait, ces limitations sont utilisées pour museler l'opposition, les voix dissidentes et les minorités. Donc, la liberté d'expression doit être un des droits les plus consacrés, face aux prétentions dominantes des États. Elle est là pour protéger la diversité d'interprétations, d'opinions, et non pas la voix des puissants (216 mots)

III- PRODUCTION ÉCRITE

Dans « le Monde diplomatique » Avril 2007, pp 24-25, Agnès CALLAMARD à propos de la limitation de la liberté d'expression affirme : « voir l'affirmation dans le cahier de l'élève et l'insérer ici ». Nous étayerons ce point de vue sur le plan social, politique et religieux.

La liberté d'expression est un droit humain et un pilier de la démocratie. Cependant, cette liberté connaît des limites. Malheureusement, ces restrictions sont utilisées généralement et efficacement pour empêcher des groupes d'exprimer leurs opinions. Lorsque les minorités, les journalistes ou les dissidents revendiquent une amélioration de leurs conditions de travail ou de vie, les autorités recourent à des mesures extrêmes qui bafouent le droit international relatif aux droits humains et s'appuient aussi sur des méthodes répressives pour les faire taire. Les répressions croissantes des manifestations, les mouvements de contestations relatifs à la paupérisation de la société, ou aux revendications salariales des travailleurs dans bon nombre de pays, des soulèvements massifs de la population suite à des décisions auxquelles elle n'adhère pas corroborent nos propos. Concernant toujours les limitations de la liberté d'expression, ces restrictions sont durement appliquées sur le champ politique. Les opposants et les dissidents en payent les frais. Dans la volonté de museler toute dissidence, on assiste à d'importantes restrictions imposées à la liberté d'expression : les harcèlements des détracteurs les poussant à l'exil, les interpellations, les incarcérations des citoyens pour ce qu'ils disent (prisonniers d'opinions). Tous ces moyens utilisés créent un climat de peur, de tension, de suspicion et de méfiance au sein de la population. C'est le cas des prisonniers politiques dont le forfait est d'avoir émis une opinion fâcheuse ou dérangeante aux yeux du pouvoir politique. Selon l'actualité, on assiste à des conflits religieux dus aux divergences d'opinions, aux violations de droits, aux lois antiterroristes sans définition précise. Ces mésententes opposent des groupes, des communautés comme l'État Islamique ou Daesh au Sahel et en Syrie, le djihad mené par les Talibans en Afghanistan, « la guerre sainte » lancée par

Boko Haram au Nigeria et aussi celle des Salafistes Shebab, en Somalie. Les conséquences, ce sont les applications de mesures extrêmes par les autorités. Cela entraîne le bâillonnement des opposants religieux, les arrestations des dissidents et les meurtres en cascade des minorités. La conséquence négative est l'avènement des guerres religieuses menées par les fanatiques dans le monde, avec leur corollaire de violences, d'incarcérations et de meurtres.

En définitive, nous retenons qu'à propos de la limitation de la liberté d'expression, les restrictions sont effectivement utilisées pour bâillonner l'opposition, les dissidents, et les minorités, et protéger la voix des puissants.

SUJET 8

Démocratie en panne

La démocratie progresse partout en Afrique. Pourtant, de vieilles habitudes persistent dans plusieurs pays : dans l'indifférence internationale, des chefs d'Etat manipulent sans vergogne la Constitution pour prolonger leur règne. Ces dictateurs sortis des urnes se trouvent surtout en Afrique francophone, en raison d'une infernale accumulation de handicaps.

Enième mandat ou énième putsch ? Le sujet relève du brigandage politique, comme le montre le référendum constitutionnel du 25 octobre au Congo-Brazzaville, émaillé d'incidents et boycotté par l'opposition. Au pouvoir depuis 1979 — avec une interruption de cinq ans, entre 1992 et 1997 —, le président Denis Sassou-Nguesso a voulu prolonger son règne. Obtenu aux forceps, ce tripatouillage constitutionnel, qui s'apparente à un coup d'Etat, lui permet désormais de briguer un troisième mandat. Au Burundi, son homologue Pierre Nkurunziza s'est lui aussi permis de passer en force, en juillet dernier, au bout de deux mandats, sans prendre la peine pour sa part de modifier la loi fondamentale. Il s'est fait réélire en réprimant à tour de bras l'opposition, la presse et les défenseurs des droits de l'homme, qui demandaient le respect de la Constitution de 2005. Un texte d'autant plus important qu'il est issu des accords de paix, qui ont mis fin à dix années de guerre civile. Le signal donné par le Burundi annonce la prochaine crise qui menace toute l'Afrique centrale et la région des Grands Lacs, en proie aux mêmes tentations.

Une élection présidentielle est attendue pour la fin 2016 en République démocratique du Congo (RDC), voisine du Burundi. Le président Joseph Kabila parvient lui aussi au terme de son deuxième mandat, sans dire clairement qu'il est prêt à passer le relais. Tout changement de la Constitution s'annonce difficile pour lui, pour les mêmes raisons qu'à Bujumbura : l'actuelle loi fondamentale est issue d'un accord de paix longuement négocié après les deux guerres du Congo (1997-2002) (1).

En outre, M. Joseph Kabila a été réélu en 2011 à l'issue d'un scrutin dont les résultats n'ont pas été reconnus par l'opposition. En janvier 2015, des émeutes ont éclaté à Kinshasa contre une révision de la loi électorale impliquant un recensement de la population. Cette tâche titanesque, impossible à réaliser avant le vote, aurait donné à M. Kabila un bon prétexte pour prolonger son pouvoir, de report en report du scrutin. La répression de janvier a fait au moins 42 morts.

Pourtant, les solutions simples ne manquent pas : que les règles soient respectées, et la paix civile pourra prévaloir. Que l'on tienne au contraire les Constitutions pour des chemises à coudre et recoudre en fonction de la taille et de l'ego du président en exercice, et ce sont des pays entiers qui glisseront vers le chaos. Tout se passe comme si le discours de La Baule (2), les conférences nationales souveraines des années 1990 et les alternances démocratiques n'avaient rien apporté dans certains pays. Entre les indépendances et la fin de la guerre froide, les présidents exerçaient très souvent leur mandat à vie. Voilà que, en 2015, nous sommes confrontés aux mêmes pratiques.

Cependant, les progrès de la démocratie à travers l'Afrique, on l'oublie souvent, sont plus significatifs que les échecs ou les reculs. Des élections à peu près normales se tiennent du Cap-Vert à l'Afrique du Sud, aujourd'hui plus nombreuses que les scrutins truqués dont les résultats sont connus à l'avance. Mais de mauvaises habitudes persistent, avec des régimes régressifs qui risquent d'en inciter d'autres à glisser sur la même pente. Comme on le dit en Guinée, « une mauvaise graine dans la bouche peut gâter toute la poignée d'arachides ».

Un homme tel que M. Sassou-Nguesso dispose de puissants appuis dans le monde occidental. Toute la richesse du Congo-Brazzaville (notamment le pétrole) se trouve dans sa poche ! Idem pour M. José Eduardo dos Santos, au pouvoir depuis 1979 en Angola. Alors qu'il s'affirmait d'obédience marxiste-léniniste au début de sa carrière politique, sa famille se trouve aujourd'hui à la tête d'une immense fortune, que sa fille aînée, Mme Isabel dos Santos, fait

fructifier (3) ! Au Cameroun, le régime de M. Paul Biya, au pouvoir depuis 1982, incarne une sclérose qui n'augure rien de bon.

Le monde moderne évolue plus vite que nos anciens systèmes, qui reposent sur des archaïsmes postcoloniaux. Le meilleur mode de gouvernement porte un nom bien connu sous tous les cieux : la démocratie. Il faut construire des systèmes politiques à la fois forts et souples, comme les architectures conçues pour résister aux séismes. L'objectif n'a rien de révolutionnaire. Il s'agit d'instaurer un contrat social qui repose sur un minimum de confiance, en autorisant des débats internes et en renforçant les institutions.

TIERNO Monénembo in ***le Monde diplomatique***,
n°741- 62è année. Décembre 2015.

I-QUESTIONS

1-Quel est le thème abordé dans le texte ?
2-Quelle est la thèse défendue par l'auteur ?
3-Quels sont les passages du texte qui illustrent la thèse de l'auteur ?

II-RESUME

Résumez ce texte de 771 mots au 1/3 de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III-PRODUCTION ECRITE

Etayez cette affirmation de l'auteur : « ***Le meilleur mode de gouvernement porte un nom bien connu sous tous les cieux : la démocratie*** »

CORRECTION DU SUJET 8

I-REPONSES AUX QUESTIONS

1. - Le thème du texte est la démocratie

2. La thèse de l'auteur est que dans l'indifférence internationale, des chefs d'États Africains desservent la démocratie en manipulant la constitution pour prolonger leur règne

3. Des passages du texte qui illustrent cette thèse :
- le président Denis Sassou N'guesso a obtenu au forceps le tripatouillage constitutionnel ; ce qui lui permet de briguer un troisième mandat ;
- Pierre Nkurunziza s'est fait élire en réprimant à tour de bras de la presse et de l'opposition.

II-RESUME

Bien que La démocratie connaisse une avancée notable en Afrique, des chefs d'États Africains tripatouillent la constitution pour s'éterniser au pouvoir sans que cela n'émeuve personne. Pourtant, ce ne sont pas les moyens pour appliquer la démocratie qui manquent. Tout se passe comme si ces chefs d'État n'ont pas tiré les leçons des rencontres internationales. On note tout de même des avancées démocratiques dans certains États. Mais il y en a qui tirent cette avancée par le bas. Comportement qui pourrait être imité par d'autres régimes. Ce qui n'est pas favorable à un climat de paix. Toutefois, des raisons d'être optimiste existent. Malgré les limites de la tradition, elle peut permettre d'éviter des dérapages surtout avec l'instrumentalisation des sociétés peu instruites qui constituent une menace pour la paix. Néanmoins, des efforts sont faits pour l'avènement d'une société civile forte sur une base non ethnique qui agirait comme un contre-pouvoir. Cependant, Les ingérences des institutions internationales rendent difficile l'avancée démocratique dans les pays sous tutelle. C'est en établissant une vraie communication sur la base de la confiance réciproque que la démocratie

universellement reconnue comme le meilleur mode de gouvernement pourra servir les peuples. (193 mots)

III-PRODUCTION ECRITE

Dans son article intitulé « la démocratie en panne » extrait du journal le Monde diplomatique de décembre 2015, TIERNO Monénembo affirme : « Le meilleur mode de gouvernement porte un nom bien connu sous tous les cieux : la démocratie » Dans un développement organisé et argumenté, nous étayerons cette assertion.

La démocratie se définit comme étant le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. En clair, le pouvoir appartient au peuple. Alors il n'y a aucun doute, la démocratie ne peut desservir celui qui lui insuffle la vie. La démocratie est la volonté de la majorité applicable à tous. Un chef d'État qui est élu, une loi qui est votée au parlement, c'est le fruit du jeu démocratique. Par conséquent, le chef d'État qui est élu, la loi votée, ne peuvent aller contre le bonheur du peuple qui se reconnaît dans ces choix. Autre atout de la démocratie, c'est la force du peuple. En effet, le pouvoir appartient au peuple. Si celui-ci ne se retrouve pas dans le programme de gouvernement, d'un parti politique, il ne peut lui accorder son suffrage.

Aussi, dans le système démocratique, il existe une régulation pour corriger les dérapages. Les critiques des sociétés civiles, de l'opposition amènent les dirigeants à reconsidérer leur position. Une démocratie va moins dans le mur qu'une dictature. Sur le plan social, la démocratie garantit un climat de paix. Les mouvements de contestation populaires (grèves, marche, sit-in...) qui sont violemment réprimés dans les dictatures sont gérés avec mesure et cela dans le respect de la liberté d'expression. L'alternance politique et la limitation du nombre de mandats font que les organisations politiques tournent le dos aux coups d'État. En outre les consultations référendaires régulières engagent la co-responsabilité des citoyens. C'est comme si on avait affaire à une gestion collégiale. Aucune économie forte ne peut se bâtir dans une société où règne l'instabilité. Les investisseurs privés, les bailleurs de fonds ne déposent pas leurs valises dans un pays où crépitent les armes, dans un État abonné aux coups d'État. La démocratie comme système de gouvernement offre cet avantage de créer les conditions pour des investissements générateurs d'emplois.

En somme, au regard de ce qui vient d'être dit, la démocratie est synonyme de stabilité, de paix, socle d'un développement durable. Mais si tel est le cas, comment se fait-il que des États qui ont adopté la démocratie comme mode de gouvernement ont du mal à faire le bonheur de leur peuple ?

SUJET 9

Le travail

On a fait du travail une punition et une déchéance. Le travail, un châtiment et la misère e notre vie ! L'âge d'or de l'humanité, un temps de paresse et d'ignorance ! Je me révolte contre cette double pensée. Mais c'est ne point travailler qui eut été le grand malheur de l'humanité ; elle eut été alors vraiment condamnée et à ne rien savoir, et à ne point inventer, et à n'exercer ni son esprit ni sa volonté ; et la privation d'une telle tâche régulière et utile, loin d'être l'occasion d'un plaisir perpétuel, l'aurait privé de la haute et fine jouissance qui enveloppe le travail en cours et en sa fin. A ceux qui nieraient la beauté morale de ce travail, je rappellerai les paroles de l'historien Augustin Thierry qui, ¨ aveugle et souffrant sans espoir et sans relâche¨ trouvait en ses heures de labeur sa suprême consolation.

Mais je repousse pareillement la théorie de ces optimistes modernes qui font du travail une manière de plaisir. Il y a plaisir à faire et à finir sa tâche. Mais le métier lui-même, par l'effort qu'il exige, par les doutes qu'il éveille est gros de peine et de fatigue. Cela est vrai non seulement de l'ouvrier manuel penché sur l'enclume et l'établi, mais de l'artiste qui cherche une forme inédite ou de l'historien qui cherche la vérité.

Douleur et joie se rencontre également dans la vie du travail, comme elles accompagnent la vie de famille ou le patriotisme. Elles sont toutes à la fois la marque et la récompense de devoir qui nous impose notre condition d'homme.

Car le travail est une nécessité. Je ne dis pas une nécessité matérielle, un devoir envers soi-même. C'est ravaler le travail, rabaisser le métier ou la profession, que d'y voir une manière de soutenir sa vie, disons le mot, de gagner de l'argent.

Que l'argent, le gain, le salaire, soient indispensables à l'exercice d'une profession, cela va de soi : l'homme de métier a droit à une rémunération en échange de ce qu'il fournit. Mais ce salaire si important soit-il dans la vie d'un travailleur, n'est qu'un règlement de circonstance. La véritable signification de l'acte de travail apparait dès qu'on examine son rapport avec l'ensemble des actes

humains, dès qu'on regarde l'homme de travail au milieu de la nation. Et je dis que le travail est une nécessité sociale, un devoir envers sa patrie.

Le métier, la profession, c'est l'occupation habituelle d'un homme à l'effet d'être utile aux autres hommes. Labourer son champ, c'est préparer du pain pour la nourriture de tous ; extraire du charbon, c'est préparer du feu pour le foyer de tous ; étudier le passé, c'est préparer des vérités pour l'enseignement de tous. Qui dit travail, dit service rendu. Quiconque travaille produit sa part possible des choses nécessaires à la société. Car je ne me figure pas un laboureur qui ne sèmerait du blé que pour lui-même, un mineur qui ne retirerait du charbon que pour sa famille, l'historien qui ne lirait les documents que pour son instruction personnelle. Non ! La profession, telle que je la conçois, et la mienne aussi bien que le plus manuel des métiers, la vie laborieuse, à côté du geste professionnel, doit s'ouvrir au désir du bien de tous. Découvrir la vérité sur le passé et ne point la transmettre, c'est manquer à son devoir d'homme. Vous qui, par vos forces, vos facultés, votre éducation, pouvez donner à l'humanité du blé, du charbon, de la science, vous n'avez pas le droit de le lui refuser. Le métier pour chacun de nous, c'est notre manière d'être un homme et de rendre des services d'homme dans la société humaine.

Travail et société humaine sont deux énergies solidaires ; l'une ne progresse sans l'autre. A dire toute ma pensée, le travail est pour l'ensemble de l'humanité ce qu'est l'âme pour chacun de nous, ce qu'est l'amour pour la famille, le souffle divin qui anime et fait vivre.

Jullian, ***Jeune Afrique***, Nov. 2008.

I-QUESTIONS

1-Quel est le thème abordé dans le texte ?
2-Quelle est la thèse défendue par l'auteur ?
3-Expliquez en contexte l'expression « le travail est une nécessité »

II-RESUME

Résumez ce texte de 592 mots au 1/3 de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée.

III-PRODUCTION ECRITE

Etayez dans un développement argumenté et organisé l'affirmation de Camille : « Le travail est une nécessité sociale, un devoir envers sa patrie ».

CORRECTION DU SUJET 9

I- REPONSES AUX QUESTIONS

1-le texte aborde la question du travail, du métier, de la profession.

2- Selon l'auteur, le métier, la profession est une activité au bénéfice de tous. Le métier discipline la volonté, éveille la conscience et procure la vraie joie.

3-Explication en contexte de l'expression « le travail est une nécessité » : : **Tout métier demande un savoir-faire de l'esprit.**

II-RESUME

Je dis que le travail est une nécessité non pas matérielle, ni un devoir envers soi-même. C'est notre manière propre d'être un homme et de rendre des services dans la société humaine. Voir dans le travail une façon de soutenir sa vie, c'est le déprécier. Étant donné que, le métier est une activité au bénéfice de tous, La profession, ainsi que le plus manuel des métiers, avec ses déboires, à côté du geste professionnel, doit s'ouvrir au désir du bien de tous. Car, tout métier demande un savoir-faire, il discipline la volonté, éveille la conscience, exige un dépassement de soi, un accomplissement de sa vie, la démonstration de la présence de la force de l'esprit. Enfin, Il procure aussi la satisfaction morale, et le pouvoir de l'homme sur la matière. (**136 mots)**

III-PRODUCTION ECRITE

Camille JULLIAH dans la « revue bleue » du 17 septembre 1981, affirme que : « Le travail est une nécessité sociale, un devoir envers sa patrie ». Autrement dit, le travail produit un impact sur la société et d'une importance capitale.
Dans la suite de notre développement, nous allons justifier cette affirmation

Au plan social, le travail est une nécessité pour faire avancer la société. Le métier, cette activité qui éveille la conscience de l'homme, lui permet de contribuer à l'épanouissement de l'autre. Pour ce faire, le métier exige de lui un dépassement de soi, une démonstration de la force de la présence de l'esprit, afin de l'inciter à produire davantage dans le but de penser aux

autres ; ainsi comme l'humanité a besoin de se nourrir, de se chauffer, de science pour s'instruire, alors, par ses forces, ses facultés, et son éducation, l'homme est obligé d'agir , de produire des vivres afin d'être utile aux autres ; et la profession qu'il exerce s'ouvre au désir du bien de tous ; car, « Qui dit travail dit service rendu. Quiconque travaille produit sa part possible des choses nécessaires à la société ».

Dès lors, Le métier provoque la sensation d'un devoir accompli, d'un accomplissement de sa vie, procure à l'homme la satisfaction morale à l'idée de se savoir utile aux autres. Qu'en est-il du domaine économique ?

Au plan économique, les énormes besoins de l'humanité, nécessitent des dispositions particulières. Ainsi, le métier demande beaucoup plus d'effort à l'homme dans la production des biens de consommation de tous genres. Par exemple, dans le domaine des vivres, de la logistique, de la santé et de l'environnement, il l'incitera à produire davantage dans le but de penser surtout aux plus démunis. Pour réussir le défi, la profession doit mettre en place des stratégies efficaces qui occupent l'homme à être utile aux autres hommes.

En somme, la profession, au plan social et au plan économique, est une activité à laquelle l'homme s'adonne de manière continue au bénéfice de tous.

SUJET 10

La fin d'une ère

Le philosophe et écrivain français affirmait récemment dans le Figaro magazine du 23 juillet 2016 : « Nous avons longtemps pensé que l'histoire du monde, c'est l'occidentalisation du monde. Cette occidentalisation, nous l'envisageons soit comme le triomphe planétaire de la démocratie représentative et de l'économie de marché, soit comme la mondialisation de la lutte des classes. Il faut en rabattre. L'histoire ne se laisse pas englober dans un calendrier et un destin unique. Ce que nous vivons, en guise d'histoire universelle, c'est le choc des cultures et des temporalités. » Il tenait ces propos en faisant allusion aux attentats terroristes actuels de par le monde.

Pourtant, ce désenchantement auquel il invite l'Occident oblige celui-ci à tourner son regard vers son nombril. En effet, n'est-on pas en droit de dire que

le modèle occidental qui a pris corps depuis le siècle des Lumières est en phase de finitude ?

Pour cause, ces dernières années, les mouvements de contestation des effets de la mondialisation ultralibérale n'ont pas cessé d'essaimer à travers le monde. Les plus connus sont ceux des altermondialistes et récemment ceux des Indignés qui ont occupé plusieurs lieux symboliques dont Wall Streets. Au point où Stéphane Hessel, un des rédacteurs de la Déclaration universelle des droits de l'homme publiait en guise de soutien à ces activistes « Indignez-vous ! ». En Espagne, ce mouvement appelé Podemos s'est mué en parti politique accédant ainsi en un temps record aux mairies de grandes villes et disposant de députés au Parlement.

Mais, la plus grande inquiétude induite par ce rejet du système régnant, c'est la montée du Populisme dans les sociétés dites démocratique et civilisées. Le GREXIT manqué et le BREXIT sont de grands signaux qui auraient dû en leur temps, ajouter à l'alerte et obliger les médias aux ordres à nous servir d'autres sons de cloche. Que Nenni !

Aujourd'hui, les Etats-Unis, les champions et grands défenseurs de la mondialisation ultralibérale font l'expérience du rejet de ce système avec l'arrivée au pouvoir de Donald Trump à la maison blanche. Une vraie secousse médiatico-politique. Or, cela n'est pas un fait ex nihilo. En effet, le malaise exprimé par la majorité des populations américaines est présente depuis longtemps. Seulement, les médias en majorité aux mains des défenseurs du système régnant ont volontairement décidé de l'ignorer et de nous servir leur habituelle tasse de thé. Comme aux Etats-Unis, la démocratie au sens d'un homme une voix comme le disait Nelson Mandela est une réalité, le principe de la vox populi vox dei a été respecté. Le peuple s'est exprimé et sa voix a été déterminante. Quelles leçons retenir alors de ce « séisme politique » ? Premièrement, il n'y a plus de doute, le système économique actuel n'est plus viable à terme. Car, il exclut les masses et favorise exagérément une minorité. Une situation qui peut déboucher à terme sur des crises graves si des réajustements ne sont pas envisagés au plus vite. En clair, il faut un système socio-économique qui offre plus de solidarité et de protection des plus vulnérables de la société.

Deuxièmement, c'est un avertissement à tous les gouvernements à travers le monde. « Ventre affamé n'a point d'oreille » nous dit l'adage. La politique est l'art d'être au service du peuple. Comme le dit Thomas Hobbes, quand on est élu c'est « une déclaration d'amitié » que nous font les électeurs en nous permettant d'être oint de la souveraineté populaire. Cette transcendance qui nous permet, en principe, de décider en leur nom et pour leur intérêt. Alors, est-ce normal, équitable et loyal de profiter de ce mandat pour obéir à d'autres

intérêts autres que ceux des électeurs qui nous ont fait confiance ? C'est pourquoi, les gouvernants doivent se donner tout le mal d'être à l'écoute du peuple et à leur service. Sinon le réveil du peuple peut souvent s'avérer cinglant et cauchemardesque pour ceux qui croient détenir les leviers du pouvoir.

Troisièmement, on retient qu'aucun acquis n'est définitif. Le cours des évènements peut à tout moment remettre en cause ce qui était supposé éternel. En effet, comment les Etats-Unis qui sont supposés être le pays de la liberté et de l'immigration puissent se laisser séduire par des discours populistes et racistes ? C'est pourquoi, il faut sans cesse travailler à éveiller les peuples par la consistance des programmes de formation, le soutien à la culture qui valorise la réflexion et non l'hédonisme, raffermir la formation civique et politique des populations, promouvoir l'égalité et l'équité…

Quatrièmement, nous avons la conviction que le monde est à un tournant de son histoire. Les événements qui se succèdent sont les signes visibles du craquèlement des murs du système actuel auquel tentent de se substituer d'autres systèmes. Les organisations sous régionales (UA, CEDEAO…) et mondiales (ONU) sont interpellées et doivent impérativement changer leur mode de fonctionnement afin de s'adapter. Sans cette anticipation, nous nous acheminons vers des bouleversements qui risquent de mettre en péril la paix dans le monde.

Cinquièmement, cet événement montre surtout la limite des sondages et de l'influence des médias. Comme le dit le communicateur Dominique Wolton : « la politique n'est pas soluble dans la communication (…) il ne faut pas surestimer le rôle des agences de communication. Une élection présidentielle est un exercice très compliqué. Les électeurs vont-ils se déplacer ? Le communicant doit rester modeste. Ce n'est pas la com' qui fait adhérer au programme de tel candidat. C'est l'impression que ce candidat incarne les valeurs que nous portons et peut aborder honnêtement les problèmes du moment. Penser que les agences de com' font l'élection, c'est prendre les gens pour des imbéciles. »

NURUDINE OYEWOLE, ***Monde Diplomatique***, mars 2017

I. QUESTIONS

1. Quel est le thème abordé dans ce texte ?
2. Quelle est la thèse défendue par l'auteur ?
3. Donne trois arguments qui soutiennent cette thèse

II. RESUME

Résumé ce texte de 930 mots au 1/5 de son volume initial. Une marge de plus ou moins 10% est tolérée

III. PRODUCTION ECRITE

Étaye cette assertion de NURUDINE OYEWOLE : « *le nouveau système socio-économique pour qu'elle soit viable à terme doit offrir plus de solidarité et de protection aux plus vulnérables de la société* »

CORRECTION DU SUJET 10

I. REPONSES AUX QUESTIONS

1. le texte aborde la question des relations politiques dans le monde.

2. la thèse défendue par l'auteur est que nous avons pensé à tort que le problème de la société, c'est l'occidentalisation du monde.

3. trois arguments qui soutiennent cette thèse :
-le modèle occidental est en phase de finitude
- les mouvements de contestation des effets de la mondialisation ultralibérale n'ont pas cessé d'essaimer à travers le monde ;

- il n'y a plus de doute, le système économique actuel n'est plus viable à terme.

II. RESUME

Nous avons longtemps considéré à tort que l'histoire du monde s'écrit avec la mondialisation. L'histoire universelle nous apprend que ce qui est de mise, c'est la rencontre des cultures. Cette désillusion appelle l'occident à plus de réalisme. On peut donc affirmer que le modèle occidental existant est en phase de finitude. La percée du populisme dans les sociétés dites démocratiques et civilisées est une véritable source d'inquiétude. Aujourd'hui, les États-Unis, avec l'arrivée au pouvoir du président Donald Trump, tirent les leçons de l'abandon de ce système. C'est une certitude, le système économique actuel ne peut s'inscrire dans la durée car il ne prend pas en compte les masses mais une minorité. Par conséquent, si des adaptations ne sont pas faites, c'est la porte ouverte aux crises. Il faut donc un système socio-économique qui protège les plus faibles. Alors, que les gouvernements aient à l'esprit qu'ils sont au service du peuple. Il n'est donc pas honnête de se servir au lieu de servir le peuple. On retient qu'aucun acquis n'est éternel. C'est pourquoi, il faut travailler à la formation politique, culturelle et civique des populations. (185 mots).

III. PRODUCTION ECRITE

Dans son article intitulé « la fin d'une ère » extrait du journal le Monde diplomatique de mars 2017 NURUDINE OYEWOLE affirme que le nouveau système socio-économique pour qu'elle soit viable à terme doit offrir plus de solidarité et de protection aux plus vulnérables de la société Dans un développement organisé et argumenté, nous étayerons cette assertion.

Un système économique ne peut être solide s'il se détourne de la frange la plus vulnérable. En effet, cette catégorie sociale importante du point de vue du nombre, paye le tribut de la mauvaise gestion des dirigeants. Elle vit dans des conditions très précaires. C'est pour elle, dit-on, qu'on sollicite des appuis financiers extérieurs. Cette population vit un véritable malaise. Les différentes catastrophes naturelles (tremblement de terre, cyclone, inondation…) ont fait plus de victimes dans ses rangs. Pourtant, sa voix est déterminante au cours des élections. Nous avons la ferme conviction qu'un tel système économique ne peut qu'attirer le courroux des défavorisés et provoquer ainsi sa propre chute. Cependant, tout système économique qui bâtit sa politique sur le bien-être de sa

population en offrant plus d'humanisme à des chances de résister au temps. C'est ce visage que doit prendre le nouveau système socio-économique. La frange défavorisée ne demande rien d'autre que se soigner convenablement, se loger décemment, voire ses enfants aller à l'école. Le tout couronné par la création d'emplois. Tels sont les piliers qui tiennent ce système. La population qui constate que le contrat social fonctionne correctement ne peut qu'accompagner ce gouvernement. Certains États peuvent être cités en exemple : le Maroc, la Tunisie et la Libye sous l'ère KHADAFI. Si la plupart des pays africains connaissent des crises à répétition, c'est parce que cette dimension sociale n'est pas une priorité pour eux. Si nous sommes d'accord que les sociétés évoluent, alors ce qui passait inaperçu hier, fait boule de neige aujourd'hui. C'est ce qui explique la radicalisation des mouvements de masses. Les populations sont déterminées à faire entendre leur voix. La crise au Togo, au Kenya illustre bien cela.

En somme, nous retenons que les systèmes socio-économiques auprès desquels la frange de la population trouve réconfort et protection ne peuvent que prospérer.

II) PERFECTIONNEMENT DU LANGAGE

1) LES TONALITES LITTERAIRES

EVALUATION

Quelles sont les différentes tonalités représentées par les textes suivants ?

TEXTE 2

Quand le petit Chose se trouva seul dans cette chambre froide, devant ce lit d'auberge inconnu et banal, loin de ceux qu'il aimait, son cœur éclata, et ce grand philosophe pleura comme un enfant. La vie l'épouvantait à présent ; il se sentait faible et désarmé devant elle, et il pleurait... Tout à coup, au milieu de ses larmes, l'image des siens passa devant ses yeux ; il vit la maison déserte, la famille dispersée, la mère ici, le père là-bas... Plus de toit ! Plus de foyer ! Et alors, oubliant sa propre détresse pour songer qu'à la misère commune...

ALPHONSE DAUDET, *Le petit Chose*, 1868

Réponse **: Tonalité pathétique**

Texte N°2 : « si je mourais là-bas… »

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur

Guillaume APOLLINAIRE, poèmes à Lou (XII)

Réponse **: Tonalité Lyrique**

Texte N°3 : **Demain dès l'aube…**

Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant sur Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

VICTOR HUGO, ***Les contemplations***, *« Aujourd'hui »*

Réponse **: Tonalité Lyrique**

Texte 4

Ah ! C'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.
J'ai trop, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.
D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seul au réveil d'un songe effacé.

Beaumarchais, Le barbier de Séville, 1775

Réponse **: Tonalité Lyrique**

Texte 5

Les pieds de Meka n'avaient pas été faits pour pénétrer dans les chaussures des blancs. Il avait marché pieds nus jusqu'à cet âge où il épousa Kelara, quelque temps avant l'arrivée des Blancs. A force de cogner contre les obstacles, les orteils n'avaient plus d'ongles et un pian crabe qu'il avait eu dans sa jeunesse les avait incurvés vers le ciel. Ce qui compliquait encore tout cela, c'étaient ses petits orteils qui pendaient de chaque côté de ses pieds comme les pattes antérieures d'une tortue. Chaque fois qu'il achetait une paire de souliers en toile, Meka y taillait deux petites fenêtres pour ses petits

orteils. On ne tardait pas à les voir émerger dès qu'il se chaussait. Meka n'avait jamais porté de souliers de cuir. Il y était tellement allergique que dès qu'il entendait le bruit d'une semelle de cuir, son de nez transpirait quel que soit le temps.

Ferdinand OYONO, Le vieux nègre et la médaille.

Réponse **: Tonalité Comique**

Texte 6

Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystère funèbre !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si, parfois, haletant, j'ose tourner la tête.
Une voix me dit : marche ! Et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui se touche !
Oh ! Fuis ! Détourne-toi de mon chemin fatal !
Hélas ! Sans le vouloir je te ferais du mal !

Réponse **: Tonalité Lyrique**

Texte 7

Les Sossos furent surpris de cette attaque soudaine. Tous croyaient que la bataille était pour le lendemain. L'éclair traverse le ciel moins rapidement, la foudre terrorise moins, la crue surprend moins que Djata ne fondit sur Sosso Balla et ses forgerons. En un instant, le fils de Sogolon était au milieu des Sossos tel un lion dans une bergerie ; les Sossos, meurtris sous les sabots de son fougueux coursier hurlaient. Quand il se tournait à droite, les forgerons de Soumahoro tombaient par dizaines ; quand il se tournait à gauche, son sabre faisait tomber les têtes comme lorsqu'on secoue un arbre aux fruits mûrs. Les cavaliers faisaient un carnage affreux, les longues lances pénétraient dans les chairs comme un couteau qu'on enfonce dans une papaye.

Djibril Tamsir NIANE, Soundjata ou l'Epopée mandingue.

Réponse **: Tonalité Epique**

Texte 8

Le Comte Almaviva a entendu des bruits dans le cabinet de son épouse. Jaloux, il contraint la Comtesse à avouer la présence du jeune Chérubin, son premier page. La porte est fermée à clef et le Comte oblige la Comtesse à l'accompagner, afin de chercher de quoi forcer la porte. Pendant ce temps, Suzanne, la camériste de la comtesse, libère le Chérubin et prend sa place.

LA COMTESSE se jette à genoux, les bras élevés – monsieur le Comte, épargnez un enfant : je ne me consolerais pas d'avoir causé…
LE COMTE – Vos frayeurs aggravent son crime.
LA COMTESSE- Il n'est pas coupable, il partait ; c'est moi qui l'ai fait appeler.
LE COMTE furieux – Levez-vous. Otez-vous… Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre !
LA COMTESSE – Eh bien ! Je m'ôterai, Monsieur, je me lèverai, je vous remettrai même la clef du cabinet, mais, au nom de votre amour…
LE COMTE – De mon amour ! Perfide !
LA COMTESSE se lève et présente la clef. – Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal ; et puisse, après tout, votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas…
LE COMTE, Prenant la clef. – Je n'écoute plus rien.
LA COMTESSE se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux. –Oh ciel ! Il va périr.
LE COMTE ouvre la porte et recule. – c'est Suzanne !

Beaumarchais, Le mariage de Figaro, 1784

Réponse **: Tonalité Dramatique**

TEXTE 9

…Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ? ressemble à une société de sorcières. Les grandes initiées dévorent les enfants des autres). Puis les coopératives qui cassèrent le commerce. Il y avait quatre-vingt occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ! […]. Les deux plus viandés et gras morceaux des indépendances sont sûrement le secrétaire général et le directeur, tant qu'ils savent dire les louanges du président, du chef unique et

de son parti, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique.

AHMADOU KOUROUMA, *Les Soleils des Indépendances*

Réponse **: Tonalité Satirique**

TEXTE 10

(Discussion entre le jeune Chaka et Issanoussi, le maître sorcier ; c'est le sorcier qui parle.)

« Tu ne m'intéresses pas si tu n'aspires qu'à remplacer ton père à la tête de sa petite tribu. Moi, je puis te donner un pouvoir autrement plus grand. Tous les rois, au seul bruit de ton armée, s'enfuiront épouvantés. Tes guerriers seront aussi nombreux que les étoiles du firmament, aussi puissants, qu'ils pourront faire disparaître en une fraction de minutes toute une armée ; mais, tu ne peux prétendre à ce que je propose que si tu as un cœur de lion… »

DJIBRIL TAMSIR NIANE, ***Sikasso ou la dernière citadelle, Chaka***

Réponse **: Tonalité Epique**

2) LA FOCALISATION

TEXTE1

"Un condamné à mort rédige son journal quelque temps avant son exécution"

Je viens de faire mon testament.

A quoi bon ? Je suis condamné aux frais, et tout ce que j'ai y suffira à peine. La guillotine, c'est fort cher. Je laisse une mère, je laisse une femme, je laisse un enfant. Une petite fille de trois ans, douce, rose, frêle, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux châtains.

Elle avait deux ans et un mois quand je l'ai vue pour la dernière fois. Ainsi, ma mort, trois femmes, sans fils, sans mari, sans père ; trois orphelines de différente espèce ; trois veuves du fait de la loi.

J'admets que je sois justement puni ; ces innocentes, qu'ont-elles fait ? N'importe ; on les déshonore, on les ruine. C'est la justice.

Ce n'est pas que ma pauvre vieille mère m'inquiète, elle a soixante-quatre ans, elle mourra du coup. Ou si elle va quelques jours encore, pourvu que jusqu'au dernier moment elle ait un peu de cendre chaude dans sa chaufferette, elle ne dira rien.

Ma femme ne m'inquiète pas non plus ; elle est déjà d'une mauvaise santé et d'un esprit faible. Elle mourra aussi. A moins qu'elle ne devienne folle. On dit que cela fait vivre ; mais du moins, l'intelligence ne souffre pas ; elle dort, elle est comme morte.

Mais ma fille, mon enfant, ma pauvre petite Marie, qui rit, qui joue, qui chante à cette heure et ne pense à rien, c'est celle-là qui me fait mal !

Victor HUGO, Le dernier jour d'un condamné, 18

Réponses **: Focalisation Interne**

TEXTE N°2

« Vers le milieu du mois d'octobre 1829, monsieur Simon Babylas Latournelle, un notaire, montait du Havre à Ingouville, bras dessus bras dessous avec son fils, et accompagné de sa femme, près de laquelle allait, comme un page, le premier clerc de l'Étude, un petit bossu nommé Jean Butscha. Quand ces quatre personnages, dont deux au moins faisaient ce chemin tous les soirs, arrivèrent au coude de la route qui tourne sur elle-même comme celles que les Italiens appellent des corniches, le notaire examina si personne ne pouvait l'écouter du haut d'une terrasse, en arrière ou en avant d'eux, et il prit le médium de sa voix par excès de précaution. » [...]

Balzac, incipit de ***Modeste Mignon***, 1844.

Réponses **: Focalisation Zéro ou omniscient**

TEXTE N°3

« Comme il faisait une chaleur de trente-trois degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu, un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au-delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marronne, baissait la tête sous une casquette à visière pointue. Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc.

Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin :

Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet. » [...]

Flaubert, ***Bouvard et Pécuchet***, 1881.

Réponses **: Focalisation Externe**

TEXTE N°4

« Frédéric, en face, distinguait l'ombre de ses cils. Elle trempait ses lèvres dans son verre, cassait un peu de croûte entre ses doigts ; le médaillon de lapis-lazuli, attaché par une chaînette d'or à son poignet, de temps à autre sonnait contre son assiette. Ceux qui étaient là, pourtant, n'avaient pas l'air de la remarquer. »

Flaubert, ***L'Éducation sentimentale,*** 1869

Réponses **: Focalisation Externe**

TEXTE 5

Ce prince était galant, bien fait et amoureux ; quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants.

Mme de Lafayette

Réponses **: Focalisation Zéro ou omniscient**

TEXTE6

Gervaise regardait à droite, du côté du boulevard de Rochechouart, où les groupes de bouchers, devant les abattoirs, stationnaient en tabliers sanglants ; et le vent frais apportait une puanteur par moment, une odeur fauve des bêtes massacrées. Elle regardait à gauche, enfilant un long ruban d'avenue, s'arrêtant, presque en face d'elle, à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière, alors en construction.

Emile Zola, ***L'Assommoi****r*, 1877.

Réponses **: Focalisation Externe**

TEXTE7

Vers la fin du mois d'octobre dernier, un jeune homme entra dans le Palais Royal au moment où les maisons de jeu s'ouvraient, conformément à la loi qui protège une passion essentiellement imposable. Sans trop hésiter, il monta l'escalier du tripot désigné sous le nom de numéro 36. […]

Honoré de Balzac, *L****a Peau de Chagrin,*** 1831.

Réponses **: Focalisation Externe**

TEXTE 8

Meka était en avance sur le « bonjour du Seigneur », le premier rayon de soleil qui lui tombait habituellement dans la narine gauche, en s'infiltrant par l'un des trous du toit de raphia pourri et criblé de ciel. Méka n'avait presque pas dormi. Les yeux lui piquaient. Il bâilla et s'étira pour décharger le panier de pierres qu'il sentait sur ses omoplates comme au lendemain d'une cuite. Il en voulut à sa femme qui continuait à ronfler.

Ferdinand Oyono, **Le Vieux Nègre et la médaille**, 1956.

Réponses **: Focalisation Zéro ou omniscient**

TEXTE 9

Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ? ressemble à une société de sorcières. Les grandes initiées dévorent les enfants des

autres). Puis les coopératives qui cassèrent le commerce. Il y avait quatre-vingt occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ! [...]. Les deux plus viandés et gras morceaux des indépendances sont sûrement le secrétaire général et le directeur, tant qu'ils savent dire les louanges du président, du chef unique et de son parti, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique.

AHMADOU KOUROUMA, *Les Soleils des Indépendances*

Réponses **: Focalisation zéro ou omniscient**

TEXTE 10

Les Sossos furent surpris de cette attaque soudaine. Tous croyaient que la bataille était pour le lendemain. L'éclair traverse le ciel moins rapidement, la foudre terrorise moins, la crue surprend moins que Djata ne fondit sur Sosso Balla et ses forgerons. En un instant, le fils de Sogolon était au milieu des Sossos tel un lion dans une bergerie ; les Sossos, meurtris sous les sabots de son fougueux coursier hurlaient. Quand il se tournait à droite, les forgerons de Soumahoro tombaient par dizaines ; quand il se tournait à gauche, son sabre faisait tomber les têtes comme lorsqu'on secoue un arbre aux fruits mûrs. Les cavaliers faisaient un carnage affreux, les longues lances pénétraient dans les chairs comme un couteau qu'on enfonce dans une papaye.

Djibril Tamsir NIANE, Soundjata ou l'Epopée mandingue.

Réponses **: Focalisation Zéro ou omniscient**

3) FIGURES DE STYLES

IDENTIFIEZ LA FIGURE DE STYLE

1. Cela le fait souffrir de ne pas souffrir. ***(Paradoxe)***
2. J'ai été échaudé par son accueil glacial ***(antithèse)***
3. Le tabac t'abat ***(Calembour)***
4. Je ne suis pas mécontent de ma performance ***(litote)***
5. Le maillot jaune cette année n'est pas Français ***(métonymie)***
6. Le sommet européen de Bruxelles. ***(métonymie)***
8. Dieu l'a rappelé à Lui. ***(Euphémisme)***
9. Ce n'est pas une réussite. ***(litote)***
10. Le remords le rongeait. ***(métaphore)***
11. Placez les plaques à plat sur le plancher. ***(allitération)***
12. Ses yeux aimaient ce site. ***(personnification)***
13. Ce bruit mystérieux sonne comme un départ. ***(comparaison)***
14. Il remplissait les forêts de ses pleurs. ***(hyperbole)***
15. Rajeunir de dix ans en dix heures. ***(hyperbole.)***
16. Le col charmant cherchant la chasseresse ailée. ***(allitération)***
17. N'est-il pas myope comme une taupe ? ***(comparaison)***
18. La maladie est entrée dans cette maison. ***(personnification)***
18. L'imper Guy Cotten : on est bien dedans quand il fait mauvais dehors. ***(antithèse)***
19. Elle ne m'est pas antipathique. ***(litote)***
20. Toute la soirée, elle a eu le vin triste. ***(métonymie)***

21. Toutes les femmes devraient se marier mais pas les hommes. ***(paradoxe)***

22. Elle n'a rien à se mettre sur le dos. ***(hyperbole)***

23. Quand vos proches sont loin de vous***. (antithèse)***

24. Le droit de s'en aller (en parlant du suicide) ***(euphémisme)***

25. Quand elle vit le lit vide, elle le devint. (***calembour)***

26. C'était si plein, on n'aurait pas pu y mette une épingle. ***(Hyperbole)***

27. La douceur fleurie des étoiles ***(métaphore)***

28. Voici que décline la lune lasse vers son lit de mer étale. ***(Allitération)***

29. Mon esprit est pareil à la tour qui succombe. ***(comparaison)***

30. La nuit splendide et bleue est un paon étoilé. (***Métaphore)***

31. Le navire était noir mais la voile était blanche. ***(antithèse)***

32. Je ne sais rien mais je dirai tout. ***(paradoxe)***

33. Le soleil se lève et se couche chaque jour. ***(personnification)***

34. Renault 5 GTL : Vroum, vroum, pas glouglou ! (***Onomatopée)***

35. Vous prenez de l'âge. ***(euphémisme)***

36. Il est beau comme un dieu. ***(comparaison)***

4) LA SEMENTIQUE

I- **ENTOURE L'INTRUS DANS CHAQUE LISTE DE SYNONYMES**

1- Heureux- excité- enthousiaste- content- ravi-(***soyeux)***- rieur.
2- Chaussure- tennis- escarpin- basket- (***scandale***.)
3- Route- chemin- sentier- piste- ***(voix***.)
4- Exiger- demander- solliciter- réclamer(-***couloir***-) souhaiter.
5- Inquiet-(***saturé***-) angoissé- préoccupé- soucieux.

II- ***T*ROUVE LE CHAMP LEXICAL CORRESPONDANT A CHAQUE LISTE DE MOTS**

1- L'ouïe- la vue- le toucher- le goût- l'odorat ***(les cinq sens)***
2- La joie- la tristesse- l'amour- la peur- le regret ***(les sentiments)***
3- Chapitre- préface- dédicace- page- lire- auteur ***(le livre)***
4- Scène- drame- coulisses- décor- actrice- rôle ***(le théâtre)***

III- **EMPLOIE CHAQUE MOT SOULIGNE DANS UNE PHRASE DE SORTE A EXPRIMER UN AUTRE SENS.**

1- Le chat fait la **chasse** à la souris (Ce cabriolet n'a pas assez de **Chasse**)
2- Les musulmans **observent** le croissant lunaire (tous les spectateurs **observent** une minute de silence en mémoire des victimes de l'attentat)
3- Les femmes **préparent** le repas de la fête (les étudiants qui se **prépare**nt bien réussissent à leurs concours)

IV- **ENTOURE L'ANTONYME DE CHAQUE MOT SOULIGNE PARMI LA SUITE DE MOTS**

1- **Sympathique** (ambitieux- prétentieux- hypocrite- **déplaisant**)
2- **Lever** (ériger- dresser- promouvoir- **abaisser**- décevoir)
3- **Irritant** (exaspérant- **adoucissant**- brillant- pourrissant)
4- **Campagnard** (alcoolique- champêtre- bourrique- **urbain**- mélancolique)

5- ***Punir*** (brouiller- bouillir- châtier- **récompenser**- choisir- apprécier)

V) **DONNEZ TROIS (3) OMONYMES DES MOTS SUIVANTS**

1) Voix **(voie, voir, voire)**
2) Cours **(court, cou, coups)**
3) Vert **(vers, verre, ver)**
4) Mère **(maire, mer, mes)**
5) Lait (**laid, laie, l'air)**

VI- **DONNE LA SIGNIFICATION DES EXPRESSIONS SUIVANTES :**

1- Etre pris la main dans le sac **(surprendre *quelqu'un en pleine action*)**
2- Jeter de l'huile sur le feu **(envenimer une situation)**
3- Se mettre le doigt dans l'œil **(se tromper sur toute la ligne, avoir tort)**